

# Autochtones et traite des fourrures dans la péninsule du Québec-Labrador

Par François Trudel



CONSULTER EN LIGNE

**atlas.cieq.ca**

Une fenêtre sur le passé québécois

Plus de 200 textes et cartes de référence  
sur l'histoire du Québec en libre accès

POUR CITER CET ARTICLE, UTILISER L'INFORMATION SUIVANTE :

Trudel, François (2001). «Autochtones et traite des fourrures dans la péninsule du Québec-Labrador» dans Gérard Duhaime (dir.), *Le Nord*. Québec: Les Presses de l'Université Laval (coll. «Atlas historique du Québec»). [En ligne]: <https://atlas.cieq.ca/le-nord/autochtones-et-traite-des-fourrures-dans-la-peninsule-du-quebec-labrador.pdf>

Tous droits réservés. Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ)  
Dépôt légal (Québec et Canada), 2001.  
ISBN 2-7637-7804-6

---

Les chercheurs du CIEQ, issus de neuf universités, se rejoignent pour étudier les changements de la société québécoise, depuis la colonisation française jusqu'à nos jours. Leurs travaux s'inscrivent dans trois grands axes de recherche: **les gens** : les populations et leurs milieux; **les ressources** : les moyens d'existence et les stratégies; **les régulations** : la norme, l'usage et la marge. Ils privilégient une approche scientifique pluridisciplinaire originale pour comprendre le changement social et culturel dans ses dimensions spatiotemporelles – [www.cieq.ca](http://www.cieq.ca)

# Autochtones et traite des fourrures dans la péninsule du Québec-Labrador<sup>1</sup>

*Yet I have not a doubt, but commerce will, in progress of time, have the same effect on these people [les Inuit], that it ever has had on other nations : it will introduce luxury, which will increase their wants, and urge them to much more industry than they at present possess. They will then purchase traps, learn to build deathfalls, and contrive other devices to kill furs, at such times as a successful seal-chase shall give them leisure to pay proper attention to that branch of trade.*

(Capt. George Cartwright, 1771, dans Townsend, 1911 : 90)

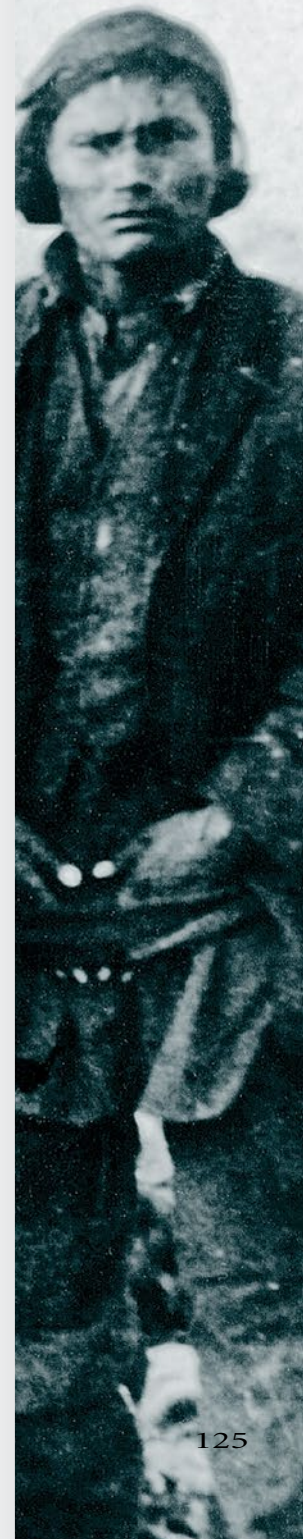
*It is becoming increasingly evident that Indian tribal life as recorded in the nineteenth and even late eighteenth centuries reflected important changes which had already come about as a result of the Indians taking an active part in the world-wide growth of trade and commerce...*

(E. Leacock, 1954 : 43)

Des premiers contacts jusqu'à 1950 environ, la traite des fourrures constitue une activité socio-économique dominante dans la péninsule du Québec-Labrador et s'y combine, là comme ailleurs dans le Nord de l'Amérique, avec d'autres activités européennes impliquant les autochtones. Ses débuts ne sont plutôt qu'un troc occasionnel, complémentaire des explorations et de certaines pêcheries européennes, dans le cadre duquel autochtones et Européens établissent leurs premiers contacts réciproques. Avec la découverte des avantages mutuels pouvant découler d'un tel troc, les échanges se multiplient. Bientôt, une traite centrée principalement sur les fourrures s'instaure, se répand, s'intensifie, se diversifie, s'institutionnalise sous forme de commerce et mobilise un nombre croissant d'acteurs, de moyens et d'énergies, dans un contexte de vive concurrence. Souvent, cette traite sous-tend la poursuite des explorations et reste associée au développement des pêcheries. Parfois, elle est la cause d'hostilités militaires entre puissances coloniales. Dans certains cas, elle ouvre la voie à l'évangélisation et dans d'autres, l'accompagne. Partout, elle précède de longue date l'intervention gouvernementale. Règle générale, elle est un lieu de rencontres et d'échanges importants entre les autochtones et les Européens et une source de transforma-

tion progressive de leurs économies et cultures. Encore aujourd'hui, la tradition et les réalités contemporaines reflètent l'importance historique de la traite des fourrures, malgré sa quasi-disparition comme facteur structurant des économies autochtones et canadienne contemporaines.

À fouiller le sujet, on découvre que cette traite dans la péninsule du Québec-Labrador n'a guère fait jusqu'ici l'objet d'études nombreuses, systématiques et approfondies, par comparaison avec d'autres régions voisines, comme l'Acadie, la vallée du Saint-Laurent et le Canada central et occidental (voir par exemple Innis, 1930 ; Ray, 1974, 1990 ; Trigger *et al.*, 1987). Il existe bien, d'une part, une panoplie d'études qui abordent divers aspects de cette traite régionale et de ses liens avec une foule d'autres activités (chasses, explorations, pêcheries, évangélisation, concurrence, guerres coloniales, administration gouvernementale, colonisation, sédentarisation, etc.). Ce sont, par exemple : bibliographies (Québec, 1955 ; Cooke et Caron, 1968) ; études écologiques (Elton, 1942) ; répertoires des comptoirs de traite et chronologies des événements marquants (White, 1926 ; Voorhis, 1930 ; Caron, 1984 ; Cooke et Holland, 1978) ; atlas historiques (Canada, 1974 ; Québec, 1983) ; romans historiques (Ballantyne, 1858 ; Thomas, 1932), récits d'explorations et de séjours (Cartwright, 1772 ; Townsend, 1911 ; Wallace, 1932 ; Delanglez, 1944 ; Davies et Johnson, 1963) ; études historiques et ethnohistoriques (Cooke, 1973, 1977 ; Anick, 1976 ; Trudel, 1987, 1989, 1991a) ; mémoires et thèses (Cooke, 1969 ; Bernard, 1977 ; Parent, 1985 ; Frenette, 1993) ; documents juridiques (Great Britain, 1927), documents gouvernementaux (Commission d'étude sur l'intégrité du territoire du Québec, anonyme, 1971b) ; dossiers de revendications territoriales (Brice-Bennett, édit., 1977) ; actes de colloque (Trigger *et al.*, 1987) ; albums photographiques (James, 1985), etc. Il faut reconnaître, d'autre part, que plusieurs de ces études sous-estiment l'importance de la traite des fourrures dans cette péninsule. Des atlas historiques n'en présentent que les aspects les plus sommaires. Des monographies y font parfois référence au passage, mais ne l'envisagent que sous son angle d'institution européenne ; certaines n'y font allusion que de manière très ponctuelle dans le temps ou l'espace. Rares sont celles qui adoptent une perspective vraiment régionale, à quelques exceptions près.



Leacock (1954) a ainsi démontré l'ancienneté et l'influence déterminante de cette traite sur la formation des territoires de chasse chez les Montagnais. Francis et Morantz ont fait une étude circonscrite à l'est de la baie James des premiers contacts jusqu'en 1870, soulignant les dangers d'en parler comme « une entreprise monolithique, uniforme à toutes les époques et dans toutes les parties du pays » et insistant plutôt sur le fait que cette traite varie « dans le temps, en fonction de la conjoncture, de l'écologie et des relations avec les Indiens » (1984 : 227). Ray (1988, 1990, 1996) traite du développement institutionnel de cette traite à l'échelle de tout le Nord canadien, y incluant la péninsule du Québec-Labrador, au cours de toute la période historique, non sans accorder une attention importante au rôle qu'y ont joué les autochtones. D'autres auteurs, tous anthropologues, traitent sommairement de l'histoire de la commercialisation des divers groupes du Québec-Labrador arctique et subarctique, dans une encyclopédie fort connue, celle du *Handbook of North American Indians* (Rogers et Leacock, 1981 ; Preston, 1981 ; Saladin d'Anglure, 1984 ; Taylor, 1984).

Dans cet article plus orienté vers la synthèse des connaissances que l'originalité et le détail, pareilles pistes sont à suivre. Pour des contraintes évidentes, nous écartons d'entrée de jeu toute velléité de tracer ici un portrait historique, ethnohistorique et géographique original et complet de la traite des fourrures dans la péninsule du Québec-Labrador, tâche colossale s'il en est une<sup>2</sup>. Notre propos visera plutôt l'évocation de quelques faits simples et assez évidents : cette traite est un long processus historique et spatial faisant appel à deux groupes participants, les autochtones et les Européens (puis Euro-Canadiens) ; elle implique l'échange d'une variété de produits, le plus souvent à des comptoirs de traite et dans un contexte de concurrence commerciale ; elle évolue en fonction de facteurs conjoncturels nombreux ; ses effets sont profonds et variés, particulièrement sur les populations autochtones ; on en discute mieux en abordant la péninsule dans son ensemble, subdivisée en grands versants hydrographiques ; à l'occasion, le propos doit même inclure des régions périphériques, comme le Lac-Saint-Jean et le Saguenay.

En nous basant surtout sur les études régionales, même si leur niveau de recherche est parfois inégal et incomplet, nous fournirons d'abord quelques renseignements de base sur la péninsule du Québec-Labrador et son peuplement ancien par les populations autochtones, après quoi nous esquisserons un portrait sommaire, siècle après siècle, du développement de la traite des fourrures à l'échelle de toute la péninsule. La conclusion s'attachera surtout à identifier les principaux effets de cette traite sur les populations autochtones.

## LA PÉNINSULE DU QUÉBEC-LABRADOR

La péninsule du Québec-Labrador, parfois aussi appelée Ungava, Labrador, Ungava-Labrador ou, politiquement, Nouveau-Québec et Labrador, est un vaste territoire d'environ un million de kilomètres carrés localisé dans le nord-est du continent nord-américain, délimité à l'ouest par les baies James et d'Hudson, au nord, par le détroit d'Hudson et la baie d'Ungava, à l'est par la mer du Labrador et l'océan Atlantique, et au sud par le golfe du Saint-Laurent et surtout le 50<sup>e</sup> parallèle de latitude, souvent considéré comme la limite méridionale de la péninsule par rapport au reste du continent. Ce territoire fait partie géologiquement du Bouclier canadien et se présente sous la forme d'un vaste plateau sillonné de quelques chaînes montagneuses de basse altitude (monts Otish, Mealy, Torngats), de plaines et de vallées côtières nombreuses, de côtes au faciès varié (fjords, baies, îles côtières et littorales), d'un bassin de drainage aux lacs et rivières innombrables dont plusieurs, les plus importantes, s'écoulent sur de très longues distances vers tous les points cardinaux. Le climat est arctique et subarctique, les hivers longs et les étés courts, les chutes de neige et de pluie moins abondantes au fur et à mesure qu'on progresse du sud au nord. Les vents dominants proviennent de l'ouest, la végétation est caractérisée par des zones de toundra (nord) et de taïga (sud), la limite de la forêt boréale court du sud-est de la baie d'Hudson vers le sud de la baie d'Ungava, puis en direction du lac Melville. Le gibier disponible pour utilisation et consommation humaines dans ce vaste territoire est très varié. Caribou, orignal, ours, autres mammifères à fourrure plus petits (castor, martre, renards, etc.), avifaune, poissons des lacs et de rivières constituent les ressources les plus importantes de sa portion terrestre. Grandes et petites baleines, narvals, morses, ours polaire, phoques et poissons divers sont celles de sa portion littorale et marine. Parmi ces espèces animales, plusieurs sont grégaires (caribous, baleines, morses, phoques, avifaune, etc.) et certaines, comme le caribou et les renards, ont des cycles naturels d'abondance et de rareté (Elton, 1942 ; Rousseau, 1964 ; Fitzhugh, 1972 ; Québec, 1983).

## PEUPELEMENT ANCIEN

Des chasseurs provenant de régions plus méridionales commencent à fréquenter la Côte-Nord du Saint-Laurent vers 8000 av. J.-C., au cours d'une période que les archéologues nomment paléo-indienne. Ces chasseurs étendent par la suite, vers 6000 av. J.-C., leur occupation à toute la partie de la péninsule du Québec-Labrador localisée au sud de la toundra. À partir de ce moment et au cours des millénaires suivants, quelques vagues migratoires des Paléoesquimaux suivies de Néoesquimaux provenant du nord occupent toute la toundra ainsi qu'une partie importante de la côte maritime, jusqu'à des centaines de





LOCALISATION APPROXIMATIVE DES GROUPES LOCAUX ET DES BANDES DE MONTAGNAIS-NASKAPIS ET DES ESQUIMAUX [INUIT] SELON SPECK, (CARTE 1).

American Anthropologist, Speck, 1931 : 565.

Speck a élaboré ce croquis à partir de données qu'il a lui-même récoltées à divers comptoirs de traite de la péninsule du Québec-Labrador entre 1910 et 1927. Selon lui, c'est un portrait de localisation approximative valable depuis le mitan du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a représenté la côte habitée par les Esquimaux [Inuit] à l'aide de lignes obliques. Il a utilisé un lignage plus espacé dans la section nord-ouest pour indiquer « un territoire inhabité à l'exception de groupes esquimaux de chasse au caribou dans l'arrière-pays ».

(pierre, os, bois, peaux, glace et neige) et leur technologie est relativement simple, bien qu'ingénieuse à bien des égards. Leur organisation socio-économique de base est dominée par la parenté et la famille étendue qui peut, selon les exigences du mode de vie, se combiner en ensembles plus importants, allant des bandes locales aux bandes régionales. Leurs structures politiques sont plutôt simples et égalitaires et se limitent le plus souvent à l'action de leaders informels, les meilleurs chasseurs. Elles ont une vision riche et complexe de leurs rapports avec les animaux, les esprits et l'univers. Pareilles généralisations ne doivent cependant pas occulter le fait que d'une région à l'autre de la péninsule, des différences existent aussi dès les premiers contacts et s'accroissent même parfois tout au cours de la période historique.

kilomètres au sud de la limite des arbres (Labrador et Terre-Neuve). Au fil des millénaires, sous l'influence de multiples facteurs déterminants, ces migrants développent peu à peu, là comme ailleurs dans l'Arctique et le Subarctique, des cultures préhistoriques et proto-historiques de plus en plus spécialisées. À partir de l'an mille de notre ère environ, surtout dans le nord et le pourtour de la péninsule, de nouveaux immigrants appelés les Thuléens adoptent un mode de vie essentiellement fondé sur l'exploitation des ressources marines (baleines, morses, bélugas, phoques, ours arctique), mais il appert que certains d'entre eux auraient pu mener, bien avant les premiers contacts avec les Européens, des expéditions de chasse saisonnières au caribou et de pêche dans l'arrière-pays. Plus au sud, les chasseurs du Sylvicole terminal en viennent à occuper, quant à eux, tout le Subarctique et y ont comme principale source de nourriture le caribou et le poisson de l'arrière-pays, tout en devant miser parfois aussi sur d'autres ressources, comme les phoques et l'avifaune des régions côtières (Wright, 1980 ; McGhee, 1984b ; Tuck, 1984).

Ces cultures appartiennent en effet à deux grandes familles linguistiques différentes, inuit et algonquienne, dont chacune se subdivise en quelques dialectes régionaux aux différences plus ou moins prononcées, ne constituant pas un obstacle à la compréhension mutuelle interne. À ces familles linguistiques correspondent de grands groupes ethniques de dénomination correspondante, qu'on subdivise à leur tour en un certain nombre de bandes régionales. Chez les Inuit, qui occupent la portion septentrionale de la péninsule, on se réfère habituellement à des bandes régionales occupant les îles et archipels (Qikirtamiut), la côte orientale de la baie d'Hudson (Itivimiut), du nord (Tarramiut) et du sud (Siqinirmiut) (Turner, 1979a [1894], 1979b ; Saladin d'Anglure, 1984). Chez les Algonquiens de l'est de la portion méridionale de la péninsule, qui se nomment eux-mêmes *Innu* dans leur langue vernaculaire et que les anthropologues en sont venus à diviser entre les Montagnais-Naskapis et les Cris de l'est (respectivement à l'est et à l'ouest de la péninsule), des bandes sont associées aux bassins hydrographiques des rivières les plus importantes de la péninsule (Carte 1) (Speck, 1931 : 565 ; Rogers et Leacock, 1981 ; Preston, 1981). Toutes ces divisions linguistiques, interethniques et intraethniques ne doivent aucunement laisser croire à l'existence de territoires exclusifs et de frontières fixes et imperméables entre les groupes, d'autant plus sur une longue période historique.

Parentes directes de ces cultures préhistoriques et souvent présentées comme en étant des spécialisations régionales, les cultures autochtones de la période historique partagent entre elles, d'un point de vue très global, plusieurs traits communs sur le plan de la culture matérielle, de l'économie, de l'organisation sociopolitique et de la vision du monde. Ce sont en effet toutes des sociétés de chasseurs, pêcheurs et cueilleurs qui entretiennent des rapports très étroits avec leur milieu et qui nomadisent plus ou moins loin sur le territoire en fonction de la disponibilité et des variations saisonnières des ressources animales. Leurs effectifs sont réduits et sont le plus souvent regroupés en hiver et dispersés en été. Leur culture matérielle est fabriquée à partir des ressources locales

Au moment des premiers contacts avec les Européens, les Inuit exploitent un vaste territoire caractérisé par la toundra, qui couvre les îles et archipels littoraux, les côtes et l'arrière-pays localisé au nord de la limite des arbres. Leurs cycles annuels d'activités y sont variés et les amènent à des déplacements saisonniers plus ou moins nombreux. Dans

certain archipels littoraux importants, la chasse aux mammifères marins est l'activité dominante. Le long du littoral, il y a une exploitation mixte de mammifères marins (baleines, morses, phoques) et terrestres (caribous), ainsi que du poisson et de l'avifaune. Dans certaines zones des plateaux lacustres de l'arrière-pays, on fait surtout la chasse au caribou et la pêche. De ces trois occupations, la côtière est sans aucun doute la plus ancienne, répandue et permanente au cours de toute la période historique, à cause du plus grand éventail de ressources qu'on y trouve, alors que les occupations insulaires et intérieures, particulièrement sur une base permanente, apparaissent avoir été plus spécialisées, marginales, complémentaires et souvent même occasionnelles. Il est certain aussi que le pourtour du littoral de la péninsule et son arrière-pays n'offrent pas partout des milieux équivalents d'exploitation. Par exemple, les Inuit peuvent trouver des concentrations de baleines blanches à l'embouchure de diverses rivières du sud-est de la baie d'Hudson (Great Whale River, Little Whale River, Nastapoka) et du sud de la baie d'Ungava (Koksoak, Whale River), ce qu'ils ne peuvent faire ailleurs. Il leur est plus aisé de trouver du bois dans les régions méridionales du territoire qu'ils occupent que de compter sur le bois de flottage des régions plus nordiques. La pêche au saumon s'effectue dans certaines rivières de la baie d'Ungava et de la côte du Labrador, mais non pas dans les rivières se jetant dans le détroit et la baie d'Hudson. Les grandes baleines sont quant à elles plus facilement chassées dans le détroit d'Hudson et le long de la côte du Labrador que dans les baies d'Ungava et d'Hudson. Les morses sont plus nombreux dans les îles littorales et les caribous, dans les plateaux lacustres de l'arrière-pays (Saladin d'Anglure, 1984 ; Taylor, 1984).

Les Algonquiens du Subarctique de l'Est ont, à l'époque des premiers contacts, une orientation nettement moins côtière et maritime que les Inuit. Leur territoire est localisé au sud de la limite des arbres et est caractérisé surtout par la forêt boréale. Ils campent à proximité des lacs et des rivières de l'arrière-pays durant la plus grande partie de l'année et fréquentent aussi, durant la période estivale, l'embouchure des grands affluents de la baie James, du sud-est de la baie d'Hudson, du sud de la baie d'Ungava, du Labrador méridional et de la Côte-Nord du Saint-Laurent. Ils font surtout la chasse au caribou et la pêche, auxquelles s'ajoutent le piégeage occasionnel de mammifères à fourrure (castor, martre, etc.) et diverses autres activités plus saisonnières (cueillette estivale de baies sauvages, chasse printanière et automnale à la sauvagine, etc.). Ce modèle général d'exploitation connaît cependant des variations régionales et locales assez importantes. Ainsi, le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent, la chasse aux mammifères marins (phoques migrateurs, morses, baleines blanches) et la pêche littorale (saumon, morue, etc.) ont certainement une importance particulière durant la saison estivale et automnale comparativement à d'autres régions de la pénin-

sule. Dans le territoire s'étendant du Saguenay au sud de la baie James, la chasse à l'orignal et le piégeage du castor, deux mammifères vivant habituellement dans des forêts plus fournies et fournissant beaucoup de viande, ont autant d'importance que la chasse au caribou et le piégeage d'autres mammifères à fourrure plus petits. Le long de la côte orientale de la baie James et du sud-est de la baie d'Hudson, la chasse printanière et automnale aux oies ainsi que la chasse estivale à la baleine blanche apparaissent avoir été des activités traditionnelles fort importantes. Dans l'arrière-pays, au cœur de la péninsule, à proximité de grandes rivières comme la rivière George, la chasse au caribou est sans aucun doute l'activité cynégétique la plus importante, vu les trajets migratoires qu'y parcourent ces espèces animales et l'absence dans ces régions d'autres ressources comme l'orignal et le castor (Rogers et Leacock, 1981 ; Preston, 1981).

Ces diverses activités de subsistance ne sont pas sans exercer une grande influence sur les modes d'organisation socio-économique des Inuit et des Algonquiens. Dans les régions plus nordiques de la péninsule, fréquentées par de grands troupeaux migratoires de caribous de la toundra, se déplaçant fréquemment en automne, en hiver et au printemps en groupe de dizaines, de centaines, voire de milliers de têtes, selon des trajectoires parfois plus ou moins prévisibles sur terre ou à travers les rivières et les lacs, la nature et le comportement du gibier exploité exigent des techniques collectives de chasse et un regroupement élargi en bandes multifamiliales, particulièrement à l'automne, quand la ressource est à son meilleur pour les besoins en nourriture ou en qualité de fourrure pour les vêtements (Trudel et Huot, 1979). À diverses saisons, d'autres espèces animales, comme les grandes baleines le long de la côte du Labrador (été), les phoques migrants le long de la côte du Labrador et de la Côte-Nord du Saint-Laurent (automne), les baleines blanches à l'embouchure des rivières du sud-est de la baie d'Hudson et du sud de la baie d'Ungava (été), les phoques sédentaires de tout le pourtour de la péninsule (hiver), nécessitent elles aussi la mise en œuvre de techniques collectives de chasse et une coopération plus ou moins élargie de groupes de chasseurs. Dans les forêts plus denses du sud-ouest et du centre de la péninsule, la chasse à l'orignal et au caribou des bois, le piégeage du castor, la pêche lacustre et en rivière, de même que la chasse à la sauvagine, sont des activités qui peuvent être pratiquées par de petites unités socio-économiques, composées d'au plus une ou deux familles nucléaires.

Bien qu'autosuffisantes à un large degré, les populations inuit et algonquiennes de la péninsule du Québec-Labrador du début de la période historique n'en doivent pas moins pratiquer et entretenir diverses formes de contacts et d'échanges à des fins matérielles et sociales. Au niveau familial ou multifamilial

restreint, il y a ainsi partage de la production alimentaire, fondement important de toute société de chasse et de cueillette, sans compter l'échange de nombreux biens et services. Les rassemblements pour la chasse aux grands mammifères comme le caribou, les baleines, le morse, pour la chasse au phoque sous la glace en hiver ou pour la construction de certains items importants de la culture matérielle (par exemple le *qajaq*, l'*umiaq* ou le canot au printemps), activités nécessitant toutes habituellement une collaboration sur une base multifamiliale élargie ou de bande locale, sont aussi des occasions de se livrer à du troc intrabande de divers produits essentiels ou utiles. Il n'y a aucun doute non plus qu'avant même les premiers contacts avec les Européens, Inuit et Algonquiens pratiquent activement du troc interbande portant sur divers produits de zones écologiques partiellement différentes et pouvant déborder le cadre de la péninsule, soit vers le nord (île de Baffin) dans le cas des Inuit, soit vers le sud (région laurentienne) dans le cas des Algonquiens (Wright, 1980 ; Saladin d'Anglure, 1984). Chez les Algonquiens de la période protohistorique, il existe même des foires annuelles qui servent de lieu de rencontre et d'échanges matériels entre bandes (Simard, 1976).

Quant au troc interethnique entre populations indiennes et inuit dans la péninsule, son existence dépend de la nature même des contacts entre Inuit et Algonquiens au tout début de la période historique. Ces deux ethnies sont-elles, à ce moment, ennemies irréductibles ou, au contraire, ont-elles des rapports amicaux ? Le territoire occupé et les ressources exploitées par chacune d'entre elles étant en grande partie distincts, il ne semble pas qu'il y ait une source potentielle de conflits considérables inscrite dans leur mode d'exploitation des différentes ressources du territoire. Néanmoins, chacune des deux ethnies occupe un territoire limitrophe, fréquente des zones d'exploitation parfois contiguës et pourchasse parfois les mêmes proies (caribou, béluga, phoque). Vu ces faits, des contacts et des conflits occasionnels entre les deux ethnies ont sans doute lieu dans toute la zone entourant la limite des arbres, que ce soit dans l'ouest de la péninsule, au sud de la baie d'Ungava ou le long de la côte labradorienne. Divers indices laissent aussi croire que des raisons rituelles motivent des expéditions guerrières des Algonquiens de la côte occidentale de la baie James chez les Inuit, forçant sans doute ceux-ci à se défendre (Francis, 1979). En général, les rapports interethniques entre Inuit et Algonquiens sont plutôt distants et ne donnent pas lieu à des intermariages. Toutefois, certains produits circulent d'un groupe à l'autre, que ce soit par troc ou pillage, parfois sur de très longues distances. Pour prouver l'existence d'une circulation de certains produits dans toute la péninsule du Québec-Labrador et même jusqu'au sud du Québec, des archéologues donnent l'exemple du quartzite de Ramah, de Brador ou de Mistassini, matières premières provenant de la péninsule et ayant

été utilisées dans la technologie de nombreuses populations préhistoriques de l'Amérique du Nord-Est (Wright, 1982).

Dans l'état actuel des connaissances, toute tentative de reconstruction même partielle des sociétés autochtones de la péninsule du Québec-Labrador à l'arrivée des Européens est une entreprise fort risquée, potentiellement sujette à de nombreuses inexactitudes, sinon à des faussetés. Du portrait esquissé ci-haut, retenons surtout qu'à l'époque des premiers contacts tout le territoire de la péninsule est occupé par un nombre assez grand de bandes locales et régionales, héritières des traditions culturelles préhistoriques et protohistoriques antérieures. Ces bandes sont en pleine mutation et développent des modes d'exploitation de plus en plus adaptés au territoire (milieux arctique et subarctique ; milieux insulaire, côtier et intérieur) et à ses ressources (grands et petits mammifères marins et terrestres, poisson). Ces bandes nomadisent en général beaucoup mais n'en ont pas moins une certaine appartenance au territoire. Elles entretiennent beaucoup de contacts et d'échanges entre elles, font du troc avec leurs voisins et participent même à des réseaux de troc. Elles partagent plusieurs similarités et se différencient surtout sur les plans linguistique et ethnique. Ces dernières paraissent assez déterminantes, au point de diviser la péninsule en deux grands ensembles culturels distincts, les Inuit de l'Arctique et les Algonquiens du Subarctique, occupant respectivement le nord et le sud de la limite des arbres.

## XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Des contacts et du troc entre les autochtones de la côte du Labrador et les Vikings pourraient avoir eu lieu autour de l'an 1000 et même ultérieurement, quand ces derniers, en provenance du Groenland, vinrent explorer cette côte, y chercher du bois et même tenter de s'y établir. Mais vu le caractère plutôt ponctuel et éphémère de ces premières aventures européennes en Amérique du Nord, on peut douter qu'il en découla des conséquences notoires sur les ancêtres directs des Inuit et des Algonquiens (McGhee, 1984a).

### Région méridionale de la péninsule

Beaucoup plus tard, à la toute fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup>, divers contacts et échanges épisodiques s'établissent sans doute aussi dans le détroit de Belle-Isle entre des pêcheurs européens, surtout basques et bretons, et des groupes algonquiens. Ces échanges restent difficiles à prouver, faute de témoignages écrits. Quand Jacques Cartier entre pour la première fois dans le détroit de Belle-Isle et le golfe du Saint-Laurent en 1534, il fait non seulement la première « découverte » officielle française de l'Amérique du Nord, mais il entre également en contact avec des Indiens le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent, sans doute des Montagnais. Son exploration entrouvre la porte au



FRONSTISPICE DU LIVRE DE BACQUEVILLE DE LA POTHERIE,  
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE  
(PARIS, 1753, VOLUME 1), (ILLUSTRATION 1).

Champlain Society, Tyrrell (1931 : 144).

Ce frontispice montre des Amérindiens faisant du troc de fourrures contre des couteaux, à proximité d'un navire européen.

développement subséquent des pêcheries européennes dans le golfe du Saint-Laurent et à la traite des fourrures dans toute la péninsule du Québec-Labrador.

À partir de 1540 en effet, et pour pratiquement un siècle par la suite, des baleiniers basques commencent à fréquenter et à exploiter annuellement la rive septentrionale du golfe du Saint-Laurent, du détroit de Belle-Isle jusqu'au Saguenay. Leurs navires, au nombre de plusieurs dizaines durant chaque saison de pêche, viennent mouiller dans différents havres de cette côte pour la pêche à la baleine ou à la morue. Leurs équipages, totalisant plusieurs centaines d'hommes, s'établissent alors à terre durant de longs mois, pendant l'été et l'automne, pour la fusion des graisses de baleines, l'extraction de l'huile de foie de morue ou le séchage des poissons. Ces activités riveraines mettent rapidement en contact les Européens et les Montagnais de la Côte-Nord du Saint-Laurent, entre qui des relations harmonieuses paraissent s'établir très tôt ; les premiers en viennent vite à recruter les seconds comme main-d'œuvre d'appoint dans les pêcheries contre un peu de nourriture : il y a aussi troc d'objets manufacturés (haches, couteaux, etc.) contre diverses fourrures (martre, vison, hermine, loutre, etc.) (Illustration 1) (Barkham, 1980 : 51-58 ; Turgeon *et al.*, 1992).

Dès le mitan du XVI<sup>e</sup> siècle, ces premiers contacts et échanges en viennent à constituer une découverte économique majeure pour les Européens, certainement tout aussi importante que les pêcheries elles-mêmes. Dans le Vieux Continent en effet, le chapeau de feutre, fabriqué avec le duvet de castor, est devenu depuis peu un article vestimentaire très à la

mode dans toutes les couches de la société, et pour en fabriquer on a déjà presque exterminé ce mammifère dans toute l'Europe de l'Ouest. Pour maintenir et développer cette industrie, il faut donc découvrir et exploiter de nouveaux territoires riches en castor. L'Amérique du Nord, comme la Russie, devient alors objet de convoitise des commerçants européens, d'autant plus qu'on peut trouver sur place une main-d'œuvre autochtone à bon marché, connaissant bien le territoire et la faune, prête, semble-t-il, à s'adonner au piégeage et au troc des fourrures. S'ajoute à ces avantages la coutume particulière des autochtones de porter pendant plusieurs années les mêmes vêtements en fourrure (castor, caribou), poils tournés vers l'intérieur, dont l'usure facilite la récupération du duvet et permet d'éviter, partiellement du moins, le recours à des procédés techniques coûteux connus alors seulement en Russie (Ray, 1996 : 267-268).

Pour les autochtones du Nouveau Continent, la rencontre avec les nouveaux arrivants, principalement des pêcheurs, n'en est pas moins importante sur les plans économique et politique. Ces derniers sont des visiteurs saisonniers dont les séjours augmentent en nombre et régularité. Leurs activités côtières ne touchent que la périphérie des territoires de chasse autochtones. Bien qu'ils soient surtout intéressés à exploiter les ressources marines, ils semblent aussi prêts à nouer des relations harmonieuses et même à faire du troc, que ce soit en échange de fourrures ou de menus travaux. Ils possèdent surtout des métaux (fer) et d'autres objets manufacturés (haches, couteaux, chaudrons, tissus, etc.) d'une utilité potentielle considérable dans le mode de vie autochtone, dont certaines propriétés sont à certains égards supérieures à celles des matériaux et de la technologie traditionnels. De plus, les objets manufacturés suscitent beaucoup d'intérêt et de convoitise chez les populations autochtones de l'Amérique du Nord-Est, d'autant plus qu'ils servent à renforcer et étendre les réseaux économiques, diplomatiques et politiques existants.

De 1560 jusqu'au début de la décennie 1580, faite des activités basques dans le golfe du Saint-Laurent, le troc estival de fourrures reste plutôt secondaire et complémentaire des pêcheries, mais à partir de 1580, un véritable commerce français des fourrures prend essor. Des marchands de Saint-Malo commencent en effet à affréter des navires ayant comme seule mission la traite des fourrures avec les autochtones du pourtour du golfe du Saint-Laurent. Le nombre de ces navires augmente peu à peu durant toute cette décennie, donnant lieu à une vive concurrence avec les Basques. Faisant des fourrures une spécialité, les





« ABITATION DU CAPPN CHAUSSAM DE L'AN 1600 » DANS LE HAVRE DE TADOUSSAC, À L'EMBOUCHURE DU SAGUENAY, (CARTE 2).  
 Gravure tirée des *Œuvres* de Champlain, Giguère, 1973, vol. I, p. 292.  
 Tadoussac était alors le lieu principal de la traite des fourrures entre autochtones et Européens à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. On notera au point D « Le lieu où cabangent les fauages quand ils viennent pour la traite ».

FIGURE 1

**Circulation nord-sud des fourrures**



Durant les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, la « Chasse-gardée de Tadoussac » s'étendait de l'embouchure du Saguenay jusqu'aux rives de la baie James. Sous contrôle indien et suivant un réseau hydrographique très étendu, les fourrures y circulaient vers le sud et les objets manufacturés vers le nord.  
 Source : *Laboratoire de géographie historique, d'après Russel Bouchard, 1995.*

Français ont vite fait de damer le pion aux Basques dans la traite. En 1599, Pierre de Chauvin de Tonnetuit et François Gravé du Pont obtiennent un monopole de dix ans sur la traite des fourrures de la région et établissent dès cette année-là à Tadoussac le premier comptoir de traite permanent le long de cette côte (Carte 2) (Ray, 1996 : 269).

Durant ce premier siècle de traite des fourrures, et particulièrement au cours de sa deuxième moitié, les activités des nouveaux arrivants européens touchent plus ou moins directement plusieurs groupes autochtones de la partie méridionale de la péninsule. Manifestement attirés par les possibilités de troc avec les pêcheurs européens s'activant dans la région du détroit de Belle-Isle, des Inuit en provenance de la côte septentrionale du Labrador commencent à faire des incursions plus au sud jusqu'à la partie la plus orientale de la Côte-Nord du Saint-Laurent, durant les deux dernières décennies de ce siècle. Leurs contacts avec les pêcheurs européens semblent avoir suscité diverses hostilités et empêché l'établissement de relations de traite. Les Inuit en viennent donc à devoir recourir au pillage des sites saisonniers de pêche pour obtenir du fer et des objets manufacturés.

Les Montagnais jouent quant à eux un rôle central dans la traite. Visiteurs estivaux occasionnels le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent, ils sont les premiers à établir des contacts avec les pêcheurs et les explorateurs, à devenir une main-d'œuvre d'appoint dans les pêcheries européennes et à développer le troc de fourrures, devenant ainsi les partenaires les plus réguliers des Européens dans plusieurs secteurs de la Côte-Nord du Saint-Laurent. Mais il y a plus. Un groupe de Montagnais, les Porcs-Épics ou Kakouchaks, qui occupent le Saguenay et le lac Saint-Jean et qui sont déjà actifs dans les réseaux de troc entre nations autochtones, concluent vers 1560 une première forme d'entente avec les Français selon quoi ils pourront exercer un contrôle exclusif de la traite sur leur propre territoire. Ils deviennent ainsi les intermédiaires exclusifs de leurs voisins du nord (Cris) et de l'ouest (Attikameks, Algonquins, Outaouais), dans un réseau qui fait circuler les four-

rures d'ouest en est, à partir de la « mer du Nord » (baie James) vers Tadoussac, via tout un réseau de lacs et de rivières, dont la rivière Rupert, le lac Mistassini, le lac Saint-Jean et la rivière Saguenay, dont ils interdisent l'accès aux Français et aux autres nations autochtones, donnant naissance à ce qu'on a surnommé la « Chasse-gardée de Tadoussac » (Figure 1). Toutefois, pour se protéger des attaques des Iroquois, ennemis traditionnels intéressés eux aussi à la traite des fourrures, les Kakouchaks en viennent finalement à devoir établir des alliances avec leurs voisins algonquiens et les Français, pour qui le territoire de la « Chasse-gardée » s'ouvrira à la toute fin du siècle (Bouchard, 1995 : 110-117 ; Ray, 1996 : 268 ; Frenette, 1993 : 72-74).



## XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

### Région orientale de la péninsule

Au tout début de ce siècle, les Français transforment Tadoussac de comptoir, ouvert à l'année longue qu'il était en 1599, en un comptoir n'ayant que des activités de traite estivales et automnales. Confrontés à un contrôle trop exclusif des Montagnais sur la traite, à une flambée des prix des fourrures et à une diminution des profits, ils abandonnent aussi presque totalement Tadoussac pour aller établir une colonie et des activités de traite à Québec, d'où ils pourront mieux concurrencer les commerces anglais et hollandais des fourrures localisés plus au sud, et établir une traite directe avec d'autres groupes autochtones de la vallée du Saint-Laurent et des Grands Lacs (Ray, 1996 : 269-270).

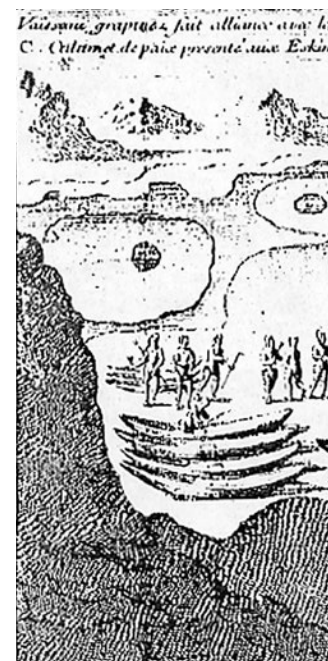
Néanmoins, les pêcheries basques à la baleine se poursuivent tout le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent et dans la région du détroit de Belle-Isle durant les premières décennies de ce siècle, mais déclinent et disparaissent totalement vers 1630. Leur succèdent progressivement des pêcheries françaises à la morue, particulièrement dans la région du détroit de Belle-Isle, auxquelles vient s'ajouter la présence irrégulière de quelques commerçants français intéressés surtout à la pêche au phoque et à la traite des fourrures, comme François Bissot, Pierre-Esprit Radisson, Médard Chouart Des Groseilliers, Jacques Lalande et Louis Jolliet, qui obtiennent des concessions de pêche et de traite à Mingan (1661) et sur l'île d'Anticosti (1676) (Trudel, 1978a : 484). Poursuite d'un processus déjà bien enclenché à la fin du siècle précédent, des Inuit de la côte septentrionale du Labrador continuent de venir séjourner, mais en nombre plus grand, au Labrador méridional et parfois même sur la Côte-Nord du Saint-Laurent. Ils n'ont guère de relations régulières et suivies de traite avec les pêcheurs européens et s'adonnent fréquemment au pillage de leurs stations riveraines de pêche, ce qui force ces derniers à s'en méfier, à adopter diverses mesures défensives et même à répliquer à leurs actions par la force. Les Montagnais continuent quant à eux de travailler et de faire la traite des fourrures avec les pêcheurs et des commerçants français le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent. Lorsque Louis Jolliet fait en 1694 ce qu'il décrit un peu pompeusement comme une découverte de « l'Abrador », il réussit à quelques reprises à faire du troc avec des Montagnais le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent, ainsi qu'avec plusieurs groupes inuit le long de la côte du Labrador. Au terme de cette exploration, il sollicite dès lors lui-même la concession de cette côte et un monopole sur certaines pêcheries (phoque) et la traite des fourrures, signe que cette activité commence à prendre de l'importance dans ce secteur de la péninsule, parallèlement aux pêcheries à la morue qui s'y poursuivent toujours (Delanglez, 1944).

Vu la fondation de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal, les Montagnais de Tadoussac et de l'est voient progressivement leur rôle d'intermédiaires dans la traite des fourrures décliner puis disparaître complètement vers 1630, même si certains d'entre eux prennent l'habitude de venir traiter à Québec et accompagnent même les Français dans certaines de leurs expéditions plus à l'ouest. Pendant les décennies suivantes, ces mêmes Montagnais sont décimés par divers raids iroquois dans leurs territoires et par plusieurs épidémies (Ray, 1996 : 275). La Chasse-gardée de Tadoussac ayant de ce fait perdu une grande partie de ses effectifs, le Conseil souverain de Québec y crée en 1652 un territoire nommé la « Traite de Tadoussac », dont l'étendue initiale sur la rive nord du fleuve va de l'île aux Coudres jusqu'au-dessous de Sept-Îles, y compris tout l'arrière-pays (soit toute la Haute-Côte-Nord et une partie de la Moyenne-Côte-Nord), et où la traite des fourrures est ouverte à certaines conditions à tout habitant de Nouvelle-France appartenant à « la Communauté des Habitants » (Frenette, 1993 : 74 ; Frenette (dir.), 1996 : 182-183).

Très tôt après sa création, ce territoire en vient à être loué à bail à divers commerçants et à subir diverses amputations par l'octroi de seigneuries ou concessions (La Malbaie, Mille-Vaches, Îles-aux-Œufs et Terre ferme de Mingan). Après des débuts prometteurs, une vive concurrence commerciale s'instaure à sa limite nord-ouest et force les administrateurs de la Traite à établir les comptoirs de Chicoutimi (1671), Métabetchouan (1676), Mistassini et Némiscau (1679), Ashuapmushuan (1683), pour s'assurer un meilleur contrôle des Indiens. D'autres comptoirs sont ouverts le long de la côte à la baie des Papinachois en 1675, à Portneuf en 1681 et à la rivière Moisie en 1684. Les effets de la concurrence commerciale sont toutefois néfastes durant les dernières décennies de ce siècle : disparition des foires amérindiennes, introduction croissante de l'eau-de-vie, extermination de certains mammifères comme l'orignal et le castor, destruction de forêts par le feu, famines et nouvelles épidémies, provoquant la ruine quasi totale de la Traite de Tadoussac et la probable disparition des Kakouchaks, les Indiens les plus actifs dans la traite des fourrures de ce territoire et ceux par qui cette activité s'étend partout en périphérie (Castonguay, 1987 : 56-57 ; Bouchard, 1995 ; Frenette (dir.), 1996 : 198).

### Région occidentale de la péninsule

Plus à l'est, suivant la fondation de Québec (1608), Samuel de Champlain étend déjà la présence française en direction de Montréal, établit de nouvelles alliances avec plusieurs autres groupes autochtones de l'Outaouais, attaque à deux reprises les Iroquois et cherche même à trouver une route en direction de la future baie James, puisque les Français connaissent, par l'intermédiaire des Indiens, les richesses potentielles des territoires plus nordiques (Ray, 1996 : 270).







CARTE DE S. DE CHAMPLAIN, À LA FIN DE 1612 OU AU DÉBUT DE 1613, (CARTE 3).

Archives nationales du Canada, NMC-6329.

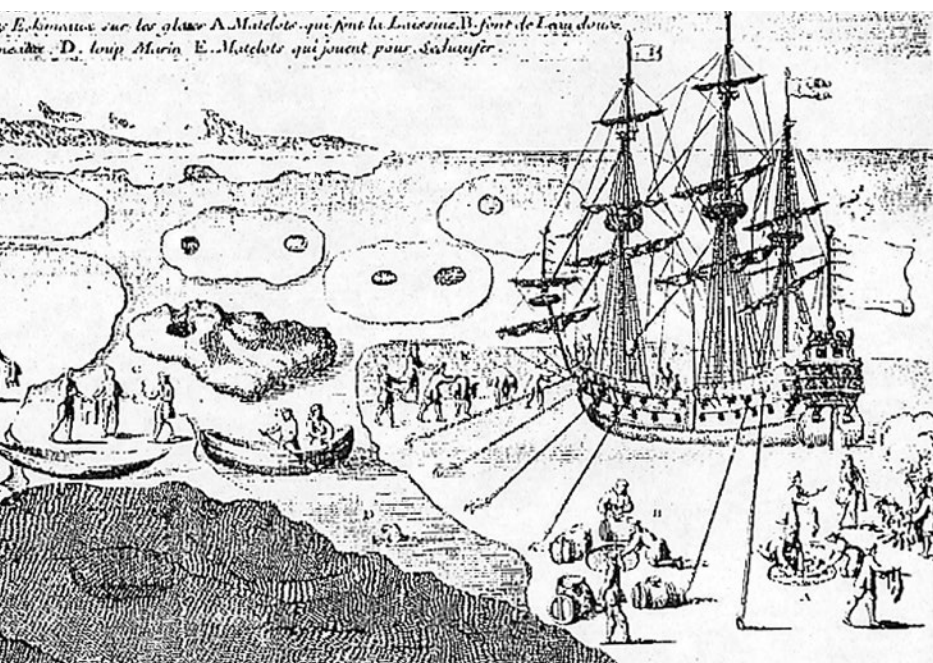
Cette carte est inspirée partiellement d'une carte anglaise, reproduite des *Œuvres* de Champlain, tirée de Trudel, *Atlas de la Nouvelle-France*, 1968, p. 85. À ce qu'on peut voir, les connaissances combinées des Français et des Anglais permettent de tracer un contour assez fidèle de la péninsule. Le comptoir de Tadoussac (« Tadouffac ») est indiqué à l'embouchure du Saguenay avec la lettre A, et le site des Escoumins (« Lefquemain ») avec la lettre B. La baie James est rapprochée du Saguenay et de ses affluents, fait peut-être attribuable en partie à la circulation des fourrures qui lie les deux régions.

L'explorateur anglais Henry Hudson découvre pour sa part la baie qui portera son nom ainsi que son extension méridionale (baie James) en 1610 ; il hiverne près de la rivière Rupert l'hiver suivant et y fait la rencontre d'un groupe d'Indiens avec qui il fait du troc de fourrures contre des objets manufacturés (Francis et Morantz, 1984 : 43-44). En ce début de siècle, les connaissances européennes du pourtour de la péninsule commencent déjà à ressembler, *grosso modo*, à son pourtour réel (Carte 3).

Ce sont progressivement les Wendats (Hurons) de la baie Georgienne, sur le lac Huron, qui prennent la place des Montagnais comme principaux intermédiaires dans la traite des fourrures entre les Français et les populations algonquiennes du sud de la baie James, jusqu'à ce que la nation wendate soit presque anéantie et dispersée par les Iroquois et les épidémies en 1649. Une exploration commerciale française en direction de la baie James a bien lieu en 1663, mais à partir du mitan de ce siècle, deux forces nouvelles influent sur la traite des fourrures dans le sud de la

péninsule : premièrement, les Iroquois font des incursions et des séjours à proximité de la « mer du Nord » et se livrent durant les décennies suivantes à des raids réguliers contre leurs ennemis algonquiens, forçant ceux-ci à resserrer leurs alliances avec les Français ; deuxièmement, les commerçants anglais fondent en 1668 le premier comptoir de traite de la côte orientale de la baie James, le fort Charles, à l'embouchure de la rivière de Rupert. Peu de temps après, en 1670, la Compagnie de la Baie d'Hudson voit le jour. Elle obtient par charte royale l'exclusivité de la traite dans un territoire immense et encore largement inexploré, aux frontières plutôt indéfinies, appelé « Terre de Rupert », comprenant, dans l'est, tous les bassins hydrographiques des baies d'Ungava, d'Hudson et de James (Ray, 1996 : 275-276).

Durant la décennie suivante, la traite de la nouvelle compagnie prend son envol dans la baie James, particulièrement au fort Charles et à Moose Factory. Toutefois, les Français sont loin de s'avouer vaincus par les raids iroquois et par l'incursion anglaise sur le pourtour de cette même baie. Charles Albanel et Louis Jolliet visitent la baie James en 1672 et 1679 respectivement ; une compagnie française concurrente de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la Compagnie du Nord, est fondée en 1682, mais dissoute en 1700 ; de 1686 à 1693, Français et Anglais font une lutte d'hégémonie pour les comptoirs de la baie James et de la côte occidentale de la baie d'Hudson, culminant par la destruction du fort Charles par les Français en 1693. Les Indiens deviennent des clients de plus en plus assidus des comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, cherchent à tirer profit des premiers épisodes de concurrence commerciale qui prennent naissance à la baie James et assistent sans prendre réellement parti aux hostilités militaires qui y ont cours (Francis et Morantz, 1984 : 57-62). Les Inuit de l'Ungava n'ont, tout au cours de ce siècle, aucun contact direct connu avec les Anglais ou les Français, à l'exception de leur rencontre ponctuelle de l'équipage mutin de Hudson, en 1611, qui tourne vite à la confrontation, et celle, beaucoup plus tardive, de l'équipage de Pierre d'Iberville, qui paraît avoir été amicale et avoir donné lieu à du troc (Tyrrell, 1931 : 191-201) (Illustration 2).



« UNE ALLIANCE CONCLUE AVEC LES ESQUIMAUX SUR LES GLACES FLOTTANTES », (ILLUSTRATION 2).

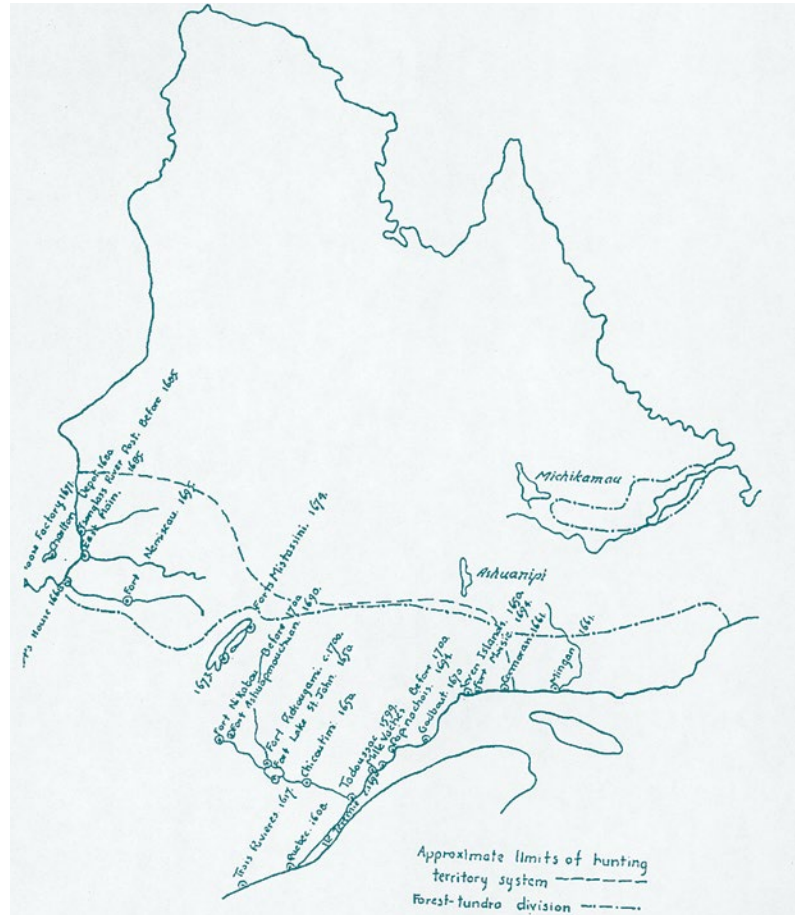
Champlain Society, Tyrrell (1931 : 192).

Alliance conclue par les Français à proximité du cap Digges, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Notons l'échange de ce qui apparaît être des vêtements et des fourrures, dans un cérémonial impliquant qu'on fume un calumet de paix. Gravure accompagnant la lettre III de Bacqueville de la Potherie.



FIGURE 2

### Comptoirs et forts de traite de la péninsule du Québec-Labrador, avant 1700



Note : Ces comptoirs étaient soit français, soit anglais (Compagnie de la Baie d'Hudson). On notera que ces comptoirs s'étendent dans toute la partie méridionale de la péninsule jusqu'à la baie James et correspondent grosso modo à l'ancien territoire de la « chasse gardée » de Tadoussac.  
Source : American Anthropologist, Leacock (1954 :13).

Notons que durant ce siècle tout le nord de la péninsule, à l'exception du littoral, reste encore un territoire largement inexploré par les Européens. La traite est désormais bien établie avec les Indiens, mais non avec les Inuit, et se déroule à des comptoirs localisés dans la région s'étendant du Saguenay à la baie James (Figure 2). Les nouveaux arrivants et leur commerce sont fort bien connus dans cette région méridionale de la péninsule, puisque déjà, à la fin du siècle, des clients indiens délaissent le comptoir français de Tadoussac pour aller plutôt traiter aux comptoirs anglais de la baie James, où les prix payés pour leurs fourrures sont plus élevés.

## XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

### Région orientale de la péninsule

Le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent et de la côte du Labrador, de Mingan jusqu'à Hamilton Inlet, alors appelé baie de Kessessakiou par les Français, un nombre grandissant de marchands et d'officiers civils de Nouvelle-France sollicitent et obtiennent diverses concessions de pêche et de traite avec les autochtones, parallèlement aux pêcheries françaises à la morue qui se poursuivent toujours dans toute cette région (Tableaux 1 et 2). Parmi bien des obligations, ils doivent payer au Domaine de sa Majesté une redevance annuelle de deux à cinq castors d'hiver ou une somme variant de quatre à dix livres. Selon la localisation de leur comptoir, certains de ces concessionnaires se spécialisent surtout dans la pêche au phoque, particulièrement dans la région du détroit de Belle-Isle, d'autres, dans la traite des fourrures avec les autochtones, que ce soit à Mingan ou dans la baie de Kessessakiou. Certains comptoirs sont fortifiés, comme celui d'Augustin Legardeur de Courtemanche, dont l'établissement appelé fort Pontchartrain est localisé à la « baye de Phélypeaux », à proximité immédiate du détroit de Belle-Isle (Illustration 3) (Trudel, 1978b).

Des Inuit du Labrador septentrional continuent de venir séjourner jusqu'au détroit de Belle-Isle et ses environs, à la recherche de possibilités de troc avec les détenteurs de concessions, ainsi qu'avec les morutiers français. Les autorités françaises tentent bien alors de mettre en œuvre diverses mesures pouvant favoriser la traite avec ce groupe, mais faute de compréhension mutuelle et à cause des actions souvent hostiles des morutiers, divers accrochages ont lieu, au cours desquels des comptoirs sont attaqués et pillés, des employés français et des Inuit tués et plusieurs de ces derniers, surtout des femmes, faits prisonniers. Celles-ci sont alors emmenées dans la ville de Québec pour être initiées à la langue et aux coutumes françaises, dans l'espoir qu'elles puissent servir un jour d'intermédiaires entre Français et Inuit au Labrador méridional et aider au développement de la traite. Toutefois, la plupart meurent à Québec même de maladies attribuables au contact prolongé avec les

Français. La seule à être retournée parmi les Inuit du Labrador méridional est tuée par ses congénères, parce qu'ils la considèrent comme non inuit. Malgré le fait que Jolliet ait facilement réussi à prendre contact et à faire du troc avec les Inuit au Labrador méridional à la fin du siècle précédent, la traite française avec les Inuit durant toute la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle reste donc limitée à sa plus simple expression, du troc épisodique avec quelques groupes rencontrés au hasard dans le détroit de Belle-Isle et ses environs (Trudel, 1980).

Depuis longtemps familiers avec la traite, les Montagnais sont au nombre d'une centaine de familles à venir fréquenter les comptoirs côtiers établis par les Français sur la Côte-Nord du Saint-Laurent et même au-delà. Quelques dizaines de familles s'établissent au fort Pontchartrain, beaucoup plus comme main-d'œuvre d'appoint dans les pêcheries et pour l'approvisionnement du fort que comme fournisseurs de fourrures. Plus loin à l'ouest, les Montagnais fréquentent les comptoirs durant la saison printanière, mais mis à part peut-être Mingan, une traite régulière ne peut guère se développer, puisque la plupart des comptoirs ont des activités saisonnières irrégulières. Partout sur la côte, la distribution de l'eau-de-vie par les concessionnaires et les pêcheurs euro-canadiens fait des ravages chez les Montagnais et perturbe leurs rapports de traite (Trudel, 1981 : 377).



TABLEAU 1

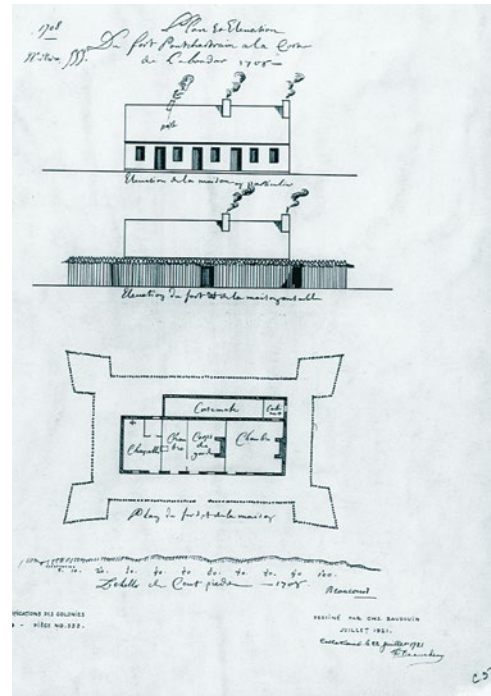
**Liste des concessions et concessionnaires  
sur la côte méridionale du Labrador entre 1661 et 1760**

Lieux de concession	Date de concession	Concessionnaire(s)	Identification sommaire
Mingan	1661 (1)	Bissot	Juge prévôt
Anticosti	1676	Radisson	Explorateur, aspirant de la marine
Mingan et Anticosti	1679-1680 (2)	Des Groseilliers	Explorateur
		Jolliet	Explorateur, commerçant
		Jolliet (fils)	Marchand et traiteur
	1703		
Itamamiou	1733	Belcour	—, C. S. (3)
Petit Mécatina	1740	De St-Vincent	Officier militaire
Grand Mécatina	1738-1739-1740 (4)	Pommereau	Écrivain
Kécarpoui	1748	Bréard	Contrôleur de la marine, C. S.
		Estèbe	Garde-magasin du roi
Riv. des Esquimaux	1702 (5)	Courtemanche	Officier militaire
	1706	Amador de Godefroy	Écuyer
	1720	Lavaltrie	—
	1750	Cheron	Capitaine de navire
	1753	De Cery	Capitaine de port
	1761	De Cery (fils)	—
Shecatica	1738	Foucault	Marchand, C. S.
		Boucault	Marchand, procureur du roi
	1750	Lafontaine	—
Baye de Phélypeaux	1711	Courtemanche	Officier militaire
	1714	Brouage (fils)	Négociant, officier militaire
	1722	Brouage	Négociant, officier militaire
	1744	La Porte	Commissaire de la marine
Petit Hâvre	1750	Marsal	Négociant
Blanc Sablon	1689	La Chesnaye (6)	Marchand
Anse Ste-Claire	1750	Marsal	Négociant
		Fortier	Marchand
La Forteau	1748	Vincent	Capitaine de navire
Anse-à-Loup	1748	Deschenaux	Écrivain
Rivière des Français	1716	Constantin	Pêcheur et traiteur
		Bréard	Contrôleur de la marine, C. S.
		Foucault	Marchand, C. S.
St-Modet	1735	Boucault	Marchand, procureur du roi
		Constantin	Pêcheur et traiteur
Baye des Châteaux	1735	Bazil	Négociant
		Bazil	Négociant
	1736	Fornel	Marchand
		Gaultier	Médecin du roi, C. S.
Cap Charles	1735	Riverin	Marchand, C. S.
		Marsal	Négociant
	1749	De Bonne	Militaire
		Marsal	Négociant
Belle-Isle	1689	Riverin (7)	Marchand, C. S.
	1713 (8)	Constantin	Pêcheur et traiteur
Passage des Loups-marins	1721	De Leigne	Officier de la Prévôté
Baye des Esquimaux	1706	Amador de Godefroy	Écuyer
		Daine	Greffier en chef
	1739	Fornel	Marchand
		Foucault	Négociant, C. S.
	1749	Fornel (veuve)	—
Terre-Neuve	1705	Hazeur	Marchand, C. S.

Note :

- De l'Isle-aux-Ceufs à la baye des Espagnols (ou de Phélypeaux).
- Jusqu'à la baye de Phélypeaux.
- C. S. – Conseil supérieur.
- En 1749, concédé à LeGardeur de Croisille et de Montesson, épouse de la veuve de Pommereau, ainsi qu'à De Beaujeu et Estèbe.
- De la rivière Kégaska à celle de Kessessakiou.
- Ainsi que d'autres marchands – Pachot, Poisset, Martin de Lino, Lallemand, Pattu, Gobin.
- En plus des marchands Chanion, Catignon, Bouthier.
- Du détroit de Belle-Isle à la baye des Esquimaux.

Sources des données sur le régime des concessions : P.-G. Roy, (dir.), Inventaire de pièces sur la côte de Labrador conservées aux Archives de la Province de Québec (Québec, 1940, 1942), 2 volumes ; Great Britain, Privy Council, In the Matter of the Boundary between the Dominion of Canada and the Colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula, vol VII, (1927) : 3716-3725 ; Dictionnaire biographique du Canada, tomes I, II, III (Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1966, 1969, 1974).



PLAN ET ÉLÉVATION DU FORT PONTCHARTRAIN, LABRADOR, 1708, (ILLUSTRATION 3).  
Archives nationales du Canada, Beaucourt, NMC 2299.

TABLEAU 2

**État des postes de pêche sédentaire au phoque  
sur la côte méridionale du Labrador (vers 1760)**

Poste	Nombre d'engagés	Période de la pêche	Barriques d'huile	Peaux de phoque
Nontagamiou	10	15 déc.-6 janv.	80-100	640-800
Grand Mécatina	25	15 déc.-6 janv.	400-600	3 200-4 800
Riv. Des Esquimaux	12	15 déc.-6 janv.	50-80	400-600
Shécatica	10	15 déc.-6 janv.	80-120	600-800
Baye de Phélypeaux	50	20 juin-10 juillet	400-500	4 000-5 000
La Forteau	12	20 juin-6 juillet	200-250	250
Lance à Loup	—	15 déc.-6 janv.	—	—
St-Modet	25	15 déc.-6 janv.	200-300	4 800
Baye Rouge	—	—	—	—
Baye des Châteaux	15	15 déc.-6 janv.	150-300	1 500-2 500
Cap Charles	15	15 déc.-6 janv.	150-300	1 500-2 500
<b>TOTAUX</b>	<b>174</b>	<b>—</b>	<b>Minimum : 1710 Maximum : 2550</b>	<b>Minimum : 16 890 Maximum : 22 050</b>

Source : « État des postes établis sur la Côte du Nord concédés par brevet de la cour et qui sont exploités actuellement et leurs productions », in Rapport de l'archiviste de la Province de Québec, 1933-34 : 218.

Notes :

- La période de la pêche indiquée ci-haut correspond aux moments de l'année durant lesquels les phoques sont pêchés avec des filets. Le préparation de la pêche sédentaire au phoque s'étend sur une période beaucoup plus longue.

- Le trait indique un renseignement manquant.

Après la Conquête, quelques concessionnaires de Nouvelle-France réussissent à maintenir leurs pêcheries et leur traite le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent et même au-delà, jusqu'à Hamilton Inlet. Un nombre grandissant de commerçants anglais viennent aussi chercher fortune sur la côte du Labrador méridional. Comme sous le Régime français, on continue de se méfier des attaques des Inuit et d'autres ennemis potentiels comme les pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre, au point que les autorités britanniques décident de construire un forteau doté d'une petite garnison à Château Bay, dans le détroit

de Belle-Isle, pour patrouiller cette côte et protéger les activités des marchands britanniques contre toute attaque. Pareille mesure défensive n'aura guère d'utilité, puisque des rapports de traite de plus en plus réguliers sont sur le point de s'établir avec les Inuit.

Ce succès est en partie attribuable à certains commerçants britanniques. Le plus connu d'entre eux est le capitaine George Cartwright, qui établit d'abord son comptoir au cap Charles, à l'entrée orientale du détroit de Belle-Isle, en 1770, et qui y réside en quasi permanence au cours des quinze années suivantes, s'adonnant au piégeage, à certaines pêcheries (phoque et saumon) et à la traite avec les autochtones, allant même jusqu'à étendre ses activités en direction de Sandwich Bay vers la fin de son séjour. Répétant l'exploit de Louis Jolliet quelques décennies plus tôt, il réussit à établir des rapports harmonieux avec les Inuit et même à persuader certains d'entre eux de visiter l'Angleterre, où tous contractent la variole. Seule du groupe à revenir vivante, l'Inuk Caubvik est retournée parmi les siens, à qui elle pourrait avoir transmis la maladie (Townsend, 1911 : 133-137, 261).

À cette présence canadienne et britannique au Labrador s'en ajoute bientôt une autre, celle des missionnaires moraves sur la côte du Labrador septentrional, là où il n'y a encore aucune présence commerciale euro-canadienne, à l'exception des visites estivales occasionnelles de pêcheurs côtiers. Cas absolument unique dans toute la péninsule, les Moraves veulent christianiser les Inuit en finançant leurs activités grâce à des dons en provenance d'Europe et à leurs activités commerciales au Labrador même. Ces missionnaires font d'abord une première exploration de la région en 1752, au cours de laquelle six d'entre eux périssent aux mains des Inuit à proximité de Hopedale. Ils réussissent ensuite à établir la paix avec les Inuit à Château Bay en 1765, puis obtiennent des autorités britanniques trois concessions territoriales de 100 000 acres à Nain, Okak et Hopedale où, après négociations et don de marchandises diverses aux Inuit, des missions ouvrent respectivement en 1771, 1776 et 1782, chacune étant dotée progressivement d'un logis, d'une église, d'un comptoir, d'un atelier et d'un quai. Des Inuit des environs font bientôt de la traite de peaux de phoque, de fourrures, d'ivoire et d'autres produits à chacune de ces missions et ont ainsi accès sur place aux produits manufacturés qu'ils devaient rechercher auparavant au Labrador méridional, dont des couteaux, des hameçons et des lignes, ainsi que des aiguilles. D'autres Inuit n'en poursuivent pas moins quant à eux leurs expéditions de traite au Labrador méridional, parce qu'ils peuvent y trouver un plus large éventail de produits à de meilleurs taux d'échange. En cette fin de siècle, la seule concurrence commerciale des Moraves provient soit des commerçants britanniques faisant affaire au Labrador méridional, soit de pêcheurs et trappeurs euro-cana-

diens qui commencent à s'établir le long de cette côte, à y fonder famille avec des épouses inuit et à développer un mode de vie très semblable à plusieurs égards à celui des autochtones, formant ainsi le groupe de ceux qu'on en viendra à appeler les « *Settlers* » le long de cette côte (Jenness, 1965 : 8-9 ; F. Trudel, 1981 : 365 et suivantes).

### Région centrale de la péninsule : Traite de Tadoussac et Postes du Roi

Plus au centre de la péninsule, la traite des fourrures se poursuit dans la Traite de Tadoussac jusqu'à la Conquête, malgré les avatars ayant marqué l'exploitation de ce territoire durant le siècle précédent. D'autres Indiens, dont on ignore s'ils ont de la parenté avec les Kakouchaks, viennent remplacer ces derniers comme résidents permanents d'une région où l'original a peu à peu été remplacé par le caribou. Les autorités françaises adoptent un train de mesures destinées à protéger ce territoire et à y rendre la traite des fourrures profitable. On s'efforce de procéder à une délimitation plus précise de son étendue, du moins dans sa partie méridionale ; on lui annexe des territoires contigus ; le réseau de comptoirs est amélioré. On tente aussi de mettre fin à la concurrence interne d'Indiens étrangers et de commerçants français, tout comme à celle, plus périphérique, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à la limite occidentale du territoire. Les ressources fauniques, dont le castor, sont enfin mieux protégées (Castonguay, 1987).

La Traite est administrée à partir de Québec. Ses comptoirs les plus importants, ceux de Chicoutimi, Tadoussac, Îlets-Jérémie et Sept-Îles (ou Moisie), possèdent chacun des habitations pour les employés, des magasins, des hangars et autres annexes. Certains gardent des animaux de ferme (Chicoutimi et Tadoussac) ; d'autres possèdent une fonderie (Îlets-Jérémie) ; la plupart des comptoirs côtiers ont des caves pour entreposer l'huile de phoque. La Traite a même ses propres armurerie et forge, localisées d'abord à Chicoutimi, puis à Tadoussac. Les autres comptoirs côtiers ou intérieurs sont quant à eux plus rudimentaires, n'ayant qu'une habitation pour les employés et un hangar pour l'entreposage des marchandises. Les employés permanents des comptoirs de la Traite ne se chiffrent qu'à une trentaine, auxquels viennent cependant se greffer de nombreux engagés saisonniers, affectés à une variété considérable de tâches, dont le transport des marchandises dans la vaste étendue de la Traite et vers la ville de Québec, à la fois marché et lieu d'exportation.

Pour traiter, les commerçants français ont toujours recours au crédit de marchandises, le plus souvent au début de l'automne, avant le séjour des Montagnais dans l'arrière-pays, crédit remboursable au printemps et l'été suivant, à l'aide de fourrures diverses, évaluées par rapport au prix d'une fourrure standard de castor. Parmi les produits traités par les Indiens aux comptoirs, il y a surtout les produits

TABLEAU 3

**Liste d'articles disponibles dans les comptoirs de traite de Tadoussac vers 1737**

<b>INSTRUMENTS DE TRAVAIL</b>	<b>VÊTEMENTS</b>	<b>ALIMENTS</b>
acier à ressort	Bonnets : drapés (homme), de femme, de drap (homme et femme), rouge de Ségovie, à baleines	farine
hameçons	Tapabord	vinaigre
chaudière (moyenne, petite)	Bas : sans spécification, de Saint-Menant	lard
entonnoirs de fer	Capots : unis, de grosse laine, galonnés jaunes, grands (hommes), (homme), galonnés de Mazamet, moyens de carizé rouge, de traite	eau de vie
épées emmanchées	souliers français	poivre
tranche	chemises : de toile de traite	noix de Galle
ligne (à morue, du banc)	chapeaux : de laine, de munition, grosse laine	sel
pierre à fusil	couvertes : 4, 3, 2 pointes, à berceau	huile d'olive
poudre	jarrettières	galettes
plombs (sans spécification, à canard)	manches : de laine, de drap	vin
fusils (à l'ancre, de tulle, autres : de service, de rebut, Tholliers)		graisse (sans spécification de saindoux)
fils (à voile, de Hollande, de Poitou, détort, à rêts)		muscade
couteaux (manche de bois : grand, moyen, petit ; manche de corne : moyen, petit ; boucheron; siamois, manche de corne ou de bois ; croche)		sucre
articles non identifiés : ramelles et attissavoyane		prunes
alènes	<b>TISSUS</b>	biscuits
battefeux	Beaufort	bière
ciseaux	Molton (rouge, blanc, bleu, violet)	blé d'Inde
dards à castor	Calemande	pois
grattes	Mazamet (rouge, bleu, blanc, brun)	épiceries
tranche	Carizé (blanc, bleu, rouge, rouge et bleu)	mélasse
marteau	Camelot (noir barré)	
cordages	Tanelle (sans spécification, de Rouen)	<b>DIVERS</b>
tirrebour	Drap (sans spécification, bleu, rouge, d'Angleterre, de France)	calumets
aiguilles à couche	Toile de traite, d'Etbée, de brin	vermillon ou bois pelé
plat d'étain	Morlaise	jeux de cartes
clous à bardeau	Pièces de merly	bombardes
fers de flèche	Gallons (or, argent jaune)	rasades
haches de traite		peigne
harpons		savon
lame de sciotte		gomme d'Arabie
balle		couperose
		tabac vert
		bagues à cachet
		alun

Source : *Archives nationales du Canada, C11A 67 : 231 et suivantes.*

marins, telles les peaux et surtout l'huile de phoque, et les peaux de divers mammifères terrestres. Les peaux les plus abondantes parmi ces dernières paraissent avoir été les peaux de martre, de castor, de loup-cervier, de loutre, de pécan et de renard (argenté, commun, noir) (Castonguay, 1987 : 53 et suiv.).

Dans ce territoire où la traite des fourrures est depuis longtemps implantée, divers changements dans le mode de vie des Montagnais deviennent de plus en plus perceptibles, mais ne touchent pas encore la majorité, qui continue de se livrer à son mode de vie traditionnel dans l'arrière-pays, avec de brefs séjours sur la côte. Une grande variété d'objets manufacturés et de divers autres produits d'importation européenne deviennent maintenant des articles courants, sinon essentiels, dans la vie des Indiens et sont obtenus aussi bien aux comptoirs établis sur la côte que dans ceux de l'arrière-pays : armes et objets en métal, tissus et vêtements, nourriture, objets de luxe, sans compter l'eau-de-vie, le plus souvent donnée aux Montagnais (Tableau 3). En outre, un nombre croissant de Montagnais commencent à séjourner à l'année longue à proximité de certains comptoirs. C'est le cas à Tadoussac où, à l'exception de brefs séjours dans l'arrière-pays à l'automne et au printemps, respectivement pour trouver les peaux nécessaires à leurs vêtements et de la viande fraîche, les Montagnais s'adonnent principalement à la chasse au phoque, dont ils traitent l'huile au Français en

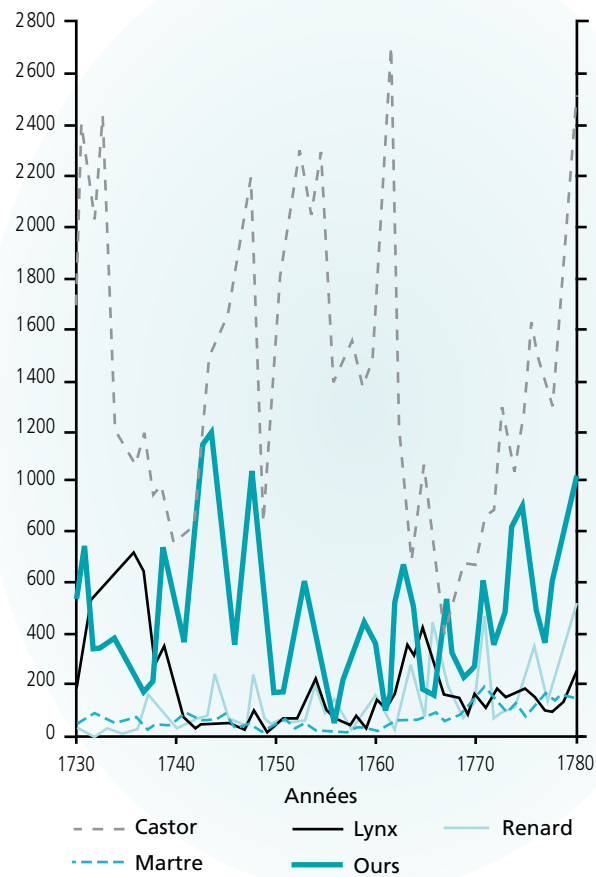
échange principalement de farine, pois et maïs. C'est partiellement le cas aussi plus à l'est, au comptoir des Îlets-Jérémie, localisé à proximité de l'embouchure de la rivière Betsiamites, où plusieurs familles de Montagnais ont déjà élu domicile. À Chicoutimi toutefois, la plupart des familles continuent leurs longs séjours en forêt et ne viennent séjourner au comptoir qu'au début de l'été, à quelques exceptions près (Beaulieu, 1997 : 89-90).

Avec la Conquête, la Traite de Tadoussac prend une nouvelle désignation, celle de King's Posts ou de Domaine des Postes du Roi. La nouvelle administration britannique poursuit d'abord la location de ce territoire à divers marchands britanniques, avec privilège de monopole commercial. Puis, la Proclamation royale de 1763 donne la liberté de commerce à tous et ouvre porte grande à la concurrence pendant un temps bref, jusqu'à ce qu'une contestation juridique vienne y réinstaurer un monopole commercial. Pendant les trois dernières décennies du siècle, divers marchands britanniques et canadiens obtiennent des baux de location plus ou moins prolongée sur le territoire ; ils continuent d'y faire fonctionner des comptoirs et de traiter avec les Montagnais, sans qu'on connaisse exactement les détails de leur activités commerciales, qui durent ressembler à ce qu'elles avaient été sous le Régime français.



FIGURE 3

**Rentrées totales de cinq fourrures en « Made Beaver », Eastmain House (ou Factory), HBC, 1730-1780.**



Source : inspirée des données de Francis et Morantz (1984 : 90).

### Région occidentale de la péninsule

Dans ce secteur, les hostilités militaires franco-britanniques de la fin du siècle précédent cessent dès les premières années du nouveau siècle, mais une vive concurrence commerciale s'y poursuit même après le traité d'Utrecht, qui ne départage pas précisément le territoire entre les deux puissances européennes, et même après la conquête britannique de la Nouvelle-France, qui ne tarit pas le flot de commerçants concurrents provenant des régions plus méridionales. Après une dernière attaque infructueuse contre le fort Moose (1709), Français et Canadiens concentrent leurs activités dans tout l'arrière-pays localisé au sud et à l'est de la baie James, que ce soit en y faisant fonctionner quelques petits comptoirs (dont celui du lac Chamouchouane autour des années 1730) ou par de fréquentes visites saisonnières. Des coureurs des bois canadiens, auxquels s'ajoutent bientôt des commerçants anglais, continuent de telles visites après la Conquête, en cherchant surtout à intercepter et à traiter avec divers groupes indiens avant qu'ils n'atteignent les postes côtiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Parallèlement, celle-ci poursuit ses activités et cherche même à les consolider et à les étendre géographiquement, dans tout ce qui sera dénommé le « District de l'Eastmain », pendant longtemps le plus oriental de tous les districts de la Terre de Rupert. Certains de ses employés commencent à séjourner à l'année longue à l'embouchure de la rivière Eastmain où, pendant longtemps, on n'a fait qu'envoyer un navire de traite à partir d'Albany, le poste principal de la Compagnie sur la côte occidentale de la baie James. Puis, pour mieux faire obstacle à la concurrence des Français, elle établit en 1730 les comptoirs de Moose Fort (dans l'Ontario actuel) et d'Eastmain House (plus tard Factory), dont les activités se poursuivront sans interruption par la suite, avec des rentrées importantes de diverses fourrures (Figure 3).

La Compagnie entreprend aussi l'exploration de la côte orientale de la baie d'Hudson au cours des années 1740 et établit en 1749 un nouveau comptoir à Richmond Gulf, qu'elle fait fonctionner pendant une décennie grâce à la traite des fourrures avec les Indiens de tout l'arrière-pays et aussi à l'exploitation des baleines blanches aux embouchures des rivières Little Whale et Great Whale (Tableau 4). D'autres mesures plus tardives durant ce siècle, surtout destinées à faire face à la concurrence canadienne, sont, en 1776, l'ouverture d'un avant-poste à l'embouchure de la rivière de Rupert et l'exploration de l'arrière-pays, en direction du lac Mistassini, donnant lieu à l'ouverture de petits comptoirs intérieurs sur les lacs Neoskweskau et Némiscau. Ces mesures sont d'autant plus justifiées qu'en 1779 un nouveau concurrent voit le jour, quand un regroupement de maisons canadiennes impliquées dans la traite des fourrures autour du lac Supérieur fonde la Compagnie du Nord-Ouest et commence à s'étendre en direction de la baie James.

Enfin, dans le but d'étendre son commerce plus au nord, la Compagnie de la Baie d'Hudson recrute de nouveaux chasseurs d'outardes dans la région de la Grande Rivière (vers 1780). Elle tente aussi sans succès d'ouvrir un petit comptoir à l'embouchure de la rivière Great Whale en 1791, mais doit finalement se résoudre à n'y envoyer qu'un sloop collecter chaque été l'huile de baleine blanche stockée là par les Indiens. Notons qu'au cours de ce siècle les effectifs européens permanents de la Compagnie de la baie d'Hudson dans tout le district de l'Eastmain demeurent réduits à tout au plus deux ou trois douzaines d'hommes.

Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, les Indiens de la rive orientale des baies James et d'Hudson établissent des liens de plus en plus réguliers avec les comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Certains, catégorisés par la Compagnie comme des « Homeguards » (domiciliés), séjournent à proximité des comptoirs, y font de fréquentes visites et contribuent à leur fonctionnement et approvisionnement, tout en continuant de pratiquer la chasse à l'outarde au printemps et à l'automne, la pêche lacustre et en rivière en été, ainsi que le piégeage et la chasse au caribou à l'automne et en hiver. Autour de Eastmain House seulement, il y a constamment une vingtaine de ces familles domiciliées jusque dans les années 1780, nombre qui grimpe alors à une trentaine, soit environ 150 personnes. La majorité des autres Indiens, identifiés comme ceux de l'arrière-pays et du Nord, continuent quant à eux leur mode de vie habituel, mais

TABLEAU 4

## Rentrées de fourrures et autres produits au comptoir de Fort Richmond de 1751 à 1759

Article	1751-1752		1752-1753		1753-1754		1754-1755		1755-1756		1756-1757		1757-1758		1758-1759	
	Qu.	P.	Qu.	P.	Qu.	P.	Qu.	P.	Qu.	P.	Qu.	P.	Qu.	P.	Qu.	P.
Castor entier	135	13	102	102	68	68	89	89	86	86	41	41	158	158		80
Demi-castor	70	35	51	25	32	16	52	26	32	16	18	9	50	25	40	20
Ours adulte	17	34	11	22	2	4	2	4	6	12					1	2
ourson	-	-	-	-	-	-	2	2	1	1	-	-	-	-	-	-
Lynx (Loup-cervier)	-	-	1	1	1	1	4	4	-	-	-	-	-	-	2	2
Renard : gris	4	8	5	10	13	26	10	20	9	18	4	8	1	2	4	8
roux	9	9	8	8	18	18	20	20	52	52	16	16	1	1	22	22
noir	-	-	1	3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
blanc	74	37	18	9	5	2	-	-	26	13	2	1	1	?	17	8
bleu	4	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Plumes de perdrix(lb.)	115	11	140	14	-	-	-	-	5	2	-	-	-	-	3	1
Martre	105	35	267	89	303	101	230	76	109	36	370	123	285	95	301	100
Loutre	21	10	7	3	15	7	39	19	15	7	26	13	29	14	20	10
Loup	6	12	1	2	-	-	2	4	1	2	-	-	-	-	-	-
Carcajou	5	7	3	4	-	-	2	3	55	7	-	-	-	-	2	3
Tonneau d'huile (2 dimensions)	40	243	32	192	-	-	-	-	-	-	/1	8	/30	240	/30	240
Peau de caribou mâle/femelle	-	-	4	4	3	3	10	8	8/54	8/27	-	-	-	-	-	-
Graisse, tonnes	-	-	-	-	12	288	6	144	6	144	-	-	-	-	-	-
Peaux de marsouins	-	-	-	-	-	-	8	8	30	30	-	-	43	43	25	25
Valeur en pelus	579		489		535		522		462		219		579		522	
Valeur marchandises échangées	528		454		529		509		391		208		579		522	
Surplus	50		35		5		12		71		10		0		0	

Légende : Qu.= Quantité P.= Pelus Les fractions sont omises.

Source : Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, d'après Francis et Morantz, 1984.

commencent progressivement à effectuer une visite annuelle aux comptoirs de la Compagnie, en été.

La traite des fourrures de la Compagnie de la Baie d'Hudson à la baie James prend alors une forme de plus en plus organisée (voir Francis et Morantz, 1984 : 75 et suiv.). Un nombre croissant d'Indiens assument (à vie) les fonctions de capitaine des domiciliés ou de traite, fonctions créées par la Compagnie de la Baie d'Hudson pour gérer le plus efficacement possible sa clientèle indienne. C'est habituellement sous la supervision de ces capitaines que les Indiens arrivent aux comptoirs, y sont accueillis cérémonieusement, reçoivent des présents (eau-de-vie et tabac) et procèdent bientôt, par un guichet de la palissade quand elle existe, à la traite de leurs produits et à l'obtention d'avances de marchandises sous forme de crédit, le tout en deux à trois jours tout au plus, avant que le retour aux territoires côtiers ou de l'arrière-pays n'ait lieu. La traite elle-même s'effectue selon un barème d'évaluation des marchandises en peaux de castor (le « Made Beaver ») et implique l'échange d'une grande variété de produits : côté indien, fourrures diverses, cuir, castoréum, plumes, huile, etc. ; du côté européen, fusils et munitions, couvertures et tissus, vêtements, perles, eau-de-vie et tabac, etc. Parmi les fourrures, les plus abondantes sont, par ordre décroissant d'importance, celles de castor, de martre, de renard, de lynx et d'ours. D'autres produits qui prennent une importance croissante au cours de ce siècle sont le cuir de caribou, mammifère alors en voie de disparition au sud de la baie James dont la peau devient l'objet fréquent de troc avec les Indiens du nord, ainsi que l'huile de mammifères marins, dont la Compagnie veut développer l'exploitation. Les Indiens de l'arrière-pays profitent certainement de la concurrence commer-

ciale française, canadienne et même anglaise durant ce siècle, concurrence qui perturbe le volume de la traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Des obstacles de taille à l'établissement de relations de traite suivies entre la Compagnie et les Inuit durant ce siècle sont non seulement leur éloignement géographique vers le nord et la presque totale méconnaissance que les Européens en ont, mais aussi le phénomène de la « chasse à l'Esquimau » pratiquée par les Indiens de la côte occidentale de la baie James dans la région du lac Guillaume-Delisle (Richmond Gulf), chasse qui a pour effet d'exacerber ce groupe ethnique de la partie septentrionale de la péninsule. Parmi divers autres facteurs, cette chasse à l'Esquimau peut avoir joué un rôle important dans la tentative infructueuse de la Compagnie d'établir des rapports harmonieux avec les Inuit au comptoir de Richmond Gulf durant la décennie 1749-1759 et même avoir incité des Inuit à tuer les employés de la Compagnie au comptoir de Great Whale River en 1791-1792. La compagnie britannique est donc obligée d'adopter plusieurs mesures pour mettre fin à cette chasse, comme l'interdiction de traiter à ses comptoirs pour les Indiens reconnus de s'y livrer, la privation de munitions et de tabac, etc. En fin de compte, cette chasse cesse à la fin du siècle, surtout parce que les Indiens de tout le pourtour de la baie James sont de plus en plus impliqués dans le transport des fourrures et n'ont plus guère de temps à se livrer à cette pratique coutumière (Francis, 1979). Malgré tout, des Inuit de la baie d'Ungava, dont on peut se douter qu'ils connaissent déjà bien les objets manufacturés des Européens pour en avoir obtenu par le troc, commencent à fréquenter de façon irrégulière les missions d'Okak et de Nain à la fin du siècle, à la

fois pour traiter et pour visiter leurs congénères, pavant ainsi la voie à des relations régulières qui commenceront dans les décennies suivantes.

## XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

### Région orientale de la péninsule

Au Labrador, les Moraves continuent de maintenir en fonction durant tout ce siècle les missions-comptoirs de Okak, Nain et Hopedale, déjà établies à la fin du siècle précédent. Sans obtenir de concessions territoriales additionnelles des autorités britanniques, ils procèdent aussi à l'ouverture de Hebron (1830), Zoar (1865), Ramah (1871) et Makkovik (1896), missions qui resteront en activité jusqu'à la fin du siècle, à l'exception de la deuxième, fermée en 1890.

Complètement absente le long de toute cette côte durant le siècle précédent, la Compagnie de la Baie d'Hudson commence, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, à faire une concurrence directe et accrue aux Moraves, ainsi qu'à plusieurs commerçants indépendants qui s'affairent au Labrador méridional, central et même septentrional. Elle crée un nouveau district couvrant tout le territoire du Labrador, celui d'« Esquimaux Bay », qui devient par le fait même son district le plus oriental dans tout le Canada. En procédant souvent à l'achat des établissements antérieurs de commerçants individuels ou de petites compagnies concurrentes, elle y instaure aussi tout un réseau de comptoirs, particulièrement durant la décennie 1830, au cours de laquelle voient le jour les comptoirs principaux de Rigolet et de North West River (1836), sur la rive septentrionale de Hamilton Inlet, quelques comptoirs secondaires localisés dans l'arrière-pays, ceux de Sandy Banks House (1836), Fort Nascopie (1838) et Winokapau (c. 1843), ainsi que les comptoirs côtiers de Aillik (c. 1836-c. 1875) et Kaipokok (1837-1878). D'autres comptoirs surtout côtiers viennent par la suite compléter ce réseau, ceux de Lampson (1867-1877), Nachvack (1868-), Davis Inlet (c. 1869-) et Sandwich Bay (c. 1873-).

Progressivement, sous l'influence du développement des pêcheries et de la traite des fourrures le long de cette côte, le nombre de « *Settlers* » croît tout au cours de ce siècle, surtout au Labrador méridional. De nationalités et d'origines géographiques fort diverses (européennes et canadiennes), plusieurs y viennent dans un premier temps à titre d'engagés de la Compagnie de la Baie d'Hudson au cours de la décennie 1830, marient par la suite des femmes inuit et deviennent par ce fait des résidents permanents de cette côte méridionale, s'adonnant surtout à la pêche, au piégeage et à la traite des fourrures avec les Inuit et les Indiens. Par la suite, à partir du milieu du siècle, plusieurs des descendants métissés de ces colons commencent à migrer aussi loin au nord que Nain, s'établissant à proximité des missions moraves ou des comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson,

dont ils concurrencent à plusieurs égards les activités commerciales. Peu de « *Settlers* » s'établissent toutefois plus au nord que Nain, territoire pour eux trop inhospitalier et éloigné des principaux comptoirs de traite.

Pour les Inuit et les Montagnais-Naskapis qui traitent aux comptoirs moraves ou de la Compagnie de la Baie d'Hudson de la côte du Labrador (comme celui de Davis Inlet) et de l'arrière-pays (comme celui de Michikamau), ce siècle est surtout marqué par une évolution progressive d'une production de subsistance vers une production pour le marché, à l'exception des régions les plus septentrionales de cette côte (Jenness, 1965 : 20 et suiv.). Fréquentes auparavant, les expéditions de traite des Inuit en direction du détroit de Belle-Isle diminuent et cessent presque totalement dès la première décennie du siècle, étant donné la présence des missions-comptoirs moraves localisés plus au nord. Des changements technologiques et de modes de vie plus substantiels ont aussi lieu. Les fusils et les munitions deviennent une marchandise importante de traite et commencent à circuler librement tout le long de la côte, vu l'établissement de rapports réguliers et plutôt harmonieux entre les Inuit et les Euro-Canadiens. La chasse aux grandes baleines connaît un déclin rapide et disparaît presque complètement, et est surtout remplacée, à partir du milieu du siècle, par des pêcheries commerciales à la morue, auxquelles s'adonnent de plus en plus d'Inuit. D'introduction européenne, la pêche au filet en rivière ou en mer, que ce soit à diverses espèces de poisson ou au phoque, en hiver ou en été, gagne du terrain, tout comme la chasse et le piégeage des renards à l'automne et en hiver. L'*umiaq* et, beaucoup plus tard, le *qajaq* disparaissent presque complètement, pour faire place à diverses embarcations à rames et à voile, construites par les Inuit eux-mêmes ou troquées à des pêcheurs de Terre-Neuve. Encouragé par les Moraves, un commerce de bottes en peau de phoque voit le jour, pour exportation vers les régions du sud et même la baie James. Durant la deuxième moitié de ce siècle en fait, il y a une énorme expansion des pêcheries commerciales à la morue. En plus, la pêche au phoque (en été) ainsi que le piégeage (à l'automne et en hiver) deviennent des sources de revenus importantes pour les Inuit et les Indiens, tant et si bien qu'une activité traditionnelle importante, la chasse au caribou du début de l'automne, en vient à être abandonnée, à la fois parce que les autochtones sont occupés par d'autres activités (la pêche à la morue) et aussi parce que le caribou connaît une diminution importante.

LA RÉSERVE DE BETSIAMITES, SUR LA CÔTE-NORD  
DU SAINT-LAURENT, 1884 (A. P. LOW).

Archives nationales du Canada, PA-37928.  
En cette fin de siècle, il n'y a plus qu'une clôture  
pour délimiter la zone habitée de la réserve.





### Région centrale de la péninsule

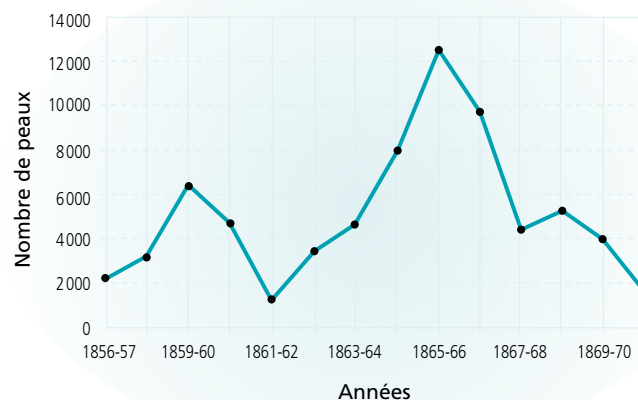
Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des transformations profondes ont aussi lieu le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent et dans son arrière-pays. Pour concurrencer la Compagnie de la Baie d'Hudson dans son territoire nordique voisin de la Terre de Rupert, la Compagnie du Nord-Ouest devient pendant vingt ans locatrice d'un vaste territoire couvrant d'ouest en est certains comptoirs en Haute-Mauricie, le Domaine des Postes du Roi, la Seigneurie des Mille-Vaches et la Terre Ferme de Mingan (jusqu'à la rivière Olomanshibu). À la fusion des deux compagnies en 1821, des marchands britanniques indépendants réussissent à obtenir la location du Domaine des Postes du Roi pendant dix ans. La Compagnie de la Baie d'Hudson n'est pas sans réagir. À partir de 1822, elle renouvelle le contrat de location de la Terre Ferme de Mingan (qu'elle conservera jusqu'en 1883) ; pour une gestion plus serrée de la Côte-Nord et du Labrador, elle crée son département de Montréal en 1826, obtient la location du Domaine des Postes du Roi en 1830, achète l'archipel de Mingan en 1836, négocie des ententes avec les propriétaires de l'île Anticosti pour que des Montagnais puissent y faire la chasse au phoque et renouvelle finalement le contrat de location du Domaine des Postes du Roi en 1842, avec droits exclusifs sur la traite des fourrures et les pêcheries, mais sans le droit d'occupation exclusive du territoire (Frenette, 1993 : 79 et suiv.).

Peu à peu, des travailleurs forestiers et des colons s'installent dans le Domaine des Postes du Roi et créent une telle concurrence commerciale qu'en 1848 la Compagnie cesse tout paiement sur sa location. Puis, en 1853, c'est toute la Côte-Nord qui



FIGURE 4

### Rentrées des fourrures au comptoir de Betsiamites, 1859-1870



Source : d'après Frenette, 1993.

s'ouvre à la colonisation des pêcheurs. Pendant un temps, l'entreprise britannique cherche à protéger ses intérêts en payant le fort prix pour les fourrures, mais finalement, en 1859, après la révocation de ses baux de location des rivières à saumon, la Compagnie annule son contrat de location et cède ses comptoirs au gouvernement. La traite des fourrures du Domaine des Postes du Roi subit alors un bouleversement profond. Pour tout le reste du siècle, la Compagnie n'y conserve plus que quelques comptoirs de traite (lac Saint-Jean, Saguenay, Îlets-Jérémie, Godbout, Betsiamites, Sept-Îles), où la traite des fourrures se poursuit, dans un contexte de concurrence très forte avec de petits trafiquants locaux et saisonniers (Frenette, 1993 : 79 et suiv.).

Les Montagnais de la partie occidentale de la Côte-Nord du Saint-Laurent continuent d'exploiter les ressources du littoral, consacrant la plus grande partie de leur cycle annuel à la chasse au loup-marin, ne consacrant que quelques mois de l'automne à la chasse au caribou et au piégeage, et circulant beaucoup le long de la côte (Frenette (dir.), 1996 : 324-326). Ils deviennent de plus en plus étroitement associés à certains comptoirs de traite, dont quelques-uns (Pointe-Bleue [1856], Betsiamites [1861], Escoumins [1892]) acquièrent même le statut de réserve indienne après le mitan du siècle. Leurs activités de chasse, de pêche et de piégeage continuent de se pratiquer sur tout le territoire, mais la fréquentation des divers comptoirs, presque tous côtiers, devient de plus en plus régulière. La traite qui s'y déroule continue de comporter des présents, du crédit et des secours et d'impliquer l'échange d'une variété de produits (fourrures, huile de phoque, plumes de canard et d'oie, etc.) contre des fusils et des munitions, des tissus et de la farine (Figure 4). Un plus grand nombre de Montagnais commencent aussi à élire domicile à proximité des comptoirs et à participer comme main-d'œuvre à certains travaux des compagnies, comme la pêche au saumon et au phoque. Durant les deux premières décennies du siècle, la vive concurrence commerciale entre la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson entraîne diverses conséquences, dont certaines sont plus ou moins heureuses pour les Montagnais : augmentation des prix des fourrures, distribution plus libérale du crédit et de l'alcool, piégeage excessif et diminution de profits des compagnies. Après 1821, la concurrence entre des marchands

LES RUINES DU FORT NASCOPEE,  
AU LABRADOR, 1894.  
Archives nationales du Canada, PA-38188.  
Ce comptoir de la Compagnie de la Baie  
d'Hudson aurait été établi en 1838.



britanniques et la Compagnie de la Baie d'Hudson dans le Domaine du Roi, puis celle entre cette dernière compagnie et de petits trafiquants continuent de créer pendant quelques décennies une certaine concurrence commerciale favorable aux Montagnais.

Plus à l'est, vers le détroit de Belle-Isle, les Montagnais continuent quant à eux de fréquenter le littoral en été, pour la chasse au loup-marin et aux oiseaux migrateurs, ainsi que la cueillette des œufs, le plus souvent sous la supervision de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Durant l'automne et l'hiver, ils poursuivent leurs expéditions dans l'arrière-pays, pour la chasse au caribou et le piégeage aux mammifères à fourrure. Ils échangent une grande variété de produits aux comptoirs de Mingan, Natashquan, Musquaro et Napesipi. Ils commencent aussi à être équipés de barges à voiles obtenues des pêcheurs euro-canadiens. Dans l'arrière-pays, d'autres Montagnais-Naskapis conservent durant le XIX<sup>e</sup> siècle une économie axée sur la chasse au caribou et au piégeage, ne font que de brèves visites sur le littoral de la Côte-Nord et fréquentent parfois les comptoirs d'autres bassins hydrographiques vers le nord et l'ouest (Frenette (dir.), 1996 : 327-329).

Pour les Montagnais du Saguenay et de tout le littoral du fleuve et du golfe, les dernières décennies du siècle sont caractérisées par un retour à la chasse aux animaux à fourrure dans l'arrière-pays, en raison de phénomènes nouveaux : colonisation croissante et diverses requêtes montagnaises de protection restées sans effet, conflits croissants attribuables à l'implantation de la pêche au saumon par les non-autochtones, problèmes de santé et alcoolisme, qui servent de justification à une intervention gouvernementale croissante (Frenette (dir.), 1996 : 350-353).

### Régions occidentale et septentrionale de la péninsule

Dans le secteur des baies James et d'Hudson, la traite des fourrures connaît une expansion considérable au cours de ce siècle. Pendant les deux premières décennies, la concurrence de la Compagnie du Nord-Ouest oblige la Compagnie de la Baie d'Hudson à multiplier

le nombre de ses comptoirs dans l'arrière-pays, où Neoskweskau reste ouvert jusqu'en 1818 et Big Lake, Mistassini, Nichikun, Rush Lake, Waswanipi voient le jour. Au même moment, sur la côte, Rupert House et Eastmain Factory restent des comptoirs permanents, et Big River (1802-1813, 1817-1824) demeure important. Avec l'absorption de la première de ces compagnies par la seconde en 1821 et le monopole quasi total qui en résulte, la Compagnie de la Baie d'Hudson modifie la distribution de ses comptoirs méridionaux et tente d'étendre sa traite vers le nord de la péninsule. Cas uniques, Rupert House, sur la côte, ainsi que Mistassini et Waswanipi, dans l'arrière-pays, restent en activité permanente durant tout le reste du siècle. En 1837, Eastmain House ferme ses portes et est aussitôt remplacé par la réouverture de Fort George (Big River). Dans l'arrière-pays, Caniapiscau, Nichikun, Pike Lake, Temiskimay restent en fonctionnement durant un nombre plus ou moins grand de décennies au cours de ce siècle.

Sur la côte méridionale de la baie d'Hudson, où un sloop de la Compagnie vient régulièrement traiter des fourrures et collecter de l'huile durant toute la première moitié du siècle, Little Whale River, comptoir d'abord destiné à une clientèle inuit, voit le jour en 1851 (fermé en 1891), suivi de Great Whale River, en 1856 (en fonctionnement presque continu jusqu'à la fin du siècle). Encore plus au nord, des Moraves explorent la partie méridionale de la baie d'Ungava en 1811 et suggèrent même d'y établir une mission. Vivement opposée à ce projet, la Compagnie de la Baie d'Hudson commence peu après l'exploration de l'arrière-pays en direction de la baie d'Ungava et établit finalement le comptoir principal de Fort Chimo au sud de cette baie en 1830, suivi de plusieurs comptoirs côtiers ou intérieurs secondaires : Leaf Bay (1833), Fort Siveright (1838), South River House (1832), Fort Nascopee (1838), Fort Trial (1839), etc.,





TABLEAU 5

**Ventes des produits de l'Ungava  
au comptoir de Fort Chimo (1831-1843)**

	1831	1832	1833	1834	1835	1836	1837	1838	1839	1840	1841	1842-1843
OURS	3	3	1	1	5	9	—	1	6	4	8	25
CASTOR	29	33	2	6	2	—	4	11	18	c.80	c.34	58
RENARD	440	624	154	775	445	928	200	670	1 001	884	419	612
MARTRE	871	1 058	288	429	310	206	260	1 443	1 708	592	1 659	1 595
VISON	16	16	2	3	4	6	—	1	35	11	23	42
RAT MUSQUÉ	119	119	3	85	30	928	—	—	—	144	482	475
LOUTRE	95	116	50	51	42	31	34	87	54	86	110	137
LOUP	15	15	6	19	13	16	—	13	1	24	11	11
GLOUTON	52	55	19	26	30	26	8	1	27	24	22	22
CARIBOU (peaux)	577	577	—	449	543	589	595	—	—	194	c.900	88
IVOIRE	270*	270*	—	144*	—	363*	—	—	102*	—	411*	168*
HUILE	3**	6**	—	715g	—	772g	—	—	—	—	688g	709g
PHOQUE (peaux)	2	4	62	124	—	215	—	—	—	331	370	390
BALEINE (fanons)	12***	333*	—	46*	—	—	—	—	—	—	880*	426*
PLUMES	—	—	—	—	—	27*	—	—	—	117*	195*	68*
DIVERS	—	—	1 LYX	1 LYX	1 LYX	1 LYX	—	—	—	237 CT	17 VPP	5 VPP
				1 SWN		515 CT	—	—				

Légende : c. = environ ; \*LB ; \*\*SACS ; \*\*\*PAQUETS ; g = gallons ; LYX = LYNX ; SWN = CYGNE SIFFLEUR ; CT = LANGUES DE CARIBOU ; VPP = VESTES EN PEAU DE PHOQUE.

Note : La production de l'année 1832 comprend celle de l'année 1831. Ces données statistiques ont été puisées dans Cooke sans que nous puissions en vérifier l'exactitude dans les sources manuscrites.  
Source : Cooke, 1969.

TABLEAU 6

**Compte rendu comparatif des rendements-années, Fort Chimo,  
district du Labrador, 1868-1903**

Produits	1868-1872	1873-1877	1878-1882	1883-1887	1888-1892	1893-1897	1898-1903	total
Ailes d'oise (pièces)	—	—	—	—	—	308	550	858
Ours noir (n)	1	—	3	4	4	3	23	38
Ours blanc (n)	1	—	3	4	99	86	210	403
Castor (n)	78	35	30	19	28	80	200	470
Duvet d'eider (lbs)	422	35	1 047	1 763	3 746	6 086	8 643	21 742
Hermine (n)	13	12	—	—	47	34	101	207
Plumes (lbs)	56	120	1 772	8 168	3 948	8 030	6 690	28 784
Renard argenté (n)	144	243	142	121	140	180	64	1 034
Renard croisé (n)	288	458	364	338	279	361	174	2 262
Renard roux (n)	646	1 068	1 004	707	698	1 091	531	5 745
Renard blanc (n)	2 922	3 957	3 369	2 512	6 729	5 935	9 307	34 731
Renard bleu (n)	50	86	48	25	85	68	69	431
Lièvre arctique (n)	20	254	171	556	334	180	260	1 775
Lynx (n)	1	—	21	6	5	—	2	35
Martre (n)	1741	1650	1977	2 572	2 307	4 211	2 730	17 188
Vison (n)	30	31	108	221	265	233	425	1 313
Huile (gallons)	1 741	3 835	8 253	10 596	11 057	13 267	8 663	57 412
Béluga (peaux)	32	171	398	781	2 126	810	190	4 508
Rat musqué (n)	45	34	60	12	198	170	170	689
Loutre (n)	213	202	1 128	235	262	301	422	2 763
Peau de lièvre (n)	—	—	13	3 046	—	32	72	3 163
Saumon salé (n)	111	455	148	220	715	521	524	2 694
Loup (n)	117	166	168	169	126	95	152	993
Glouton (n)	52	142	124	273	195	107	109	1 002
Ivoire (lbs)	1 125	604	507	133	1 083	898	982	5 332
Traite salée (n)	—	—	—	—	—	898	982	1 880

Source : données tirées des Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, B.38/C/17.

pour desservir les Indiens et les Inuit des environs. Fort Chimo devient alors progressivement le lieu de rendez-vous et le comptoir d'échange de fourrures et d'autres produits pour plusieurs groupes inuit originaires des rives de la baie d'Ungava et de la rive méridionale du détroit d'Hudson, ainsi pour des Montagnais-Naskapis originaires des régions centrales de la péninsule (Tableau 5). Tous ces comptoirs cessent leurs activités avec la fermeture de Fort Chimo en 1843, mais quand ce comptoir reprend vie en 1866, plusieurs connaissent un regain d'activité, d'autant plus que Fort Chimo continue d'être exploité sans interruption jusqu'à la fin du siècle, réussissant à poursuivre ses échanges avec une clientèle régionale mixte, inuit et indienne, avec des rentrées importantes et régulières (Tableau 6).

Sur la côte orientale de la baie James et dans l'arrière-pays, où la Compagnie de la Baie d'Hudson est depuis longtemps implantée, la concurrence entre compagnies rivales et la multiplication des comptoirs dans l'arrière-pays facilitent d'abord aux Indiens l'accès direct à la traite, l'obtention de présents, le transport des fourrures et l'obtention de marchandises et de crédit, parfois à plusieurs comptoirs voisins les uns des autres. De nombreux Indiens sont aussi appelés à servir au transport estival des marchandises vers l'arrière-pays et des fourrures vers la côte. Plusieurs conservent enfin pendant quelque temps le titre de capitaine de traite (Francis et Morantz, 1984 : 143 et suiv.).

Avec la fin de la concurrence en 1821, la Compagnie de la Baie d'Hudson diminue progressivement ses présents aux Indiens, bannit l'alcool comme marchandise de traite, substitue la fonction de meneur à celle de capitaine de traite, instaure des



LE COMPTOIR  
DE FORT CHIMO, 1897.

Archives nationales du Canada,  
PA-51463.

Comptoir de la Compagnie  
de la Baie d'Hudson.

mesures de conservation (réserves de castor), incite sa clientèle à ne traiter qu'à un seul comptoir et exerce un contrôle plus serré sur le crédit. Progressivement, le statut des domiciliés se transforme. Ceux-ci étaient jusque-là pour la plupart des Indiens vivant à proximité plus ou moins grande des Européens, continuant de pratiquer leur mode de vie habituel, faisant de brèves mais assez fréquentes visites aux comptoirs, contribuant à la traite des fourrures surtout par la chasse, la pêche et le piégeage, mais n'en gardant pas moins une autonomie certaine face à la Compagnie. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le territoire à proximité des comptoirs devient de plus en plus occupé et exploité et les ressources fauniques locales diminuent, forçant un nombre grandissant de domiciliés et leurs familles à dépendre de la Compagnie pour leur nourriture. La Compagnie doit en outre recourir de plus en plus régulièrement à une main-d'œuvre indienne d'appoint pour une grande variété de tâches comme la construction, l'entretien et l'approvisionnement de nouveaux comptoirs ainsi que pour la traite des fourrures. En conséquence, des domiciliés et leurs familles commencent alors à vivre sur le site même des comptoirs et à accompagner les employés européens dans leurs déplacements sur tout le territoire de la baie James. Proximité physique aidant, le nombre de Métis croît à la baie James et en vient à constituer une proportion importante des employés permanents de la Compagnie. Au cours de ce siècle, Indiens domiciliés et Métis deviennent donc des employés saisonniers de la Compagnie, bonifiant le plus souvent leurs activités de subsistance par un travail à salaire ou vice-versa (Francis et Morantz, 1984 : 165 et suiv.)

Plus au nord, des Indiens n'ayant fait auparavant que des visites irrégulières à la baie James profitent de l'établissement de nouveaux comptoirs à Little Whale, Great Whale et Fort Chimo pour augmenter le nombre de leurs visites et le volume de leur traite à ces comptoirs. Comme ce fut le cas plus au sud, plusieurs d'entre eux y deviennent des domiciliés s'adonnant à une variété considérable de tâches d'approvisionnement et d'entretien, mais la grande majorité des autres continuent de pratiquer la chasse (surtout au caribou) et la pêche, tout en se livrant au piégeage.

Avec la fin de la « chasse à l'Esquimau » au tournant du siècle précédent, le troc entre Indiens de la côte orientale de la baie James et leurs voisins inuit septentrionaux prend d'abord de l'ampleur aux embouchures des rivières Great Whale et Little Whale durant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Désireuse depuis longtemps de nouer des contacts et de développer des relations de traite régulières avec les Inuit, la Compagnie de la Baie d'Hudson a alors recours à des domiciliés inuit provenant de la côte occidentale de la baie d'Hudson pour attirer leurs congénères de l'Eastmain à Fort George. Les premiers à établir des contacts réguliers avec la Compagnie de la Baie d'Hudson sont finalement les Inuit de la baie d'Ungava qui commencent à faire des visites plutôt irrégulières à Fort Chimo de 1830 à 1843. Du côté de l'« Eastmain », les premiers contacts entre les Inuit et la Compagnie ont lieu à Fort George en 1837 (Trudel, 1989). La traite inuit s'y développe jusqu'au milieu du siècle (Tableau 7), accompagnée de tentatives infructueuses d'établir une partie de cette nouvelle clientèle sur le littoral de la baie James. Durant le reste du siècle, des relations de plus en plus régulières entre les Inuit de toute la péninsule ungavienne avec la Compagnie de la Baie d'Hudson en viennent finalement à s'établir aux comptoirs de Little Whale River, à partir de 1851, puis à celui de Great Whale River, à partir de 1856, ainsi qu'à celui de Fort Chimo, à partir de sa réouverture en 1866.

Ce siècle, et particulièrement sa deuxième moitié, est marqué par des changements importants pour les Inuit de la péninsule ungavienne. La fin de la chasse à l'Esquimau, l'établissement des premiers contacts directs et le développement de relations de traite sous la forme de visites annuelles de plus en plus régulières aux comptoirs de traite de la Compagnie entraînent l'introduction et la transformation des moyens de production (fer, fusils, pièges en métal, tissus, etc.), des modifications diverses dans le cycle annuel des activités traditionnelles (exploitation de l'arrière-pays et des îles et archipels), une présence accrue d'Inuit dans les régions méridionales et l'exploitation commerciale de certaines ressources (baleine blanche, saumon, renards, etc.). Indice de la poursuite d'un phénomène déjà amorcé antérieurement au Labrador, un nombre appréciable de familles inuit commencent aussi à travailler sur une base saisonnière à diverses tâches pour



TABLEAU 7

**Produits traités par une vingtaine de familles  
inuit au comptoir de Fort George  
(printemps 1847)**

3	renards gris, 27 renards rouges, 170 renards blancs
4	loups
4	loutres
26	barils de graisse remplis
29	peaux épilées de caribou
30	peaux poilues de caribou
4	robes en peaux de caribou poilues
123	peaux de phoque
48	peaux de foetus de phoque
195	tendons de caribou
18	paires de bottes d'homme longues
3	paires de bottes d'homme courtes
4	paires de bottes de garçon
2	paires de bottes d'enfant
20	paires de lanières en peau de phoque de longueurs variées
3	livres et demie d'ivoire et quelques robes (?)

Note : Les peaux de caribou se divisent en « parchent deerskins » et en « parchent hair deerskins ». Nous avons traduit ces expressions respectivement par « peaux épilées de caribou » et « peaux poilues de caribou », mais sans pouvoir trouver de preuve à l'effet que ces traductions reflètent bien la réalité. L'ivoire provient des morsures. Les « robes » (?) de la dernière ligne sont peut-être des vêtements (redingotes ?) confectionnés en peau de caribou.

Source : Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, B.77/a/21 : 21d.

la Compagnie (chasse à la baleine blanche, pêche au saumon et à l'omble arctique, chasse au caribou, etc.), vivent de plus en plus à proximité des comptoirs, agissent parfois à titre d'intermédiaires de traite entre les groupes inuit plus éloignés et les commerçants européens, avec qui des contacts étroits se développent, si bien qu'une catégorie d'employés saisonniers inuit et métis commence à voir le jour.

Il y a aussi vers la fin de ce siècle un autre changement très important pour tout ce qui touche la traite des fourrures. En 1870, soit exactement deux siècles après la fondation de la Compagnie et trois ans après le pacte confédératif, la Compagnie de la Baie d'Hudson cède au gouvernement canadien son monopole de la traite et son titre sur la Terre de Rupert pour la somme de un million et demi de dollars, un vingtième des terres fertiles des prairies et un titre sur les terres développées entourant ses comptoirs, en échange d'une souveraineté canadienne sur toute la région qu'elle contrôlait auparavant et d'un transfert de responsabilité légale sur le bien-être des autochtones, dont elle était auparavant titulaire (Ray, 1996 : 306).

## XX<sup>e</sup> SIÈCLE

### Région de la côte du Labrador

Les Moraves gardent encore ouvertes, au tout début du siècle, les missions de Nain, Okak, Hopedale, Hebron, Ramah, Makkovik, où ils exercent un contrôle encore prépondérant du commerce avec les Inuit (Tableaux 8 et 9). Ils obtiennent une nouvelle concession territoriale de 1 000 acres à Makkovik en 1901 (Hiller, 1977 : 89). En 1904, ils fondent même un nouveau comptoir à Killinek, à l'extrémité septentrionale de cette côte, parvenant ainsi à étendre leur réseau de missions et de comptoirs sur une distance de presque 650 km. La traite des fourrures au Labrador est toutefois en rapide évolution et devient de plus en plus concurrentielle, du moins durant les premières décennies de ce siècle. La Compagnie de la Baie d'Hudson continue en effet de maintenir en fonction ses comptoirs de Rigolet, North West River et Cartwright, localisés en plein centre du Labrador. Elle ferme son comptoir de Nachvak en 1905 et ouvre finalement en 1916 un petit comptoir secondaire localisé à Port Burwell, pour concurrencer celui que les Moraves y ont établi plus de dix ans auparavant. Nouvelle venue au Labrador, la compagnie française Revillon Frères, quant à elle, prend pied sur cette côte à partir de 1903, en y établissant le comptoir de North West River (Harris, 1976 : 12).

Cette rivalité commerciale entre Moraves, Anglais et Français au Labrador est de bien courte durée. La Compagnie de la Baie d'Hudson livre une concurrence de plus en plus acharnée aux Moraves et arrive à se gagner une partie croissante de sa clientèle. Les Moraves doivent bientôt fermer la mission de Ramah en 1908. Au cours de la Première Guerre



**LA MISSION-COMPTOIR MORAVE DE KILLINEK  
(PORT BURWELL, CAPE CHIDLEIGH), 1913.**

Archives nationales du Canada, collection J. F. Caldwell, PA-195540.

Cette mission-comptoir était localisée à la pointe septentrionale extrême du Labrador.

À l'avant-plan, le schooner gouvernemental *Arthur W.*, qui servait de résidence à deux officiers des douanes canadiennes postées là pour la première fois ; à l'arrière-plan, de gauche à droite, la chapelle-résidence du missionnaire et du commerçant, le comptoir et le hangar pour l'huile de phoque.

mondiale, ils éprouvent des difficultés à trouver du financement en Europe pour leurs activités au Labrador, tout comme divers problèmes d'approvisionnement en marchandises européennes et de mise en marché des produits de leurs ouailles. À la fin de la guerre, le commerce morave va de mal en pis. Sans appui du gouvernement de Terre-Neuve, lui-même en difficultés financières, et risquant la faillite, les Moraves doivent consentir en 1925 à louer tous leurs

TABLEAU 8

**Exportations de l'Église morave et de l'agence missionnaire en provenance du Labrador, pour les années 1883, 1893 et 1903**

ANNÉES	1883		1893		1903	
	QUANTITÉ	VALEUR	QUANTITÉ	VALEUR	QUANTITÉ	VALEUR
Morue	2689 qtx	7140	2 994 qtx	8 185	4 035 qtx	21,149
Ombre	579 barils	2870	787 barils	3 720	798 barils	4 788
Bottes en peau de phoque	632 paires	490	230 paires	437	3 224 paires	5 849
huile de phoque	313 tonneaux	11 185	194 tonneaux	6 120	353 pns	7 200
huile de morue	3 tonneaux	35	3 tonneaux	118	41 pns	910
huile de foie de morue	7 tonneaux	640	6 tonneaux	375	3 pns	96
fouurrures	16 tonneaux	2 925	6 tonneaux	1 720	11 paquets	7 000
peaux de phoque séchées	13 tonneaux	200	-	-	5 paquets	100
peaux de phoque salées	14 tonneaux	425	8 paquets	190	7 paquets	200
peaux de caribou	36 paquets	1 625	72 paquets	1000	5 paquets	800
vannerie et artisanat	-	200	2 paquets	60	15 paquets	150
plumes	-	-	4 paquets	15	12 paquets	150
saumon	37 tierces	407	5 tierces	84	6 tierces	50

- On ne sait pas si la production et les conditions de marché de ces trois années sont normales ou non.

- Toute ou presque toute l'ombre provient des missions nordiques de Okak et Hebron. L'huile, les peaux et les bottes de phoque proviennent de Hebron et Port Burwell, où les phoques sont plus nombreux près du rivage qu'à Okak et plus au sud.

- Durant deux de trois années, la production couvrirait à peine les coûts du transport aller-retour de Londres.

Source : MacGregor, 1907, dans Jenness, 1965.

magasins et installations portuaires à la Compagnie de la Baie d'Hudson, pendant une période de 21 ans, mettant ainsi fin à une concurrence commerciale pratiquement séculaire dans toute la région. Comme ailleurs dans l'Arctique, la Revillon Frères voit son comptoir de North West River passer progressivement sous le contrôle de la Compagnie de la Baie d'Hudson au cours d'une décennie, de 1926 à 1936. Pendant quelques années, jusqu'en 1930, la Compagnie profitera certainement de son monopole du commerce au Labrador. Mais la Dépression des années subséquentes et la Deuxième Guerre mondiale le feront chuter au point de rendre toute activité profitable pratiquement impossible, ouvrant la porte à une intervention gouvernementale croissante (Harris, 1976 ; Jenness, 1965 : 29 et suiv.).

Dans ce contexte en évolution rapide, les Inuit du Labrador vivent bien des transformations. Ils commencent à utiliser les bateaux à moteur et les filets commerciaux pour la pêche à la morue et s'adonnent de plus en plus à cette pêche. Le premier quart de siècle est pour eux une période de relative prospérité, durant laquelle ils poursuivent une variété assez grande d'activités (pêche à la morue, chasse au phoque et piégeage), dont ils traitent une bonne partie de la production (morue, huile et peaux de phoque, fouurrures) principalement aux comptoirs moraves, mais aussi, de plus en plus, à ceux de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ainsi qu'avec de nombreux traiteurs indépendants. En général, le prix des marchandises écoulées au Labrador

TABLEAU 9

**Prix payés aux Inuit pour divers produits échangés aux comptoirs moraves du Labrador vers 1905**

Graisse de phoque	\$ 2.40/cwt	Renard rouge ou blanc	\$ 4
Peaux de phoque	20-60 cents/unité	Renard bleu	\$ 6
Peaux de caribou	IDEM	Renard croisé	\$ 16
Peaux de chien	20-25 cents/unité	Renard argenté, jusqu'à	\$ 180
Ombre arctique	\$ 4-6/baril	Martre et loutre	\$ 15
Morue	\$ 5/quintal	Vison	\$ 2
		Rat musqué	\$ 0,15
		Belette	\$ 0,05

Source : Jenness, 1965.

durant cette période augmente, tout comme d'ailleurs celui payé pour les produits locaux vendus à l'extérieur. Le prix des fouurrures de renard augmente progressivement et permet à certains des meilleurs trappeurs d'obtenir des objets manufacturés et divers types d'embarcations en grand nombre.

Avec l'achat des affaires commerciales des Moraves par la Compagnie de la Baie d'Hudson, celle-ci incite les Inuit du Labrador à profiter du marché des fouurrures et à s'adonner de plus en plus au piégeage des renards sur des territoires de plus en plus étendus, les obligeant ainsi à acheter des pièges de métal, à abandonner leurs activités de pêche au phoque au filet et à dépendre de la nourriture achetée aux comptoirs. Tout va bien pendant quelques années, de 1925 à 1930, mais quand la Dépression frappe et les prix des fouurrures chutent, l'économie du Labrador s'écroule et force les Inuit, à la suggestion de la CBH elle-même, à tenter un retour à leurs activités antérieures de pêche au phoque. Sans sources de revenus, sans équipement (filets, fusils et munitions, etc.), bien peu parviennent cependant à effectuer ce retour en arrière. Au cours des décennies 1930 et 1940, les affaires de la Compagnie de la Baie d'Hudson déclinent au Labrador septentrional au point de la forcer d'abandonner son commerce au profit du gouvernement de Terre-Neuve en 1942 et d'instaurer dès lors diverses mesures d'assistance sociale (Jenness, 1965 : 60-63 ; Henriksen, 1981 : 666).

### Région méridionale de la péninsule

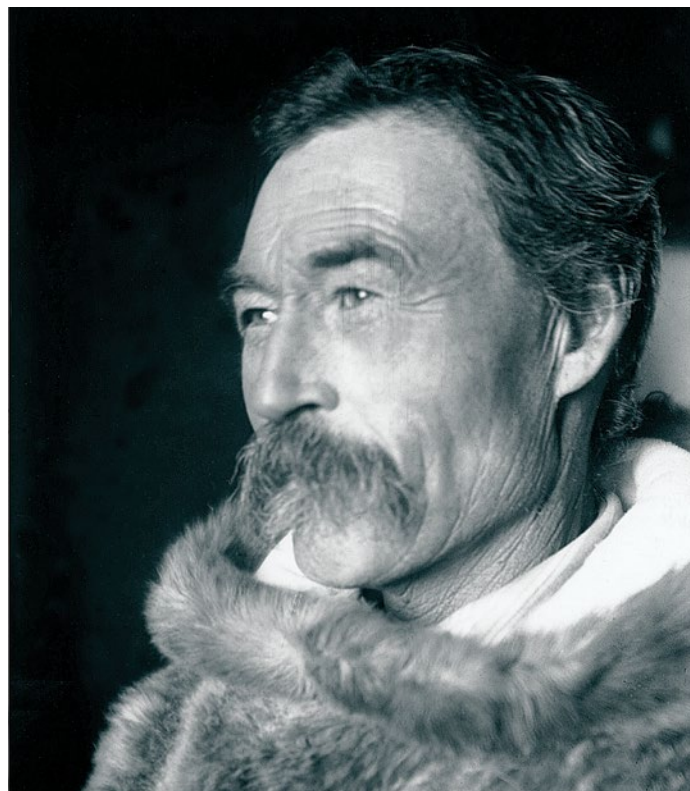
Les comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson continuent leurs activités sur la Côte-Nord du Saint-Laurent durant la première moitié du siècle. À partir de 1902, Revillon Frères procède à des installations préliminaires de comptoirs à Pointe-Bleue, Bersimis, Rivière-aux-Outardes, Sept-Îles et Piastre Bay, tentatives qui s'avèrent des succès (Harris, 1976 : 12). À la suite de longues négociations diverses, de nouvelles réserves voient aussi le jour, dont celle de Sept-Îles en 1906. Les Montagnais tirent alors des revenus considérables de la vente des peaux de renard jusqu'à la

Première Guerre mondiale, permettant à beaucoup de sortir de leur dépendance et à certains de parvenir à se construire même de petites maisons d'été sur le littoral. L'effondrement du marché de la fourrure qui accompagne et suit ce conflit mondial oblige le gouvernement à orienter les Montagnais de la Côte-Nord vers d'autres activités que la traite des fourrures, comme la location des droits de coupe du bois sur la réserve (Betsiamites) et la pêche à la morue, sans grand succès. Le rétablissement du marché des peaux de renard dans la décennie 1920 redonne une vigueur temporaire à la traite des fourrures sur la Côte-Nord, mais à partir de la Dépression de 1929, les subsides gouvernementaux et la sédentarisation dans les réserves côtières viennent de plus en plus remplacer la traite des fourrures comme activités dominantes (Frenette (dir.), 1996 : 354-355).

### Régions occidentale et ungavienne de la péninsule

Au tout début du siècle, le monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans ces régions est presque total. Du sud de la baie James au sud de la baie d'Ungava, cette compagnie dispose alors de plusieurs comptoirs de traite bien établis, parfois exploités depuis fort longtemps, que ce soit sur la côte (Fort Rupert, Eastmain, Fort George, Great Whale River, Fort Chimo) et même dans l'arrière-pays (Mistassini, Waswanipi, etc.). Au fil du temps, des liens très étroits ont été tissés avec la plupart des Indiens et les Inuit habitant ce vaste secteur de la péninsule, désormais devenus une clientèle régulière et fidèle. Néanmoins, l'arrivée de la compagnie française Revillon Frères, une entreprise possédant une longue histoire et une bonne expertise dans le domaine du commerce des fourrures, relance un nouvel épisode de concurrence commerciale rappelant presque à certains égards les luttes épiques qu'Anglais et Français s'étaient livrées dans les baies d'Hudson et de James plusieurs siècles auparavant.

La Revillon Frères arrive en Amérique du Nord à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et commence à s'établir dans le secteur occidental et ungavien de la péninsule au début du XX<sup>e</sup> siècle. Offrant l'attrait de la nouveauté, une gamme très variée de produits et de bonnes conditions de négoce, elle parvient en peu de temps à se gagner l'adhésion d'une partie de la clientèle indienne et inuit de plusieurs comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, près desquels elle construit habituellement ses propres établissements. À la baie James, elle ouvre un comptoir rudimentaire à Moosonee dès 1902 et développe dans les années suivantes un comp-



toir à Fort George et un dépôt de distribution de marchandises à Loon Island, puis à Strutton Island (Harris, 1976 : 100). Plus loin au nord, au sud de la baie d'Ungava, elle ouvre un comptoir à Fort Chimo en 1903. Puis, dans le but évident de se rapprocher des Inuit et de traiter avec eux avant qu'ils ne parviennent soit à Fort Chimo, pour les Inuit de la baie d'Ungava et du détroit d'Hudson, soit à Great Whale River, pour les Inuit de la côte orientale de la baie d'Hudson, la Revillon ouvre des comptoirs secondaires à la baie aux Feuilles (1905), à Port Harrison (1909) et à Wakeham Bay (1910), mouvement d'expansion auquel la Compagnie de la Baie d'Hudson réagit par l'ouverture de comptoirs secondaires à la baie aux Feuilles (1906), à Cape Wolstenholme (1909) et à Wakeham Bay (1914), par le renforcement de son personnel dans certains comptoirs secondaires comme George River et Whale River, où le responsable est un Métis, et par une meilleure coordination entre toutes les composantes du réseau de comptoirs.

La Première Guerre mondiale vient temporairement ralentir cette concurrence et la multiplication des comptoirs qui l'accompagne, mais une fois ce conflit terminé, la lutte commerciale locale se poursuit de plus belle. La Compagnie de la Baie d'Hudson construit un comptoir à Port Harrison en 1920, à proximité immédiate de celui de la Revillon Frères. Puis, l'année suivante (1921), les deux compagnies ouvrent simultanément des comptoirs concurrents à Payne Bay et à Povungnituk, alors que la Revillon en ouvre un à Great Whale River et la Compagnie, à Richmond Gulf, suivie de peu par la Revillon à ce dernier endroit, en 1922. Finalement, la Revillon ouvre un dernier comptoir à Diana Bay en 1922, à un moment où ses difficultés financières sont nombreuses. Ce sont finalement des commerçants indépendants (Hall et Ford) qui prennent la relève de la concurrence commerciale dans cette région, s'installant à Saglouc en 1924, à Diana Bay en 1927 et à Richmond



RENCONTRE ANNUELLE DES OFFICIERS  
DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON  
À FORT CHIMO, EN 1915.

Archives nationales du Canada,  
collection J. F. Caldwell, PA-140668.

Dans l'ordre habituel, assis à l'avant : Welch,  
Hooker, John Livingstone ; debout à l'arrière,  
Tommy Edmonds (décrit comme « un Métis,  
un interprète de talent qui parlait une variété de  
dialectes indiens comme d'ailleurs l'Inuktitut »),  
J. F. Caldwell et McGibbon .



Gulf en 1930, la Compagnie de la Baie d'Hudson continuant elle-même d'inaugurer de nouveaux comptoirs dans cette région jusqu'à la crise économique mondiale de 1929-1930, avec celui de Deception Bay, à l'est de Saglouc (1925), et de George River (réouverture en 1925) (Saladin d'Anglure, 1984).

Durant ces trois décennies, et particulièrement celle des années 1920 où le prix des fourrures (particulièrement celle du renard) grimpe parfois à des niveaux record et où le piégeage prend par conséquent une importance accrue, les changements se poursuivent à un rythme accéléré. Des objets comme les fusils, les pièges en acier, les embarcations manufacturées en bois, à voile et à moteur, ainsi que les tissus augmentent en nombre et en qualité et remplacent presque complètement la technologie et les vêtements traditionnels. Avec la concurrence et la multiplication des comptoirs, les Inuit profitent d'un accès plus direct et de possibilités accrues de traite, mais sont aussi pratiquement forcés de devenir des clients réguliers de l'une ou l'autre compagnie, à l'un ou l'autre de leurs comptoirs, entraînant par le fait même divers clivages plus ou moins profonds et un rattachement géographique plus localisé. De plus en plus d'Inuit fréquentent désormais régulièrement les comptoirs et s'établissent même à leur proximité, occupant toutes sortes d'emplois saisonniers fournis par les Euro-Canadiens.

En 1926 toutefois, la Compagnie de la Baie d'Hudson parvient à acquérir une participation majoritaire dans le commerce nord-américain de la Revillon Frères et commence une réorganisation administrative des affaires des deux compagnies au Québec-Labrador. Les deux comptoirs à Richmond Gulf sont fermés en 1927 ; Cape Smith est ouvert par la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1927 ; le comptoir Revillon Frères à

Fort Chimo ferme en 1929 ; d'autres comptoirs sont déplacés, certains autres transformés en stations météorologiques gouvernementales. La concurrence commerciale entre les deux compagnies se poursuit jusqu'en 1936, quand la Compagnie de la Baie d'Hudson acquiert les parts restantes de la Revillon Frères. Pendant le temps d'une décennie environ, de nouvelles petites compagnies commerciales, la Ungava Trading Company et la Baffin Trading Company, tentent de combler le vide laissé par la Revillon Frères en ouvrant des comptoirs à Port Harrison, Diana Bay et Richmond Gulf en 1939, ainsi qu'à Saglouc en 1941, mais les effets combinés des conséquences de la Dépression et de la Deuxième Guerre mondiale forcent à la fois ces compagnies ainsi que la Compagnie de la Baie d'Hudson à procéder à la fermeture d'un nombre supplémentaire de comptoirs, dont ceux de Port Burwell, Leaf Bay, Richmond Gulf et Wakeham Bay, forçant par le fait même les Inuit à retourner à des activités de subsistance et même à de longs déplacements pour continuer à traiter (Saladin d'Anglure, 1984 ; Bernard, 1977).

## CONCLUSION

Ce survol historique et géographique de la traite des fourrures dans la péninsule du Québec-Labrador démontre que pendant quatre siècles, de 1550 à 1950, cette activité y fut le principal et souvent l'unique lieu de rencontre et d'interaction entre les Euro-Canadiens (Basques, Français, Anglais, Canadiens, etc.) et les autochtones (Montagnais-Naskapis, Cris, Inuit).

Les premières rencontres épisodiques entre Européens et autochtones montagnais se déroulent le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent durant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, dans le contexte des pêcheries commerciales qui s'y déroulent, et donnent lieu à du troc de divers objets manufacturés (fer, cou-

teaux, marmites, etc.) contre une variété de fourrures, dont celle de castor. Vers 1550, une traite plus organisée prend son essor entre des marchands français et des autochtones. Cette traite s'étend peu à peu vers la baie James, via des réseaux de troc préexistants et par des intermédiaires autochtones, individus et groupes, qui se spécialisent dans cette traite, allant, à partir de Tadoussac, porter les biens manufacturés européens dans l'arrière-pays et en rapportant les fourrures à échanger aux Européens. Un nombre grandissant d'autochtones deviennent des participants directs et surtout indirects à la traite des fourrures.

Les Français fondent Québec en 1608 et les Anglais découvrent la baie James en 1610. Des pêcheries basques et françaises se poursuivent le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent, où les autorités coloniales françaises créent la Traite de Tadoussac en 1652. Des incursions françaises en direction de la baie James ont aussi lieu. Fondée en 1670, la Compagnie de la Baie d'Hudson obtient le monopole de la traite sur la Terre de Rupert, couvrant une proportion importante de la partie nordique de la péninsule, et installe ses premiers comptoirs permanents sur le littoral de la baie James, dans un contexte d'hostilités militaires franco-britanniques. Sur la Côte-Nord du Saint-Laurent et sur le littoral de la baie James, des comptoirs de traite saisonniers ou permanents, dotés de quelques employés européens, sont construits et deviennent un lieu de rendez-vous saisonnier pour un nombre croissant d'Indiens. La traite des fourrures se développe alors principalement dans la partie méridionale de la péninsule. Les Français et les Anglais : 1) nouent des rapports directs et réguliers avec les Indiens vivant près des comptoirs, les incitent à augmenter leur production de fourrures et ont même recours, dans certains établissements, à une main-d'œuvre indienne « domiciliée » pour l'exécution de certains travaux (transport des fourrures, etc.) ; 2) cherchent à augmenter leur clientèle en nouant des relations avec les groupes plus éloignés des comptoirs, par le moyen d'intermédiaires indiens de traite ; 3) visent aussi à éliminer la concurrence interne par l'obtention de monopoles de traite, concurrence contre laquelle ils luttent farouchement et à laquelle ils se livrent par ailleurs les uns contre les autres. Les autochtones (Indiens surtout) commencent, quant à eux, à tirer certains avantages matériels et économiques de la proximité des comptoirs, de la concurrence commerciale à laquelle se livrent les Européens entre eux et du rôle qu'ils peuvent jouer eux-mêmes comme intermédiaires de traite, mais subissent aussi certains contre-coups, comme les effets de la distribution d'eau-de-vie et des épidémies.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est d'abord marqué par la signature du traité d'Utrecht (1713), qui laisse aux Anglais leurs possessions des baies James et d'Hudson, et aux Français, celles de toute la Côte-Nord du Saint-Laurent, puis caractérisé par une consolidation et une

expansion de la traite dans la partie méridionale de la péninsule, où les Indiens deviennent de plus en plus des habitués et des domiciliés aux divers comptoirs de traite permanents ou saisonniers, principalement côtiers. Les Français réorganisent la Traite de Tadoussac et développent les pêcheries au phoque et la traite des fourrures le long de la Côte-Nord du Saint-Laurent. Ils tentent aussi d'établir sans succès des rapports de traite avec les Inuit dans le détroit de Belle-Isle. À la baie James, les Anglais développent leur réseau de comptoirs vers l'arrière-pays et jusqu'à Richmond Gulf, pour intégrer les Indiens du Nord et les Inuit à la traite. Ils subissent en plus la concurrence de la Compagnie du Nord-Ouest, après sa fondation en 1769. En raison de la chasse à l'Esquimaux qui perdure dans le sud-est de la baie d'Hudson durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas dans cette région que des relations de traite régulières avec les Inuit s'établissent, mais plutôt au Labrador, après 1770, par l'intermédiaire de marchands britanniques et de missionnaires moraves. À cette époque, la participation directe des Inuit et des Indiens les plus septentrionaux à la traite des fourrures reste encore somme toute assez marginale, mais celle des Indiens de toute la partie méridionale de la péninsule s'étend et s'accroît de manière évidente, apportant des changements de plus en plus profonds dans leur mode de vie.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Compagnie de la Baie d'Hudson absorbe la Compagnie du Nord-Ouest en 1821 et étend par la suite son commerce à toute la péninsule, y compris l'arrière-pays et le Labrador, où il y a forte concurrence avec les Moraves. Dans la partie méridionale de la péninsule, la concurrence de trafiquants indépendants reste vive et l'économie des Indiens est désormais transformée en économie mixte de subsistance et d'exploitation commerciale. Dans l'Ungava, les Indiens du Nord et surtout les Inuit nouent leurs premiers contacts avec la Compagnie de la Baie d'Hudson et commencent à traiter leurs produits sur une base régulière. Les Moraves étendent quant à eux leur commerce le long de la côte du Labrador, dans un contexte de concurrence accrue avec les *Settlers* et la Compagnie de la Baie d'Hudson. En 1870, la CBH cède son monopole de traite sur la Terre de Rupert au gouvernement canadien. Les autochtones de toute la péninsule, qu'ils soient Indiens, Métis ou, à un moindre degré, Inuit, sont désormais des clients réguliers de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à l'exception du Labrador septentrional.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle (1901), la Revillon Frères de Paris, une importante compagnie française de fourrures, commence à ouvrir des comptoirs sur le pourtour de la péninsule et à livrer une vive concurrence commerciale à la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont la contre-attaque ne tarde pas. Cette nouvelle concurrence française de même que celle plus ancienne des Moraves sont cependant vouées à la disparition. En 1925, la Compagnie de la Baie d'Hud-

son loue pour vingt ans tout le réseau des comptoirs de traite des Moraves, dont le commerce a péréclité au point de risquer la faillite ; elle absorbe aussi partiellement la Revillon en 1926, et totalement en 1936. Les autochtones tirent parfois profit de la concurrence commerciale qui se développe et de l'augmentation passagère du prix de certaines fourrures (renard), mais subissent aussi les contrecoups d'une conjoncture en rapide évolution : découverte du pétrole, déclin de certaines espèces animales (caribou, castor, morse), Première Guerre mondiale, monopole grandissant de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Dépression de 1929, déclin subséquent du marché des fourrures obligeant partout une intervention gouvernementale accrue, devenant absolument déterminante à partir de 1950.

En complément de ce survol historique et géographique, ajoutons certaines observations :

• Dans cet article, nous avons fréquemment utilisé l'expression « traite des fourrures » pour décrire le processus d'expansion commerciale qui se déroule dans la péninsule du Québec-Labrador pendant quatre siècles. Comme on l'a vu, les fourrures sont certainement un des principaux produits que les autochtones de la péninsule traitent avec les Euro-Canadiens durant cette période, ce qui intéresse au premier chef les nouveaux arrivants européens ; mais il faut noter que les autochtones traitent aussi une variété considérable d'autres produits, comme du gibier, de l'huile de mammifères marins et de poisson (baleines, phoques, morue), du cuir (caribou, phoque), du castoréum, de l'ivoire (morse) et bien d'autres, trop longs à énumérer ici. La « traite des fourrures » implique en même temps une grande variété d'objets manufacturés recherchés par les autochtones, comme le fer, les couteaux, les marmites, les fusils et les munitions, les tissus, la farine et autres céréales, le thé, le tabac et l'alcool.

• Sur le plan démographique, la traite des fourrures dans la péninsule ne semble pas impliquer des groupes imposants. Du côté autochtone, on pourrait estimer la population maximale de la péninsule au cours de la période historique à quelques milliers d'individus tout au plus, avec une tendance à la diminution étant donné les effets combinés de l'eau-de-vie, des maladies et des épidémies. Du côté euro-canadien, les employés sur les sites mêmes des comptoirs se chiffrent à quelques centaines d'individus tout au plus.

• La traite des fourrures est dominée à bien des égards par l'échange d'une grande variété de produits entre autochtones et Euro-Canadiens, mais elle ne se résume pas uniquement à cet échange de produits. Bien d'autres activités s'y greffent et mobilisent de manière directe ou indirecte une main-d'œuvre euro-canadienne et, encore plus,

autochtone : exploration du territoire et établissement de liens avec de nouvelles clientèles ; construction, entretien et approvisionnement des comptoirs de traite ; coupe et transport du bois de construction et de chauffage ; construction de navires et d'embarcations de divers types ; entretien d'équipages de chiens chez les Inuit ; piégeage des fourrures ; transport des fourrures, des marchandises et du courrier ; mise en œuvre d'une grande variété d'activités commerciales parallèles et complémentaires à la traite des fourrures, comme la chasse commerciale aux mammifères marins (baleines, phoques, morses, etc.) et terrestres (caribou), la fonte et la mise en baril de l'huile de ces mammifères marins, la pêche commerciale au saumon, le collecte des plumes et du duvet, etc.

• La traite des fourrures vient se greffer et se superposer à un réseau de troc préhistorique et protohistorique qui fait circuler divers produits dans toute la péninsule et même à sa périphérie, parfois sur de très longues distances. Cette traite modifie partiellement ce réseau et réoriente dans une certaine mesure ses routes de circulation, mais on peut néanmoins penser que la plupart des comptoirs sont localisés à des intervalles plus ou moins éloignés sur des routes auparavant très fréquentées par les autochtones.

• La traite des fourrures est bien plus qu'un échange de produits et un large éventail d'activités associées pour assurer cet échange. Elle est aussi un vecteur important de transmission de maladies, d'épidémies, d'idéologies commerciales et religieuses, sujets sur lesquels nous ne pouvons élaborer dans le cadre limité de cet article.

• En parallèle aux pêcheries commerciales (baleines, phoques, morue, saumon, omble arctique), la traite des fourrures est une activité importante qui en vient à intéresser au plus haut point les Européens, Euro-Canadiens et Canadiens, comme en font foi son expansion géographique et la concurrence commerciale presque continue qui l'accompagne pendant quatre siècles. Elle mobilise tout autant les autochtones, qui sont des participants actifs à cette traite.

• La traite des fourrures n'a pas la même importance dans toutes les régions de la péninsule du Québec-Labrador. La partie méridionale semble plus propice à cette traite que sa partie septentrionale, au moins jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle ; sa partie occidentale (baie James), plus que sa partie orientale (Labrador et Côte-Nord), caractérisée surtout par les pêcheries (baleines, morue, phoques). En outre, la péninsule du Québec-Labrador dans son ensemble ne semble pas offrir un potentiel aussi élevé pour la traite des fourrures que d'autres régions du Canada, comme la côte occidentale de la baie d'Hudson et son arrière-pays.



• Du côté européen, la traite des fourrures de la péninsule devient au cours des siècles dominée de manière importante par la compagnie possédant l'organisation la plus solide, la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le commerce français de la Nouvelle-France apparaît plus irrégulier et plus morcelé entre divers marchands et compagnies. D'autres compagnies comme l'Agence des missionnaires moraves, la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie Revillon Frères offrent parfois de beaux épisodes de concurrence, parfois durant quelques décennies (C. N.-O, Revillon), parfois séculaire (Moraves), mais doivent finalement céder la place à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Du côté autochtone, le commerce des fourrures est dominé au XVI<sup>e</sup> siècle par les Kakouchaks, mais par la suite la traite des fourrures semble plutôt tomber sous le contrôle de groupes indiens localisés dans le sud (les Wendats-Hurons) et l'ouest (les Cris de l'Ouest) canadiens.

• Règle générale, les comptoirs de traite apparaissent être localisés sur des sites déjà fréquentés par les autochtones et sur les sites les plus accessibles aux Européens. Ils deviennent assez rapidement le lieu principal de rendez-vous, d'interaction et d'échange entre ces deux groupes. Les comptoirs les plus importants sont parfois fortifiés (palissades et canons), comportent une variété de bâtiments (habitation, magasin, chapelle (dans le cas des Moraves), hangars, forge, etc.) et sont dotés d'un personnel européen et autochtone varié (facteur, commis, forgeron, infirmier, interprète, etc.). La majorité des comptoirs, dont ceux de l'arrière-pays, sont cependant beaucoup plus rudimentaires, ne comportant qu'un ou deux bâtiments servant à la fois d'habitation et de magasin, et n'ayant pour tout personnel qu'un nombre très réduit d'employés européens et autochtones. Certains comptoirs secondaires sont gérés par du personnel métis ou autochtone aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

• Au début des activités d'un comptoir, les Européens se servent fréquemment d'intermédiaires autochtones pour contacter les groupes avoisinants et les inciter à venir y échanger leurs fourrures et autres produits, ce qui donne lieu pendant un certain nombre d'années à des visites plutôt irrégulières de petits groupes d'autochtones. Une fois des relations régulières de traite établies, parfois avec des groupes très éloignés, une clientèle autochtone plus ou moins nombreuse en vient souvent à faire de sa visite au comptoir un rendez-vous économique et social au moins annuel, pendant lequel le nombre de personnes à proximité des comptoirs gonfle considérablement durant une très brève période. Peu à peu, des autochtones dits « domiciliés » s'établissent à proximité ou sur le site même des comptoirs les plus importants, donnant parfois ainsi naissance à la formation d'une catégorie de population autochtone de plus en plus sédentaire.

Les effets de la traite des fourrures sur les populations euro-canadiennes et autochtones durant ces quatre siècles sont multiples et pourraient faire l'objet de longs développements. Dans le cas des effets sur les premières, un historien économique canadien, H. A. Innis, a élaboré une théorie devenue classique démontrant à quel point la traite des fourrures (surtout le castor), parmi bien d'autres activités (pêcheries commerciales, commerce du bois, production du blé, extraction de l'or), a eu un « effet générateur » considérable sur l'économie et les institutions canadiennes, sans doute le plus déterminant de tous. Pour en savoir plus, on pourrait consulter avec profit les publications de cet universitaire.

Dans le cas des effets sur les populations autochtones, on peut les résumer ainsi :

• Les monopoles commerciaux attribués à des commerçants et à diverses compagnies par les autorités coloniales françaises et britanniques sur des étendues plus ou moins grandes du territoire de la péninsule, tout comme l'installation progressive des comptoirs au cours des siècles, sont les premières étapes du long processus d'appropriation de ce territoire par les autorités coloniales françaises et britanniques, même si cette appropriation ne reste le plus souvent que très ponctuelle (sites des comptoirs de traite).

• La traite des fourrures et d'autres activités qui l'accompagnent (pêcheries commerciales) sont essentiellement axées sur l'exploitation d'une grande variété d'espèces animales, qu'elles soient terrestres, marines ou avifauniques, en vue de leur vente sur les marchés européens et nord-américains. Cette exploitation croissante pendant quatre siècles n'est pas sans conséquences sur certaines espèces animales, bien qu'on doive tenir compte des cycles plus ou moins longs qui caractérisent la plupart de ces espèces. Sans grand risque de se tromper, on peut dire que les populations de castor souffrirent le plus de la traite des fourrures dans la partie méridionale de la péninsule, au point qu'on dut mettre en place, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, une série de mesures pour assurer la conservation de cette espèce. Plus au nord, le caribou subit un déclin dramatique durant les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, sans qu'on sache réellement si une chasse excessive de la part des autochtones, combinée ou non à d'autres facteurs, pourrait y avoir contribué. Le nombre de baleines blanches fréquentant l'embouchure de certaines grandes rivières de la rive orientale de la baie d'Hudson diminue considérablement à la suite de leur exploitation commerciale aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, au point que cette espèce animale ne fréquente plus l'embouchure de certaines rivières. Le saumon de certaines rivières de la baie d'Ungava, dont la rivière George, supporte mal une exploitation commerciale trop poussée durant les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

- La traite des fourrures fait progressivement passer les autochtones d'une économie dite de « subsistance » à une économie mixte de subsistance et d'exploitation commerciale. Dans le cadre de cette transition et transformation, les autochtones s'initient à une foule de nouveautés : technologiques (fer, fusils et munitions, pièges en acier, embarcations, bateaux, filets, etc.), vestimentaires (tissus), alimentaires (farine et autres denrées), techniques (chasse, pêche, piégeage, préparation des peaux, etc.), éléments de négoce (marchandage, crédit, barèmes et valeurs d'échange, évolution des prix, etc.), produits de luxe (eau-de-vie, alcool, thé, tabac, sucre, etc.).

- Malgré cette transition et transformation, les sociétés autochtones gardent pendant longtemps une certaine autonomie et résistent même à une insertion trop complète dans la traite des fourrures, tant et aussi longtemps qu'elles sont en mesure d'assurer la poursuite de leur mode de vie traditionnel. Pour les Indiens et les Inuit, la chasse traditionnelle au caribou (et au phoque dans le cas des Inuit) reste pendant longtemps importante. La chute dramatique du caribou dans la péninsule à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle ainsi que le déclin d'autres espèces animales (baleines, morses, castor, orignal, etc.) pourraient avoir constitué un point tournant dans la transition des sociétés autochtones d'un mode de vie traditionnel à un mode de vie moderne. Il faut noter en plus qu'au cours de ces quatre siècles, l'économie traditionnelle sert souvent d'économie de repli aux autochtones dans les aléas nombreux du marché des fourrures.

- La traite des fourrures provoque des mouvements de population autochtone importants dans la péninsule, sous diverses formes (migrations, déplacements saisonniers, sédentarisation partielle ou complète, etc.). On peut ainsi lui attribuer la migration de groupes inuit du Labrador septentrional vers le Labrador méridional à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle puis la quasi-expulsion des Inuit du Labrador méridional à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; l'établissement d'un nombre important de familles montagnaises au fort Pontchartrain, au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour y servir à titre de « domiciliées » ; le déplacement d'Inuit de la côte orientale de la baie d'Hudson vers le littoral de la baie James pour établir leurs premières relations de traite régulières au comptoir de Fort George à partir de 1837, avant que la Compagnie de la Baie d'Hudson n'établisse des comptoirs plus au nord à partir de 1851. On doit reconnaître aussi que les plus ou moins longs et fréquents déplacements saisonniers vers des comptoirs de traite sont des changements et bouleversements importants dans le mode de vie des autochtones, tout comme l'établissement de certains autochtones à proximité ou sur le site même de ces comptoirs.

- La traite des fourrures pourrait avoir rompu un certain équilibre de forces entre les populations autochtones et avoir même attisé certains conflits interethniques. Cette traite se développant d'abord dans la partie méridionale de la péninsule, ce sont les Indiens qui deviennent les premiers alliés des Européens et qui sont les premiers à obtenir des fusils et des munitions, ce qui leur procure un avantage important dans leurs conflits traditionnels avec leurs voisins inuit. Les conflits des Indiens avec les Inuit au Labrador méridional sont sans doute partiellement attribuables à cette apparente alliance entre Européens et Indiens et facilités par la possession de fusils. La chasse à l'Esquimau dans l'est de la baie d'Hudson décrite ci-haut prend non seulement sa source dans des motivations politiques et idéologiques propres à certains groupes indiens (recherche de prestige individuel et collectif), mais dans divers avantages découlant de la traite des fourrures (supériorité assurée par la technologie des Européens).

- La traite des fourrures modifie partiellement l'organisation sociale autochtone. Elle entraîne une spécialisation de certains individus et de certains groupes dans la traite, donnant naissance à de nouveaux rôles, fonctions, statuts, catégorisations et hiérarchies (intermédiaires de traite, capitaines de traite, domiciliés, etc.). Les autochtones se transforment en clientèles plus ou moins captives des compagnies et des comptoirs, ce qui les place, partiellement du moins, sous l'influence et l'autorité des Européens et de leurs politiques commerciales. La concurrence commerciale n'est pas sans provoquer aussi certaines divisions internes parmi les autochtones. Comparé à la chasse collective à certaines espèces grégaires comme le caribou, le piégeage est une activité qui peut s'effectuer individuellement, ce qui entraîne une modification de certains modes d'organisation des activités cynégétiques. À la suite de la sédentarisation partielle ou complète d'individus et de groupes à proximité des comptoirs, du métissage se développe aussi un peu partout dans la péninsule, particulièrement dans ses parties méridionales.

- La traite des fourrures n'est pas sans provoquer une dynamique d'alliances chez les populations autochtones : alliances avec l'une ou l'autre des puissances colonisatrices européennes, française ou britannique ; alliances avec l'une ou l'autre des compagnies commerciales actives dans la péninsule, y compris les missionnaires moraves ; alliances des populations autochtones entre elles en fonction d'une conjoncture externe et interne sans cesse en évolution. Il y a des circonstances où les autochtones refusent l'alliance et restent apparemment neutres, comme lors des hostilités militaires franco-britanniques dans les baies James et d'Hudson à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il y en a d'autres où des groupes autochtones tirent clairement profit de cer-

*taines alliances plus ou moins formelles avec l'une ou l'autre puissance colonisatrice, comme c'est le cas des Kakouchaks avec les Français à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il y en a d'autres enfin où l'alliance se traduit simplement par une fidélité à l'une ou l'autre compagnie commerciale, malgré l'existence d'une concurrence plus ou moins forte, comme ce fut le cas de beaucoup d'autochtones clients de la Compagnie de la Baie d'Hudson.*

*• La traite des fourrures n'est pas sans avoir certaines influences sur le plan idéologique. Bien que peu d'études aient été faites sur le sujet, comment croire en effet qu'un ensemble d'activités aussi diverses et mobilisantes que la traite des fourrures et la concurrence qui l'accompagne, exerçant une influence pendant des siècles et ayant touché toutes les régions de la péninsule, n'ait point véhiculé et transmis aux autochtones certains éléments et notions de l'idéologie capitaliste, comme la concurrence, le profit, le crédit et l'endettement, la valeur d'échange ?*

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître, à la suite de Cartwright et de Leacock cités en exergue, que la traite des fourrures dans la péninsule du Québec-Labrador fait partie d'une dynamique plus générale d'expansion du commerce à l'échelle nord-américaine et mondiale, que cette dynamique a une profondeur historique très grande, que les autochtones en devinrent rapidement une composante essentielle très active, tout en conservant pendant longtemps un attachement profond à leur mode de vie ancestral, et qu'il en résulta de nombreuses transformations à tous les niveaux de leurs sociétés. Diverses recherches en cours et futures permettront un jour, espérons-le, de jeter de nouveaux éclairages sur ce sujet aux dimensions multiples et aux ramifications nombreuses.



# Notes

## **CHAPITRE VIII : Autochtones et traite des fourrures dans la péninsule du Québec-Labrador**

1. Des connaissances accumulées dans le cadre de deux projets de recherche subventionnés par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et dirigés par l'auteur ont été très utiles à la rédaction de cet article. Nous remercions cet organisme de son appui et toutes les personnes qui ont collaboré à ces projets, dont Louis Forgues et Gaétan Gendron.
2. Nous avons choisi ici les termes « traite » plutôt que « commerce », « des fourrures » plutôt que « de la fourrure » et « comptoir » plutôt que « poste ». Ce choix de termes pourrait faire l'objet de longues explications et discussions, que nous ne pouvons développer ici. Pour un début d'exposé sur le sujet, on consultera Caron (1984).

# Bibliographie\*

- ACHARD, Eugène (1960), *Sur les sentiers de la Côte-Nord*, Montréal, Librairie générale canadienne.
- ADMINISTRATION RÉGIONALE CRIE (ARC) (1985), *La synthèse archéologique et ethnohistorique du complexe La Grande*, Montréal, Société d'Énergie de la Baie James.
- ALLAIRE, Bernard (1987), *Une économie en déséquilibre : les autochtones du Saint-Maurice, de la traite des fourrures à la construction des barrages hydro-électriques*, Mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval.
- ANGERS, Lorenzo (1971), *Chicoutimi, poste de traite (1676-1740)*, Montréal, Leméac.
- ANICK, Norman (1976), *The Fur Trade in Eastern Canada until 1870*, Ottawa, Ministère des Affaires indiennes et du Nord.
- ANONYME (1971b), *Rapport de la commission d'étude sur l'intégrité du territoire du Québec, vol. 4. Le domaine indien*, Québec, Gouvernement du Québec.
- ANONYME, (1971a), *Rapport de la Commission d'étude sur l'intégrité du territoire du Québec, vol. 5. Les frontières septentrionales*, Québec, Gouvernement du Québec.
- ARCHAMBAULT, M.-F. (1981), « Essai de caractérisation de la stéatite des sites dorsétiens et des carrières de l'Ungava, Arctique québécois », *Géographie physique et quaternaire*, vol. 35, n° 1, p. 19-29.
- ARCHÉOTEC (1981), *Recherches archéologiques sur le Bassin du lac Caniapiscau 1980. Rapport*, Conseil Attikamek-Montagnais, Conseil Montagnais de Schefferville et Conseil Montagnais de Sept-Iles et Maliotenam.
- ARCHIVES DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON (journaux de poste), *Fort Nascope* — IM96, *Fort McKenzie* — B436/a/1 à B436/a/6, *Fort Chimo* — B38/a/1 à B38/a/37, *Davis Inlet* — B52/a/2 à B52/a/38 + B52/b/1.
- ARMITAGE, P. (1990), *Land and Occupancy among the Innu of Utshimassit and Sheshatshit, Innu Nation, Labrador-Québec, Sheshatshit et Utshimassit, Nitassinan*.
- ARUNDALE, W. H. (1981), « Radiocarbon Dating in Eastern Arctic Archaeology : A Flexible Approach », *American Antiquity*, vol. 46, n° 2, p. 244-271.
- ASSOCIATION DES INDIENS DU QUÉBEC (1974), *Enquête sur le logement des Indiens du Québec*, Comité de logement de l'Association des Indiens du Québec.
- AUDET, Michel (1976), « Le réseau spatial des Qikirtajuarm. Réflexions théoriques », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 5, n° 3, p. 40-47.
- AUGER, Réginald (1991), *Labrador Inuit and Europeans in the Strait of Belle Isle : From the Written Sources to the Archaeological Evidence*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval (coll. « Nordicana », n° 55).
- BADGLEY, I. (1984), *Prehistoric Inuit Archaeology in Quebec and adjacent Regions : a Review and Assessment of Research Perspectives*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 4 vol.
- BAILLARGEON, R. (1979), *Habitation, maison et espace domestique chez les Inuit du Québec arctique*, Mémoire de maîtrise (anthropologie), Université Laval.
- BALIKCI, Asen (1960), « A Note on the 'Poor Kayak' of the Western Labrador Eskimo », *Man*, vol. 60 (janvier), p. 9.
- BALLANTYNE, R. M. (1858), *Ungava. A Tale of Esquimaux Land*, London, T. Nelson and Sons.
- BARGER, W. Kenneth (1979), « Inuit-Cree Relations in the Eastern Hudson Bay Region », *Arctic Anthropology*, vol. 2, p. 59-75.
- BARGER, W. Kenneth (1981), « Great Whale River, Quebec », dans W. C. Sturtevant et J. Helm (dir.), *Handbook of North American Indians. Subarctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 6, p. 673-682.
- BARIL, Gérald et Yvan BRETON (1982), *Pêche et tradition culturelle sur la Basse-Côte-Nord*, Québec, Québec, Ministère des Affaires culturelles et Département d'anthropologie, Université Laval.
- BARIL, Louis (1972), *Labrador City en 1969*, Québec, Laboratoire d'ethnographie, Université Laval.

\* Bibliographie complète de l'ouvrage *Le nord*

- BARKHAM, Selma de L. (1977), « The Identification of Labrador Ports in Spanish 16th- Century Documents », *The Canadian Cartographer*, vol. 14, n° 1, p. 1-9.
- BARKHAM, Selma de L. (1978), « The Basques : Filling a Gap in Our History Between Jacques Cartier and Champlain », *Canadian Geographical Journal*, vol. 96, n° 1, p. 8-19.
- BARKHAM, Selma de L. (1980), « A Note on the Strait of Belle Isle During the Period of Basque Contact with Indians and Inuit », *Études/Inuit/Studies*, vol. 4, n° 1-2, p. 51-58.
- BEAULIEU, Alain (1990), *Convertir les fils de Caïn. Jésuites et amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*, Québec, Nuit Blanche.
- BEAULIEU, Alain (1997), *Les Autochtones du Québec. Des premières alliances aux revendications contemporaines*, Montréal et Québec, Fides et Musée de la civilisation (coll. « Images de sociétés »).
- BÉDARD, Hélène (1988), *Les Montagnais et la réserve de Betsiamits, 1850-1900*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- BÉLANGER, René (1964), « Les forges de Moisie », *Saguenayensia*, vol. 6, n° 4, p. 76-79.
- BÉLANGER, René (1965), « Moisie : La vie au village des forges », *Saguenayensia*, vol. 7, n° 1, p. 2-6.
- BÉLANGER, René (1973), *De la Pointe de tous les diables au Cap Grincedents. Toponymie historique et actuelle de la Côte-Nord*, Québec, Belisle.
- BÉLANGER, René (1971), *Les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- BELYEA, B. (1992), « Amerindian Maps : The Explorer as Translator », *Journal of Historical Geography*, vol. 18, n° 3, 267-277.
- BENMOUYAL, J. (1987), *Des Paléoindiens aux Iroquoiens en Gaspésie : six mille ans d'histoire*, Québec, Ministère des Affaires culturelles (coll. « Dossiers », n° 63).
- BERGERON, Robert (1957), « Important Low Grade Iron Deposits in the Province of Quebec », *Canadian Mining Journal*, vol. 78, n° 4, p. 105-108.
- BERNARD, Alain (1977), *La production marchande chez les Inuit de la rive sud du détroit d'Hudson (1930-1956)*, Mémoire de maîtrise (anthropologie), Québec, Université Laval.
- BÉRUBE, Louis (1944), « Notre milieu : les pêcheries II : la production », *Actualité économique*, vol. 2, n° 3, p. 209-263.
- BIAYS, Pierre (1963), « Nouvelles entreprises minières sur le Bouclier laurentien : province de Québec et Terre-Neuve », *Annales de géographie*, vol. 72, p. 497-505.
- BLANCHARD, Raoul (1935a), « La Côte-Nord », *L'est du Canada-français*, Montréal, Beauchemin, vol. 1, p. 232-310.
- BLANCHARD, Raoul (1935b), *L'est du Canada français, « Province de Québec »*, Montréal, Beauchemin, vol. II, p. 79.
- BLONDIN, Denis (1982), *Les gens de la terre et les gens de la mer. Histoire économique de la Basse-Côte-Nord*, Québec, Ministère des Affaires culturelles et Département d'anthropologie, Université Laval.
- BONNEAU, Michel (1984), *Impact économique de l'industrie minérale au Québec. État de la situation*, Québec, Ministère de l'Énergie et des Ressources, Service de l'économie minérale.
- BOUCHARD, M. et S. PÉLOQUIN (dir.), (1989), *Le cratère du Nouveau-Québec : monographie portant sur l'histoire naturelle du cratère du Nouveau-Québec incluant un rapport de l'expédition de 1988, (géologie)*, Université de Montréal.
- BOUCHARD, Russel (1989), *Le Saguenay des fourrures. Histoire d'un monopole*, Chicoutimi, R. Bouchard.
- BOUCHARD, Russel (1995), *Le dernier des Montagnais. De la préhistoire au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Vie et mort de la nation Innu*, Chicoutimi-Nord, R. Bouchard.
- BOUCHARD, Russel et Jean-François MOREAU (1995), « Opinion du lecteur : La Chasse-gardée des Kakouchaks », *Saguenayensia*, vol. 37, n° 1, p. 23-29.
- BOUCHARD, Serge (1980), *Mémoires d'un simple missionnaire. Le père Joseph-Étienne Guinard, o.m.i., 1864-1965*, Québec, Ministère des Affaires culturelles.
- BOUDREAU, C., S. COURVILLE et N. SÉGUIN (1997), *Atlas historique du Québec. Le territoire*, Québec, Les Archives nationales du Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- BOUDREAU, René (1994), *Mashteuiahtsh, Wendake*, Institut culturel et éducatif montagnais.
- BRADBURY, John H. (1979), « Towards an Alternative Theory of Resource-Based Town Development in Canada », *Economic Geography*, vol. 55, n° 2, p. 147-166.
- BRADBURY, John H. (1981), *Profil du Nord du Québec. Dossier 3.2 La fixation de l'habitat*, Québec et Chicoutimi, Office de la planification et du développement du Québec et Université du Québec à Chicoutimi.
- BRADBURY, John H. (1982), « Some Geographical Implications of the Restructuring of the Iron Ore Industry : 1950-1980 », *Tijdschrift voor economische en social geografie*, vol. 83, n° 5, 295-306.



- BRADBURY, John H. (1984a), « The Impact of Industrial Cycles in the Mining Sector : The Case of the Quebec-Labrador Region in Canada », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 8, n° 3, p. 311-331.
- BRADBURY, John H. (1984b), « Declining Single-Industry Communities in Quebec-Labrador », *Journal of Canadian Studies*, vol. 19, n° 3, p. 125-139.
- BRADBURY, John H. (1985), « The Rise and Fall of the « Fourth Empire of the St. Lawrence » : the Quebec-Labrador Iron Ore Mining Region », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 29, n° 78, p. 351-364.
- BRADBURY, John H. et Isabelle ST-MARTIN (1983), « Winding Down in a Quebec Mining Town : A Case Study of Schefferville », *Canadian Geographer*, vol. 27, n° 2, p. 128-144.
- BRADBURY, John H. et Jeanne M. WOLFE (dir.) (1981), *Perspectives on Social and Economic Change in the Iron-ore Mining Region of Quebec-Labrador*, Montreal, Centre for Northern Studies and Research, McGill University (coll. « McGill Subarctic Research Papers », n° 35).
- BRADBURY, John H. et Jeanne M. WOLFE (dir.) (1983), *Recession, Planning and Socio-Economic Change in the Quebec-Labrador Iron-Mining Region*, Montréal, Centre for Northern Studies and Research, McGill University (coll. « McGill Subarctic Research Papers », n° 38).
- BRAUDEL, Fernand (1979), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle. Tome I. Les structures du quotidien*, Paris, Armand Colin.
- BRETON, Yvan (1967), *St. Paul's. Étude monographique*, Québec, Laboratoire d'ethnographie, Université Laval.
- BRETON, Yvan (1995), « L'effet récurrent du capitalisme sur une communauté de pêcheurs : St. Paul's River, Basse-Côte-Nord », dans François Trudel, Paul Charest et Yvan Breton, *La construction de l'anthropologie québécoise. Mélanges offerts à Marc-Adélar Tremblay*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université laval, p. 413-428.
- BRICE-BENNETT, C. (dir.) (1977), *Our Footprints are Everywhere: Inuit Land Use and Occupancy in Labrador*, Nain, Labrador Inuit Association, 380 p.
- BROCHU, Michel (1967), « Étude comparative de l'évolution de la vie économique et sociale au Nouveau-Québec; le Nouveau-Québec indien », *L'Actualité économique*, vol. 42, n° 4, p. 805-834.
- BROUAGE, François Martel de (1923), « Lettres au Conseil de Marine, France », dans *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec pour 1922-1923*, Québec, Imprimeur du Roi, p. 358-406.
- BROUILLETTE, Benoît (1947), « La Côte-Nord du Saint-Laurent. Étude d'économie régionale », *Revue canadienne de géographie*, vol. 1, n° 1, p. 3-21 ; n° 2-3, p. 9-27 ; n° 4, p. 21-39.
- BULIARD, Roger (1951), *Inuk « Au dos de la Terre »*, Paris, Éditions Saint-Germain et Pères Oblats.
- BURDEN, P. (1996), *The Mapping of North America*, Rickmansworth, Raleigh Publications.
- BURGESSE, J. Allan (1947), « Jolliet on James Bay », *The Beaver*, n° 278, p. 12-13.
- BURGESSE, J. Allen (1945), « Property Concepts of the Lac St-Jean Montagnais », *Primitive Man*, vol. 18, n° 1-2, p. 1-25.
- BUSSIÈRES, Paul (1963-1964), « La population de la Côte-Nord », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 7, n° 14, p. 157-192 ; vol. 8, n° 15, p. 41-93.
- BUSSIÈRES, Paul (1992), « Droits collectifs et pouvoir chez les Inuit du Nunavik », *Études/Inuit/Studies*, vol. 16, n° 1-2, p. 143-148.
- CANADA (1974), *L'Atlas national du Canada. 4<sup>e</sup> édition*, Ottawa, Ministère des Mines, de l'Énergie et des Ressources, p. 79-80.
- CANADA. AFFAIRES INDIENNES (1875-1920), « Rapports annuels », dans *Documents de la session*, Ottawa.
- CANADA. ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE (1853), « Acte relatif aux pêcheries de la côte du Labrador et la Côte-Nord du golfe Saint-Laurent », *Statuts du Canada*, 16, Victoria.
- CARON, D. (1984), *Les postes de traite de fourrure sur la Côte-Nord et dans l'Outaouais*, Québec, Direction générale des publications (coll. « Dossiers », n° 56).
- CARRIÈRE, Gaston (1957), *Les missions catholiques dans l'est du Canada et l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson (1844-1900)*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- CARRIÈRE, Gaston (1959-1962), *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, tomes 2, 4 et 8.
- CARRIÈRE, Gaston (1963), *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada. 2<sup>e</sup> partie, (1861-1900), Tome 8*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- CARRIÈRE, Gaston, (1969), *Explorateur pour le Christ : Louis Babel, O.M.I.*, Montréal, Rayonnement.
- CARTWRIGHT, G. (1772), *A Journal of Transactions and Events, during a Residence of Nearly Sixteen years on the Coast of Labrador*, Newark, England, Allin and Ridge, 3 vol.

- CASTONGUAY, Daniel (1987), *Les Montagnais et l'exploitation de la Traite de Tadoussac dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Mémoire de maîtrise (anthropologie), Université Laval.
- CASTONGUAY, Daniel (1989), « Les impératifs de la subsistance chez les Montagnais de la Traite de Tadoussac (1720-1750) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 19, n° 1, p. 17-30.
- CHAMBERS, Edward Thomas Davies (1912), *Fisheries of the Province of Quebec. Part I : Historical Introduction*, Québec, Department of Colonization, Mines, and Fisheries.
- CHANCE, Norman (1966), *Étude du développement communautaire chez les Cris*, Montréal, McGill University.
- CHAPDELAINE, Claude (1994), « La place culturelle des paléindiens de Rimouski dans le Nord-est américain », dans C. Chapdelaine (dir.), *Il y a 8000 ans à Rimouski. Paléoécologie et archéologie d'un site de la culture plano*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec et Ministère des transports, (coll. « Paléo-Québec », n° 22).
- CHAPDELAINE, Claude (dir.) (1978), « Images de la pré-histoire du Québec », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1-2.
- CHAPDELAINE, Claude (dir.) (1985), « Des éléphants, des caribous... et des hommes. La période paléoindienne », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2.
- CHAREST, Paul (1970), « Le peuplement permanent de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent : 1820-1900 », *Recherches sociographiques*, vol. 11, n° 1-2, p. 59-90.
- CHAREST, Paul (1973a), « La dynamique de l'occupation humaine du territoire », dans M. A. Tremblay et al., *Rapport ethnologique sur la Basse-Côte-Nord du Golfe Saint-Laurent*, Québec, Laboratoire d'anthropologie, Université Laval, vol. 2, p. 1-150.
- CHAREST, PAUL (1973b), « Écologie culturelle de la Côte-Nord du golfe Saint-Laurent », dans M. A. Tremblay et G. L. Gold (dir.), *Communautés et culture*, Toronto, Holt, Rinehart and Winston.
- CHAREST, Paul (1975), « Les ressources naturelles de la Côte-Nord ou la richesse des autres : une analyse diachronique », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 5, n° 2, p. 32-52.
- CHAREST, Paul (1980), « Les barrages hydro-électriques en territoire montagnais et leurs effets sur les communautés amérindiennes », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 9, n° 4, p. 323-338.
- CHAREST, Paul (1985), « Modes d'exploitation des ressources marines et processus d'adaptation sur la Côte-Nord du golfe Saint-Laurent », dans Paul-Louis Martin (dir.), *Traditions maritimes au Québec*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, p. 244-262.
- CHAREST, Paul (1988), « L'évolution culturelle des Amérindiens du subarctique québécois : du nomadisme à la sédentarisation », dans Gérard Duhaime (dir.), *Le développement des peuples du Nord, actes du premier colloque Québec-Russie*, Québec, Université Laval, p. 201-216.
- CHAREST, Paul (1992), « La prise en charge donne-t-elle du pouvoir? Le cas des Atikamekw et des Montagnais », *Anthropologie et sociétés*, vol. 16, n° 3, p. 55-75.
- CHAREST, Paul (1995a), « Les villages de la Moyenne et de la Basse Côte-Nord : Origine et peuplement », dans Renaud Santerre, Mariette Villeneuve et Georges Létourneau (dir.), *Peuples de la terre : Module 4. Les Euro-Québécois*, Québec, Département d'anthropologie, Université Laval.
- CHAREST, Paul (1995b), « Solutions de rechange aux grands projets en territoires autochtones : impacts socio-environnementaux et développement durable », dans Christiane Gagnon (dir.), *Évaluation des impacts sociaux : vers un développement viable ?*, Chicoutimi, GRIR, Université du Québec à Chicoutimi, p. 105-127.
- CHAREST, Paul (1996), « Les stratégies de chasse des Mami Innuat », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 20, n° 3, p. 107-127.
- CHAREST, Paul (1998), « Les Inuit du Labrador canadien et leurs descendants sur la Basse-Côte-Nord du golfe Saint-Laurent », *Études/Inuit/Studies*, vol. 22, n° 1.
- CHARRON, Denise et René BOUDREAU (1994), *La Romaine, Wendake*, Institut culturel et éducatif montagnais.
- CHEVRIER, Daniel (1975), « L'archéologie historique sur la Moyenne et la Basse Côte-Nord », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 5, n° 2, p. 25-31.
- CHEVRIER, Daniel (1978), « La Côte-Nord du Saint-Laurent », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1-2, p. 75-86.
- CHEVRIER, Daniel (1986) « GaFf-1 un atelier de taille en quartz en Jamesie orientale », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 17, n° 2-3, p. 57-72.
- CHEVRIER, Daniel (1996a), « Les premières populations humaines. 8500 à 2000 ans avant aujourd'hui », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9), p. 73-104.
- CHEVRIER, Daniel (1996b), « Le partage des ressources du littoral : 2000 à 350 ans avant aujourd'hui », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9), p. 105-134.

- CHOLETTE, Albert (2000), *Le fer du Nouveau-Québec et la saga de la sidérurgie : La faillite d'un rêve*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- CINQ-MARS Jacques et Charles A. MARTIJN (1981), « History of Archaeological Research in the Subarctic Shield and Mackenzie Borderlands », dans W. C. Strurtevant et J. Helm (dir.), *Handbook of North American Indians. Subarctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 6, p. 30-34.
- CLARK, P. U. et William W. FITZHUGH (1992), « Postglacial Relative Sea Level History of the Labrador Coast and Interpretation of the Archaeological Record », dans L. L. Johnson (dir.), *Paleoshorelines and Prehistory : An Investigation of Method*, Boca Raton, CRC Press, p. 189-213.
- CLARK, P. U. et William W. FITZHUGH (1990), « Late Deglaciation of the Central Labrador coast and Its Implications for the Age of Glacial Lakes Naskaupi and McLean for Prehistory », *Quaternary Research*, vol. 34, p. 296-305.
- CLERMONT, Norman (1977), *Ma femme, ma hache et mon couteau croche : deux siècles d'histoire à Weymontachie*, Québec, Ministère des Affaires culturelles (coll. « Cultures amérindiennes »).
- CLERMONT, Norman (1980), « Les Inuit du Labrador méridional avant Cartwright », *Études/Inuit Studies*, vol. 4, n° 1-2, p. 147-166.
- CLERMONT, Norman (1982), *La culture matérielle des Indiens de Weymontachie. Images d'hier dans une société en mutation*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec.
- CLERMONT, Norman (1987), « La préhistoire du Québec », *L'Anthropologie*, vol. 91, n° 4, p. 847-858.
- COMPAGNIE QUÉBEC NORTH SHORE AND LABRADOR RAILWAY (1967), *Le chemin de fer de la Compagnie Québec North Shore and Labrador Railway*, QNSLR.
- CONKLIN, Edwin P. (1931), « North Shore », dans William Wood (dir.), *Regional Quebec : The Storied Province of Quebec. Past and Present*, Toronto, Dominion Publishing Co., p. 325-367.
- CONSEIL ATTIKAMEK-MONTAGNAIS (1987), *Vers une politique montagnaise d'habitation*, Conseil Attikamek-Montagnais.
- COOKE A., P. WILKINSON et A. TANNER (1979), « Naskapi Claims in the Province of Québec », *The Indian and Inuit Supporter*, vol. 1, n° 2, p. 6-11.
- COOKE, Alan (1960), « A Woman's Way », *The Beaver*, vol. 291, p. 40-45.
- COOKE, Alan (1964), « The Exploration of New Quebec », dans J. Malaurie et J. Rousseau (dir.), *Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, Paris, Mouton & Co, p. 137-180.
- COOKE, Alan (1969), *The Ungava Venture of the Hudson's Bay Company, 1830-1843*, Dissertation de Ph.D, University of Cambridge (manuscrit).
- COOKE, Alan (1973), « The Eskimos and the Hudson's Bay Company », dans J. Malaurie (dir.), *Quatrième Congrès de la Fondation française d'études nordiques*, Paris, Mouton, p. 209-223.
- COOKE, Alan (1976), *A History of the Naskapis of Schefferville, preliminary draft*, Montréal, Naskapi Band Council of Schefferville.
- COOKE, Alan (1977), *Histoire des Naskapis de Schefferville. Projet préliminaire. Canada. Parlement. Chambre des Communes. Comité permanent des Affaires indiennes et du Développement du Nord canadien. 30<sup>e</sup> Législature, 2<sup>e</sup> session, 10 février 1977*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, p. 160-236.
- COOKE, Alan (1979), « L'indépendance des Naskapis et le caribou », dans François Trudel, et J. Huot (dir.), *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 9, n° 1-2, p. 99-104.
- COOKE, Alan et C. HOLLAND (1978), *The Exploration of Northern Canada. 500 to 1920. A Chronology*, Toronto, The Arctic History Press.
- COOKE, Alan et F. CARON (1968), *Bibliography of the Quebec-Labrador Peninsula*, Boston, G. K. Hall, 2 vol.
- COSSETTE, E. et Claude CHAPDELAINÉ (dir.) (1987), « La période archaïque », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 17, n° 1-2.
- CÔTÉ, M. (1995), « Une présence plus que millénaire », dans Odette Vincent (dir.), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 7), p. 67-95.
- COX, S. L. (1978), « Palaeo-Eskimo Occupations of the North Labrador Coast », *Arctic Anthropology*, vol. 15, n° 2, p. 96-118.
- COX, S. L. et A. SPIESS (1980), « Dorset Subsistence and Settlement in Northern Labrador », *Arctic*, vol. 33, p. 659-669.
- CRÉPEAU R. et G. KENNEDY (1986), « Analyse par activation neutronique de la céramique iroquoise du Québec », dans C. Lapointe et D. Denton (dir.), *Recherches archéologiques au Québec 1983/1984*, p. 389-393.
- DAMAS, David (1975), « Three Kinship Systems from the Central Arctic », *Arctic Anthropology*, vol. 12, n° 1, p. 10-30.
- DAVIES, Kenneth G. et Alice M. JOHNSON (1963), *Northern Quebec and Labrador Journal and Correspondence, 1819-1835*, Londres, The Hudson's Bay Record Society.



- DAWSON, Nelson-Martin (1996), *Lendemain de conquête au royaume du Saguenay*, Montréal, Nuit Blanche.
- DAWSON, S. E. (1905), « Brest on the Quebec Labrador », *Proceedings and Transactions of the Royal Society*, vol. 2, n° 2, p. 3-30.
- DELANGLEZ, Jean (1944), « Journal de Louis Jolliet allant à la Découverte de Labrador, 1694 », dans Redemptore Paradis (dir.), *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1943-44*, Québec, Imprimeur du Roi, p. 147-206.
- DENTON D. et M. MCCAFFREY (1986), « Reconnaissance de sources de chert dans la région de Schefferville », dans C. Lapointe et D. Denton (dir.), *Recherches archéologiques au Québec 1983/1984*, p. 344-347.
- DENTON, D. (1989), « La période préhistorique récente dans la région de Caniapiscou », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 19, n° 2-3, p. 59-75.
- DERBYSHIRE, Edward (1958), « Amenities and the Notion of Permanence in Schefferville », *Acta Geographica*, vol. 16, n° 4, p. 3-16.
- DERBYSHIRE, Edward (1960), « Notes on the Social Structure of a Canadian Pioneer Town », *The Sociological Review*, vol. 8, n° 1, p. 63-75.
- DESMARAIS D., C. LEVESQUE et D. RABY (1994), « La contribution des femmes naskapis aux travaux de la vie quotidienne à l'époque de Fort McKenzie (1915-1948) », *Recherches féministes*, vol. 7, n° 1, p. 23-42.
- DÉSY, Pierrette (1963), *Acculturation et socio-économie chez les Montagnais et les Naskapis du Lac John près de Schefferville*, Mémoire de maîtrise, Université Laval.
- DÉSY, Pierrette (1968), *Fort George ou TSESA-SIPPI. Contribution à une étude sur la désintégration culturelle d'une communauté indienne de la baie James*, Thèse de Ph.D., Université de Paris.
- DÉSY, Pierrette (1987), « Ascension et déclin de Revillon Frères au Canada », dans B. G. Trigger et al. (dir.), *Le castor fait tout. Choix de textes présentés à la 5<sup>e</sup> conférence nord-américaine sur la traite des fourrures, 1985*, Montréal, Lake St. Louis Historical Society, p. 518-565.
- DICKINSON, John (1996), « La population autochtone », dans Serge Courville (dir.), *Atlas historique du Québec : Population et territoire*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 11-20.
- DOMINIQUE, Richard (1989), *Le langage de la chasse. Récit autobiographique de Michel Grégoire, Montagnais de Natashquan*, Sillery, Les Presses de l'Université du Québec.
- DOMINIQUE, Richard et Jean-Guy DESCHÊNES (1980), *Bibliographie thématique sur les Montagnais-Naskapis*, Québec, Ministère des Affaires culturelles.
- DOMINIQUE, Richard et Jean-Guy DESCHÊNES (1985), *Cultures et sociétés autochtones du Québec. Bibliographie critique*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- DORAIS, Louis-Jacques (1978), *Lexique analytique du vocabulaire moderne au Québec-Labrador*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- DORAIS, Louis-Jacques (1996), *La parole inuit. Langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain*, Paris, Peeters.
- DORION, Henri (1963), *La frontière Québec-Terre-Neuve. Contribution à l'étude systématique des frontières*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- DORION-ROBITAILLE, Y. (1978), *Le capitaine J.-E. Bernier et la souveraineté du Canada dans l'Arctique*, Ottawa, Affaires indiennes et du Nord.
- DRAGON, Antonio (1970), *Trente robes noires au Saguenay*, Chicoutimi, Société historique du Saguenay.
- DUFOUR, Jules (1981), *Profil du Nord du Québec. Dossier 4.2. Les localités*, Québec et Chicoutimi, Office de la planification et du développement du Québec et Université du Québec à Chicoutimi.
- DUFOUR, Pierre (1996), « De la traite de Tadoussac aux King's Posts : 1650-1930 », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec, n° 9), p. 179-226.
- DUGAS, Clermont (1983), *Les régions périphériques. Défi au développement du Québec*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- DUGUAY, F. (1989), *Le processus de sédentarisation amérindienne à travers l'étude du schème d'établissement de la période post contact à Fort McKenzie*, *Nouveau-Québec*. Montréal, Mémoire de maîtrise (anthropologie), Université de Montréal.
- DUHAIME, Gérard (1983), *La sédentarisation au Nouveau-Québec inuit*, *Études/Inuit/Studies*, vol. 7, n° 2, p. 25-52.
- DUHAIME, Gérard (1985), *De l'Igloo au H.L.M. Les Inuit sédentaires et l'État-Providence*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval (coll. « Nordicana », n° 48).
- DUHAIME, Gérard (1991), « La chasse inuit subventionnée : tradition et modernité », *Recherches socio-graphiques*, vol. 31, n° 1, p. 45-62.

- DUHAIME, Gérard (1992), « Le chasseur et le minotaure : itinéraire de l'autonomie politique au Nunavik », *Études/Inuit/Studies*, vol. 16, n° 1-2, p. 149-177.
- DULIEUX, Émile (1916), « Les gisements du fer de la province de Québec et leur utilisation », *Revue trimestrielle canadienne*, vol. 2, p. 173-183.
- DUMAIS P. et G. ROUSSEAU (1985), « Trois sites paléindiens sur la côte sud de l'estuaire du Saint-Laurent » dans Claude Chapelaine (dir.), *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 135-149.
- DUMAIS P. et M. MCCAFFREY (dir.) (1989), « En marche entre deux mondes : préhistoire récente au Québec, au Labrador et à Terre-Neuve », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 19, n° 2-3.
- DUPUIS, R. (1991), *La Question indienne au Canada*, Montréal, Boréal Express.
- ELLIS, C. Douglas (1964), « The Missionary and the Indian in Central and Eastern Canada », *Arctic Anthropology*, vol. 2, n° 2, p. 25-31.
- ELTON, Charles S. (1942), *Voies, Mice and Lemmings : Problems in Population Dynamics*, Oxford, Angleterre, Clarendon Press.
- ETHNOSCOP (1995), *Projets La Grande 1 et La Grande 2a. La Grande Rivière, de LG2 à la Baie James : synthèse archéologique*, Montréal, Direction ingénierie et environnement, Société d'énergie de la Baie James, vol. 1.
- FARAH, S. Elie (1983), *Minerais de fer au Québec-Labrador. Problématique et recommandations*, Québec, Ministère de l'Énergie et des Ressources, Service de l'économie minérale, 3 vol.
- FARNHAM, F. (1988), « The Montagnais », *New Monthly Magazine*, LXXVII.
- FEIT, Harvey A. (1995), « Hunting and the Quest for Power : The James Bay Cree and Whitemen in the Twentieth Century », dans R. B. Morrison et C. R. Wilson (dir.), *Native peoples. The Canadian Experience*, Toronto, McClelland and Stewart, p. 181-223.
- FERLAND, J. B. A. (1858), *Le Labrador. Notes et récits de voyage*, Montréal, Librairie Beauchemin (réédition de 1917).
- FERLAND, J. B. A. (1877), *La Gaspésie*, Québec, A. Côté & Cie.
- FITZHUGH, William W. (1972), *Environmental Archeology and Cultural Systems in Hamilton Inlet, Labrador. A Survey of the Central Labrador Coast from 3000 B.C. to the Present*, Contributions to Anthropology, vol. 16, Washington, Smithsonian Institution Press.
- FITZHUGH, William W. (1977), « Indian and Eskimo/Inuit Settlement History in Labrador : an Archaeological View », dans C. Brice-Bennett (dir.), *Our Footprints are Everywhere : Inuit Land Use and Occupancy in Labrador*, Nain, Labrador Inuit Association, p. 1-41.
- FITZHUGH, William W. (1978), « Maritime Archaic Cultures of the Central and Northern Labrador Coast », *Arctic Anthropology*, vol. 15, n° 2, p. 61-95.
- FITZHUGH, William W. (1979), « Les modes d'adaptation basés sur le caribou dans les régions centrale et septentrionale du Labrador », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 9, p. 55-70.
- FITZHUGH, William W. (1980), « Preliminary Report on the Torngat Archaeological Project », *Arctic*, vol. 33, p. 585-606.
- FITZHUGH, William W. (1984), « Residence Pattern Development in the Labrador Maritime Archaic : Longhouse Models and 1983 Surveys », dans J. Sproull Thomson and C. Thomson (dir.) *Archaeology in Newfoundland & Labrador 1983*, Historic Resources Division, St. John's, Gouvernement de Terre-Neuve et du Labrador, p. 6-47.
- FITZHUGH, William W. (1994), « Staffe Island-1 and the Northern Labrador Dorset-Thule Succession », dans D. Morrison and J.-L. Pilon (dir.), *Threads of Arctic Prehistory : Papers in Honour of William E. Taylor Jr.*, Archaeological Survey of Canada Mercury, Ottawa, Musée canadien des civilisations (coll. « Series Paper », n° 149), p. 239-268.
- FLAHERTY, Robert S. (1918a), « The Belcher Islands of Hudson Bay : Their Discovery and Exploration », *Geographical Review*, vol. 5, n° 6, p. 433-458.
- FLAHERTY, Robert S. (1918b), « Two Traverses Across Ungava Peninsula, Labrador », *Geographical Review*, vol. 6, n° 2, p. 116-132.
- FORTIN, Jean-Charles (1996), « La ruée vers le Nord », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9), p. 423-458.
- FORTIN, Pierre-Étienne (1852-1868), « Rapports annuels sur la protection des pêcheries dans le golfe Saint-Laurent : 1853, et 1855 à 1867 », dans Canada, *Assemblée législative, Annexes aux Rapports de la Session*, Toronto, John Lovell.
- FOSTER, John E. (1987), « The Home Guard Cree and the Hudson's Bay Company : The First Hundred Years », dans B. Cox (dir.), *Native People, Native Land. Canadian Indians, Inuit and Metis*, Ottawa, Carleton University Press, p. 107-116.

- FRANCIS, D. (1979), « Les relations entre Indiens et Inuit dans l'est de la baie d'Hudson. 1700-1840 », *Études/Inuit/Studies*, vol. 3, n° 2, p. 73-83.
- FRANCIS, Daniel et Toby MORANTZ (1984), *La traite des fourrures dans l'est de la Baie James, 1600-1870*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- FREEMAN, Milton M. R. (1967), « An Ecological Study of Mobility and Settlement Patterns Among the Belcher Island Eskimo », *Arctic*, vol. 20, n° 3, p. 154-175.
- FRENETTE, J. (1989), « Frank G. Speck et la distribution géographique des bandes montagnaises au Saguenay-Lac-St-Jean et sur la Côte-Nord : L'ABC de l'HBC », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 19, n° 1, p. 38-51.
- FRENETTE, Jacques (1986), *Mingan au 19<sup>e</sup> siècle : cycles annuels des Montagnais et politiques de la Compagnie de la Baie d'Hudson*, Ottawa, Musée canadien des civilisations, Musées nationaux du Canada (coll. « Mercure », n° 106).
- FRENETTE, Jacques (1993), « Une honorable compagnie, de petits trafiquants et des vauriens ». *Les relations commerciales entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et les Montagnais de Betsiamites (1821-1870)*, Thèse de doctorat (anthropologie), Université Laval.
- FRENETTE, Pierre (1996a), « Le développement industriel », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9), p. 359-388.
- FRENETTE, Pierre (1996b), « Les hauts et les bas de l'économie », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9), p. 459-487.
- FRENETTE, Pierre (dir.) (1996), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9).
- FRENETTE, Pierre, Kateri LESCOP et Roland DUGAY (1984), *Histoire des Côtes-Nord*, Sept-Îles, Radio-Québec, Côte-Nord.
- FRÈRES MARISTES (1952), *Atlas-géographie de la province de Québec et du Canada*, Cours supérieur, Montréal, Librairie Granger Frères Ltée.
- GADACZ, René R. (1975), « Montagnais Hunting Dynamics in Historicoecological Perspective », *Anthropologica*, vol. 17, n° 2, p. 149-167.
- GARDNER, Gérard (1936), « Les ressources minérales du Labrador », *L'Actualité économique*, vol. 2, n° 5, p. 439-454.
- GARDNER, Gérard (1960), « Quelques aspects de la mise en valeur du Grand-Nord : VI - Caractéristiques de la mise en exploitation du Nouveau-Québec », *L'Actualité économique*, vol. 25, n° 4, p. 596-617.
- GARIGUE, Philip (1957), « Une enquête sur l'industrialisation de la province de Québec : Schefferville », *L'Actualité économique*, vol. 33, n° 3, p. 419-436.
- GARNIER, Louis (1950), *Du cométique à l'avion. Les pères eudistes sur la Côte-Nord, 1903-1946*, Québec, P. Larose.
- GENDRON, D. (1993), « Institut culturel Avataq : activités archéologiques de 1991 », dans J. Guimont et al. (dir.), *Recherches archéologiques au Québec 1991*, p. 187-190.
- GENDRON, Gaétan et Paul CHAREST (1982), *Les villages de la Basse-Côte-Nord. Origine et peuplement*, Québec, Ministère des Affaires culturelles et Département d'anthropologie, Université Laval.
- GEREN, Richard et Blake MCCULLOUGH (1990), *L'héritage de Caïn. Histoire de la compagnie minière IOC*, Sept-Îles, Compagnie minière IOC.
- GIGUÈRE, Georges-Émile (présentateur) (1973), *Œuvres de Champlain*, Montréal, Éditions du Jour, 3 vol.
- GOETZMANN, W. H et G. WILLIAMS (1992), *The Atlas of North American Exploration*, New York, Prentice Hall General Reference.
- GOSS, J. (1990), *The Mapping of North America. Three Centuries of Map-Making 1500-1800*, Secaucus (NJ), The Wellfleet Press.
- GRABURN, Nelson H. M. (1964), *Tagaqmiut Eskimo Kinship Terminology (NCRC 64-1)*, Ottawa, Department of Northern Affairs and National Resources, Northern Coordination and Research Center.
- GRABURN, Nelson H. M. (1969), *Eskimos Without Igloos : Social and Economic Development in Sugluk*, Boston, Littler, Brown.
- GRABURN, Nelson H. M. (1975), « Naskapi Family and Kinship », *The Western Canadian Journal of Anthropology*, vol. 5, n° 2, p. 56-80.
- GRAMLY, R. M. (1985), « Recherches archéologiques au site paléoindien de Vail, dans le nord-ouest du Maine, 1980-1983 », dans Claude Chapelaine (dir.), *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 161-164.
- GREAT BRITAIN. PRIVY COUNCIL (1919), « Labrador Compagny vs the Queen. On appeal from Quebec Court of Queen's Bench », dans *Canadian Reports. Appeal Cases. Appeals Allowed or Refused by the Judicial Committee of the Privy Council on Appeal from the Dominion of Canada, 10 : 1888-1894*, Toronto, Law Books Ltd, p. 306-339.



- GREAT BRITAIN. PRIVY COUNCIL (1926), *Forts and Trading Posts in Labrador Peninsula and Adjoining Territory*, Ottawa, F. A. Acland King's Printer.
- GREAT BRITAIN. PRIVY COUNCIL (1927), *In the Matter of the Boundary Between the Dominion of Canada and the Colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula*, London, William Cloves and Sons, 12 vol.
- GRÉGOIRE, Pierre (1976), *Étude sur les travailleurs montagnais de Schefferville*, Rapport préparé pour le Conseil consultatif des Recherches amérindiennes, Conseil Attikamek-Montagnais.
- GRÉGOIRE, Pierre (1977), *Impact du développement minier sur la population montagnaise de Schefferville*, Rapport préparé pour le Conseil Attikamek-Montagnais.
- GROISON, Dominique (1985), « Blanc-Sablon et le Paléo-Indien au détroit de Belle-Isle », dans Claude Chapelaine (dir.), *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 127-133.
- GRYGIER, Pat S. (1994), *A Long Way from Home. The Tuberculosis Epidemic among the Inuit*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- GUEMPLE, D. L. (1965), « Saunik : Name Sharing as a Factor Governing Eskimo Kinship Terms », *Ethnology*, vol. 4, n° 3, p. 323-335.
- GUEMPLE, D. L. (1969), « The Eskimo Ritual Sponsor : A Problem in the Fusion of Semantic Domains », *Ethnology*, vol. 8, n° 4, p. 468-483.
- GUEMPLE, D. L. (1972), « Kinship and Alliance in Belcher Island Eskimo Society », dans Lee Guemple (dir.), *Proceedings of the American Ethnological Society, 1971*, Seattle.
- GUEMPLE, D. L. (1979), *Inuit Adoption*, Ottawa, National Museum of Man, Mercury Series. Ethnology Service, Paper n°47.
- GUSTAFSON, J. K. et A. E. MOSS (1953), « The Role of Geologists in the Development of the Labrador-Quebec Iron Ore Districts », *Canadian Mining Journal*, vol. 74, n° 6, p. 61-68.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1953), « Le fer et le chemin de fer du Québec-Labrador », *Revue de l'Université Laval*, vol. 7, n° 9, p. 3-13.
- HARE, Kenneth (1952), « The Labrador frontier », *Geographical Review*, vol. 42, p. 405-424.
- HARP, Elmer Jr. (1984), « History of Archeology After 1945 », dans W. C. Sturtevant et D. Damas (dir.), *Handbook of North American Indians. Arctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 5, p. 17-22.
- HARPER, F. (1964), *The Friendly Montagnais and their Neighbors in the Ungava Peninsula*, Lawrence, University of Kansas.
- HARRIS, L. (1976), *Revillon Freres Trading Company Limited : Fur Traders of the North, 1901-1936*, Historical Planning and Research Branch, Ministry of Culture and Recreation.
- HARRIS, Richard C. et L. DECHÊNE (dir.) (1987), *Atlas historique du Canada. Des origines à 1800*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, vol. 1.
- HARVEY, F. (1994), « L'historiographie du Nord-du-Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 35, n° 3, p. 373-420.
- HARVEY, Jacquelin (1973), *Le trafic maritime de la Côte-Nord*, Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce.
- HAVEN, J (1773), *A Brief Account of the Dwelling Places of the Esquimaux to the North of Nagvack to Hudsons Strait, their Situation and Subsistence*, Londres, Archives of the Moravian Church.
- HELM, June (1989), « Matonabee's Map », *Arctic Anthropology*, vol. 26, n° 2, p. 28-47.
- HENRIKSEN, Georg (1973), *Hunters in the Barrens : The Naskapi on the Edge of the White Man's World*, Newfoundland, T.-N., Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland.
- HILLER, J. K. (1977), « Moravian Land Holdings on the Labrador Coast : A Brief History, dans C. Brice-Bennett « *Our footprints are Everywhere: Inuit Land Use and Occupancy in Labrador*, Nain, Labrador Inuit Association, p. 83-94.
- HIND H. Y. (1863), *Explorations in the Interior of the Labrador Peninsula, the Country of the Montagnais and Nasquapee Indians*, London, Longman.
- HOLLAND, Clive (1993), *Arctic Exploration and Development. C. 500 b.c. to 1915. An Encyclopedia*, New York, Garland Publishing Inc.
- HOOD, B.C. (1993), « The Maritime Archaic Indians of Labrador : Investigating Prehistoric Social Organization », *Newfoundland Studies*, vol. 9, p. 163-184.
- HUARD, Victor Alphonse (1897), *Labrador et Anticosti. Journal de voyage, histoire, topographie, pêcheurs Canadiens et Acadiens, Indiens Montagnais*, Montréal, C.O. Beauchemin et fils.
- HUBBARD, L. (1908), *A Woman's Way Through Unknown Labrador. An Account of the Exploration of the Nascaupee and George Rivers*, New York, The McClure Company.
- HUGUES, Charles C. (1965), « Under Four Flags. Recent Culture Changes Among the Eskimos », *Current Anthropology*, vol. 6, n° 1, p. 3-69.
- HUMPHRYS, Graham (1958), « Schefferville, Québec : A new pioneering town », *The Geographical Review*, vol. 48, n° 2, p. 151-166.

- HUMPHRYS, Graham (1959), *Mining Activities in Labrador-Ungava*, Thèse de M.A. (géographie), Université McGill.
- HYDRO-QUÉBEC (1993), *Complexe Grande-Baleine. Partie 2, Complexe hydroélectrique, Tome 2, Description du milieu, Volume 3, Milieu humain. Rapport d'Avant-Projet*, Montréal, Hydro-Québec.
- INNIS, Harold A. (1930), *The Fur Trade in Canada. An Introduction to Canadian Economic History*, Toronto, University of Toronto Press.
- JACOBS, Jane (1992), *Les villes et la richesse des nations. Réflexions sur la vie économique*, Montréal, Boréal.
- JAMES, W. C. (1985), *A Fur Trader's Photographs. A. A. Chesterfield in the District of Ungava, 1901-4*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- JENNESS, Diamond (1955), *The Indians of Canada*, Ottawa, Musées nationaux du Canada.
- JENNESS, Diamond (1965), *Eskimo Administration : III. Labrador*, Montréal, Arctic Institute of North America (coll. « Technical Paper », n° 16).
- JÉSUITES (1972), *Les Relations des Jésuites*, Montréal, Éditions du Jour, 6 vol.
- JOHNSON, A. (1974), *America Explored*, New York, The Viking Press.
- JOHNSON, Alice (1964), « Old Nemiscau and Cheashquacheston », *Beaver*, CCLXIV, p. 40-43.
- JONES, K. J. (1958), *The Human Ecology of Knob Lake with Special Reference to the Adjustment of the Inhabitants to Northern Living* (coll. « McGill Subarctic Research Papers », n° 4), p. 26-38.
- JORDAN, R. (1980), « Preliminary Results from Archaeological Investigations on Avayalik Island, Extreme Northern Labrador », *Arctic*, vol. 33, n° 3, p. 607-627.
- JOURNAUX, André et François TAILLEFER (1957a), « Les mines de fer de Schefferville », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 2, n° 3, p. 37-61.
- JOURNAUX, André et François TAILLEFER (1957b), « Les villes minières du Labrador », *Bulletin de l'Association des géographes français*, 26-27, 43-57.
- JOVENEAU, Alexis et Louis TREMBLAY (1971), *Missionnaire au Nouveau-Québec (Lionel Scheffer, o.m.i.)*, Montréal, Rayonnement.
- JULIEN, M. (1980), « Étude préliminaire du matériel osseux provenant du site dorsétien DIA.4 (JfE1-4), Arctique orientale », *Arctic*, vol. 33, n° 3, p. 646-658.
- JULIEN, M. (1985), « Analyse des vestiges osseux du site UNG.11-B », dans P. Plumet, *Archéologie de l'Ungava : Le site de la pointe aux Bélougas (Qilalugarsiuvik) et les maisons longues dorsétiennes*, Montréal, Laboratoire d'archéologie de l'Université du Québec à Montréal (coll. « Paléo-Québec », n° 18), p. 403-416.
- JUNEK, O. W. (1937), *Isolated Communities : A Study of a Labrador Fishing Village*, American Book Co.
- KAPLAN, Susan A. (1983), *Economic and Social Change in Labrador Neo-Eskimo Culture*, Dissertation de Ph.D. non publiée (anthropologie), Bryn Mawr College.
- KAPLAN, Susan A. (1985), « European Goods and Socio-Economic Change in Early Labrador Inuit Society », dans W. W. Fitzhugh (dir.), *Cultures in Contact. The Impact of European Contacts on Native American Cultural Institutions, A.D. 1000-1800*, Washington, Smithsonian Institution Press, p. 45-69.
- KEENLYSIDE, D. (1985), « La période paléo-indienne sur l'île du Prince-Edouard », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 119-126.
- KNIGHT, Rolf (1963), *Ecological Factors in Changing Economy and Social Organization Among the Rupert House Cree*, Ottawa, Musée national du Canada (coll. « Anthropology », n° 15).
- KNOERR, Alvin W. (1952), « World's Major Titanium Mine and Smelter Swing into Full-scale Production », *Engineering and Mining Journal*, vol. 153, n° 3, p. 72-79.
- KOHLMEISTER, B. (1814), *Journal of the Voyage from Okkak, on the Coast of Labrador, to Ungava Bay, Westward of Cape Chudleigh*, London, Brethren's Society.
- LA RUSIC, Ignatius (1968), *From Hunter to Proletarian. The Involvement of Cree Indians in the White Wage Economy of Central Quebec, McGill Cree Project*, Montréal, McGill University.
- LABERGE, Lise (1979), *Weymontachie*, Conseil Attikamek-Montagnais.
- LABERGE, Lise (1981), *Manawan*, Conseil Attikamek-Montagnais.
- LABERGE, Lise (1982), *Obedjiwan*, Conseil Attikamek-Montagnais.
- LABRÈCHE, Yves (1980), *Rapport d'analyse des données archéologiques des sites du Lac Robert, Nouveau-Québec*, Montréal et Québec, Laboratoire d'archéologie, Université du Québec à Montréal et Ministère de la Culture (manuscrit).
- LABRÈCHE, Yves (1981), *WapusukatinastikW 1981, réservoir de LG3 : inventaire archéologique et fouille de sauvetage, Rapport*, Montréal, Direction de l'environnement, Société d'énergie de la Baie James.
- LABRÈCHE, Yves (1990), « Intervention sur l'île Ukiikik et près de Tupirvikalla, région de Kangiqsujaq », dans B. Émard (dir.), *Recherches archéologiques au Québec*, Montréal, Association des archéologues du Québec.
- LABRÈCHE, Yves (1992a), « Suite des fouilles sur l'île Ukiivik et entrevues à Kangiqsujaq (1989) », dans A.-M. Balac (dir.), *Recherches archéologiques au Québec 1990*, p. 227-228.

- LABRÈCHE, Yves (1992b), *Étude de potentiel et pré-inventaire archéologiques : corridor routier de Donaldson à Baie Déception, Projet Raglan, étude environnementale*, vol. 4, Falconbridge.
- LABRÈCHE, Yves (1994), *Bilan des recherches archéologiques réalisées chez les Inuit de Kangirsujuaq de 1985 à 1989. Tumivut 5*, Inukjuak et Montréal, Institut culturel Avataq Cultural Institute, p. 81-85.
- LABRIE, Napoléon A. (1948), *La forêt. Lettre pastorale*, Montréal, École sociale populaire.
- LABRIE, Napoléon A., Roger POTVIN et Albert CHOLETTE (1949), *La Côte-Nord et l'industrie sidérurgique*, Montréal, École sociale populaire.
- LACHANCE, Denis (1968), *L'acculturation des Indiens de Sept-Îles et Maloténam*, Mémoire de maîtrise (anthropologie), Université Laval.
- LACHANCE, Denis (1978), *Recherche ethnographique sur les Mushuauinnot (Naskapis du Lac de la Hutte Sauvage)*, Québec, Rapport soumis au Ministère des Affaires culturelles.
- LALIBERTÉ, Marcel (1978), *Étude sur les schèmes d'établissement des Cris de la Baie James*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- LALIBERTÉ, Marcel (1979), *Rapport d'analyse des sites GaGd-1, GaGd-8, GaGd-11 et GaGd-16 du lac Kanaaupscow, Baie James, Québec. Interventions archéologiques 3*, Québec, Ministère des Affaires culturelles.
- LALIBERTÉ, Marcel (1982), *Les schèmes d'établissement cris de la Baie James. Contribution à l'étude des sites historiques et préhistoriques*, Québec, Ministère des Affaires culturelles.
- LALIBERTÉ, Marcel (1987), « Sur la piste des Takouamis », *Saguenayensia*, vol. 29, n° 4, p. 4-10.
- LAMARRE, Nicole et Louis BARIL (1969), *L'adaptation des nord-côtiers à Wabush et Labrador City*, Québec, Laboratoire d'ethnographie, Université Laval.
- LANE, Kenneth S. (1952), « The Montagnais Indians, 1600-1640 », dans Kroeber, *Anthropological Society*, n° 7, p. 1-62.
- LANGLOIS, Claude (1955), « Knob Lake, pivot aérien de l'arctique canadien », *Revue canadienne de géographie*, vol. 9, n° 4, p. 201-206.
- LANGLOIS, Claude (1957), « Nos villes minières : un échec ? », *Community Planning Review. Revue canadienne d'urbanisme*, vol. 7, n° 1, p. 52-63.
- LAPOINTE, Adam, Paul PRÉVOST et Jean-Paul SIMARD (1981), *Économie régionale du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, Gaétan Morin.
- LAURIOL, Bernard (1982), *Géomorphologie quaternaire du Sud de l'Ungava*, Montréal, Laboratoire d'archéologie de l'Université du Québec à Montréal (coll. « Paléo-Québec », n° 15).
- LE ROY LADURIE, E. (1997), *L'historien, le chiffre et le texte*, Paris, Fayard.
- LEACOCK, Eleanor (1954), « The Montagnais " Hunting Territory " and the Fur Trade », *American Anthropological Association*, vol. 56, n° 5, (mémoire 78).
- LEACOCK, Eleanor (1969), *The Montagnais-Naskapi Band. Contributions to Anthropology : Band Societies*. Ottawa, National Museums of Canada, Bulletin 228.
- LEACOCK, Eleanor (1980), « Montagnais Women and the Jesuit Program for Colonization », dans M. Étienne et E. Leacock (dir.), *Women and Colonization. Anthropological Perspectives*, New York, Praeger, p. 25-42.
- LEACOCK, Eleanor (1981a), « Matrilocality Among the Montagnais-Naskapi », dans E. Leacock (dir.), *Myths of Male Dominance. Collected Articles on Women Cross-culturally*, New York, Monthly Review Press, p. 63-81.
- LEACOCK, Eleanor (1981b), « Seventeenth-Century Montagnais Social Relations and Values », dans W. C. Sturtevant et J. Helm (dir.), *Handbook of North American Indians. Subarctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 6, p. 190-195.
- LEACOCK, Eleanor (1986), « The Montagnais-Naskapi of the Labrador Peninsula », dans R. B. Morrison et R. Wilson (dir.), *Native Peoples. The Canadian Experience*, Toronto, McLelland and Stewart, p. 140-167.
- LEACOCK, Eleanor et Jacqueline GOODMAN (1976), « Montagnais Marriage and the Jesuits in the Seventeenth Century : Incidents from the Relations of Paul Le Jeune », *The Western Canadian Journal of Anthropology*, vol. 6, n° 3, p. 77-91.
- LEBIRE, Monique (1977), *Qualité de la vie des villes nordiques d'exploitation minière au Québec*, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi (coll. « Travaux géographiques du Saguenay », n° 2).
- LEBUISSON, François (1971), *Le complexe culturel de la pêche de subsistance à Némiska au Nouveau-Québec*, Montréal, mémoire de maîtrise (anthropologie), Université de Montréal.
- LEE, Thomas E. (1966), *Payne Lake, Ungava Peninsula, Archaeology 1964*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval (coll. « Travaux divers », n° 12).
- LEE, Thomas E. (1972), *Archaeological Investigations of a Longhouse Ruin, Pamiok Island, Ungava Bay, 1972*, Québec, Centre d'études nordiques.



- LEMIRE, François (1972), « Un aperçu du poste de Nouveau-Comptoir », dans H. Morrissette, et L. E. Hamelin (dir.), *Problèmes nordiques des facades de la Baie de James*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval.
- LENEY, Peter (1996), « Pourquoi les Attikameks ont abandonné Kikendatch pour Obedjiwan ? L'histoire cachée », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 26, n° 2, p. 69-72.
- LEPAGE, André (1987a), « Cap sur le nord », *Saguenayensia*, vol. 29, n° 1, p. 19-23.
- LEPAGE, André (1987b), « La pêche à la morue sur la Moyenne Côte-Nord en 1861 : Une évaluation sommaire », *Saguenayensia*, vol. 29, n° 1, p. 24-30.
- LEPAGE, André (1988), « Le " Petit Paspébiac " du Nord. L'implantation de la compagnie Robin à Magpie en 1871 », *Gaspésie*, vol. 26, n° 4, p. 31-39.
- LEPAGE, André (1996), « Le peuplement maritime », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9), p. 231-279.
- LEROI-GOURHAN, A. (1971), *L'homme et la matière*, Paris, Albin Michel.
- LÉVESQUE, Carole (1986), *Culture matérielle et artisanat dans la communauté indienne de Fort-George, Québec*, Thèse de doctorat, Université Paris V, René Descartes, Paris.
- LEVESQUE, Gilles (1971), *Étude géographique des activités industrielles de la Compagnie minière Québec Cartier*, Mémoire de licence (géographie), Université Laval.
- LEWIS, M. (1979), « The Indigenous Maps and Mapping of North American Indians », *The Map Collector*, n° 9, p. 25-35.
- LEWIS, M. (1980), « Indian Maps », dans C. M. Judd et A. J. Ray (dir.), *Old Trails and New Directions*, Toronto, University of Toronto Press, p. 9-25.
- LEWIS, M. (1986), « Indicators of Unacknowledged Assimilations from Amerindian Maps on Euro-American Maps of North America : Some General Principles Arising from a Study of La Vérendrye's Composite Map, 1728-29 », *Imago Mundi*, vol. 38, p. 9-34.
- LLOYD, Trevor (1964), « Iron-ore production in Quebec-Labrador », dans R. S. Thoman et D. J. Patton (dir.), *Focus on Geographical Activity : A Collection of Original Studies*, New York, McGraw-Hill, p. 85-92.
- LLOYD, Trevor et David C. NUTT (1960), « The transportation of Ungava Ore », *The Canadian Geographer*, vol. 15, p. 26-38.
- LORING, S. G. (1992), *Princes and Princesses of Ragged Fame : Innu Archaeology and Ethnohistory in Labrador*, Dissertation de Ph.D. non publiée (anthropologie), University of Massachusetts, Amherst.
- LORING, S. G. et S. L. COX (1986), « The Postville Pentecostal Groswater Site, Kaipokok Bay, Labrador », dans *Palaeo-Eskimo Cultures in Newfoundland, Labrador and Ungava. Reports in Archaeology*, St. John's, Memorial University of Newfoundland, n° 1, p. 65-93.
- MAILHOT, José (1983), « À moins d'être son Esquimau, on est toujours le Naskapi de quelqu'un », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 13, n° 2, p. 85-100.
- MAILHOT, José (1985), « La mobilité territoriale chez les Montagnais-Naskapis du Labrador », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 3, p. 3-11.
- MAILHOT, José (1986), « Beyond Everyone's Horizon Stand the Naskapi », *Ethnohistory*, vol. 33, n° 4, p. 384-418.
- MAILHOT, José (1993), *Au pays des Innus. Les gens de Sheshatahit*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec.
- MAILHOT, José (1996), « La marginalisation des Montagnais », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9), p. 321-357.
- MAILHOT, José et Sylvie VINCENT (1979), *La situation des Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Haute-Côte-Nord au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Village-des-Hurons, Conseil Attikamek-Montagnais.
- MAILHOT, José, Jean-Paul SIMARD et Sylvie VINCENT (1980), « On est toujours l'Esquimau de quelqu'un », *Études/Inuit/Studies*, vol. 4, n° 1-2, p. 59-76.
- MAK, André (1982), *Présence historique et contemporaine des Montagnais sur la Basse-Côte-Nord*, Québec, Ministère des Affaires culturelles et Département d'anthropologie, Université Laval.
- MAK, André (1984), « Présence historique et contemporaine des Montagnais sur la Basse Côte-Nord du Saint-Laurent », dans Collectif, *La Basse Côte-Nord*, Québec, Ministère des Affaires culturelles.
- MAMEN, C. (1957), « Spar Mica-Miners and Millers of Feldspar... at Bay Johan Beetz », *Canadian Mining Journal*, vol. 78, n° 12, p. 76-79.
- MARCUS, Alan R. (1992), *Out in the Cold. The Legacy of Canada's Inuit Relocation Experiment in the High Arctic*, Copenhagen, IWGIA (document 71).
- MARCUS, Alan R. (1995), *Inuit Relocation Policies in Canada and other Circumpolar Countries, 1925-60*, Royal Commission on Aboriginal Peoples, Research Paper, n°170.

- MARSH, Donald B. (rev.) (1964), « History of the Anglican Church in Northern Quebec and Ungava », dans J. Malaurie, *Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, Paris, Mouton & Co, p. 427-438.
- MARSHALL, I. (1995), *Voisey's Bay 1995 Historic Resources Archival and Literature Review. Report submitted to Jacques Whitford Environment*, St. John's.
- MARTIJN, Charles A. (1978), « Historique de la recherche archéologique au Québec », dans Claude Chapdelaine (dir.), *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1-2, p. 11-18.
- MARTIJN, Charles A. (1980), « La présence des Inuit sur la Côte-Nord du golfe Saint-Laurent à l'époque historique », dans *Études/Inuit/Studies*, vol. 4, n° 1-2, p. 105-125.
- MARTIJN, Charles A. (1985), « Le Complexe Plano de Témiscamie est-il une illusion ? », dans Claude Chapdelaine (dir.), *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 161-164.
- MARTIJN, Charles A. et E. S. ROGERS (1969), *Mistassini-Albanel : Contributions to the Prehistory of Québec*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval (coll. « Travaux divers », n° 25).
- MARTIN, Napoléon (1995), *Des Vikings dans le Saint-Laurent (en l'an 1005)*, Baie-Comeau, Courant du Labrador.
- MAUSS, M. et H. BEUCHAT (1905), « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos : étude de morphologie sociale », *Année sociologique*, vol. 9, p. 39-132.
- MAXWELL, Moreau S. (1985), *Prehistory of the Eastern Arctic*, London, Academic Press Inc.
- McALEESE, K. (1993), *Labrador Interior Waterways (Kanairktok River Basin) : Phase 2 Report, Report on file, Cultural Heritage Division*, St. John's, Terre-Neuve.
- McCAFFREY, M. (1989a), « Archaeology in Western Labrador », dans J. Sproull Thomson et C. Thomson (dir.), *Archaeology in Newfoundland & Labrador 1986*, St. John's, Historic Resources Division, Gouvernement de Terre-Neuve et du Labrador, p. 72-113.
- McCAFFREY, M. (1989b), « L'acquisition et l'échange de matières premières lithiques durant la préhistoire récente. Un regard vers la Fosse du Labrador », *Recherches amérindiennes au Québec* vol. 19, n° 2-3, p. 95-107.
- McCAFFREY, M., S. LORING et William W. FITZHUGH (1989), « An archaeological Reconnaissance of the Seal Lake Region, Interior Labrador », dans J. Sproull Thomson et C. Thomson (dir.), *Archaeology in Newfoundland & Labrador 1986*, Historic Resources Division, St. John's, Gouvernement de Terre-Neuve et du Labrador, p. 114-163.
- McGHEE, Robert (1977), *The Burial of l'Anse Amour*, Ottawa, Musées nationaux du Canada.
- McGHEE, Robert (1984a), « Contact Between Native North Americans and the Medieval Norse », *American Antiquity*, vol. 49, n° 1, p. 4-26.
- McGHEE, Robert (1984b), *La préhistoire de l'Arctique canadien*, Ottawa, Musées nationaux du Canada.
- McGHEE, Robert (1987), « Peuplement de l'Arctique », dans Richard C. Harris et L. Dechêne (dir.), *Atlas historique du Canada. Des origines à 1800*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, vol. 1, planche 11.
- McGHEE, Robert et James A. TUCK (1975), *An Archaic Sequence From the Strait of Belle Isle, Labrador*, Ottawa, Musées nationaux du Canada.
- McGHEE, Robert et James A. TUCK (1976), « Un-dating the Canadian Arctic », dans M. S. Maxwell (dir.), *Eastern Arctic : Paleoeskimo problems*. *Memoirs of the Society for American Archaeology*, n° 31, p. 6-14.
- MCKENZIE, M. et al. (dir.) (1994), *Lexique naskapi/ Naskapi Lexicon*, Kawawachikamach, Société de développement des Naskapis.
- McMILLAN, A. D. (1995), *Native Peoples and Culture of Canada : an Anthropological Overview*, deuxième édition, Vancouver, Douglas & McIntyre.
- McNULTY, Gérard et L. GILBERT (1981), « Attikameks (Têtes-de-Boule) », dans W. C. Sturtevant et J. Helm (dir.), *Handbook of North American Indians. Subarctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 6, p. 208-216.
- MENDRAS, Henri et Michel FORSÉ (1983), *Le changement social : tendances et paradigmes*, Paris, A. Colin.
- MESHER, Dorothy (1995), *Kuujuuaq. Memories and Musings*, Duncan, Unica Publishing Co Ltd.
- MICHELANT, H. et A. RAMÉ (publiés par) (1867), *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534, Documents inédits sur Jacques Cartier et le Canada*, Paris, Librairie Tross.
- MICHIE, George H. (1957), *Sept-Iles : Canada's Newest Seaport*, Montréal, McGill Subarctic Research Laboratory, McGill University (coll. « McGill Subarctic Research Papers », n° 2).
- MIELLON, Françoise (1985), « Recherches archéologiques sur l'exploitation côtière du loup-marin en Basse Côte-Nord aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles », dans Paul-Louis Martin (dir.), *Traditions maritimes au Québec*, Québec, Direction générale des publications gouvernementales.

- MIGNEAULT, André (1951), *Les possibilités économiques du développement des gisements de fer du Nouveau-Québec*, Mémoire de licence (sciences commerciales), Université Laval.
- MINISTÈRE DU LOISIR, DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE (MLCP) (1980), *Les réserves de castors de la Province de Québec*, Québec, Gouvernement du Québec.
- MONTPETIT, C. (1995), « Inuits et Montagnais disent massivement NON », *Le Devoir*, 28 et 29 octobre 1995, p. A2.
- MORANTZ, Toby (1980), *The Impact of the Fur Trade on the 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> Century Algonquian Social Organization*, Thèse de Ph.D., University of Toronto.
- MORANTZ, Toby (1984), « Economic and Social Accommodations of the James Bay Inlanders to the Fur Trade », dans S. Krech III (dir.), *The Subarctic Fur Trade. Native Social and Economic Adaptations*, Vancouver, University of British Columbia Press, p. 55-79.
- MOREAU, Jean-François (1985), « Glossaire paléoécologique et archéologique pour la période paléoindienne », dans Claude Chapelaine (dir.), *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 165-171.
- MOREAU, Jean-François (1988), « Archaïque, Archaïque du Bouclier, Archaïque laurentien et Archaïque maritime et Clovis », dans A. Leroi-Gourhan (dir.), *Dictionnaire de la préhistoire*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 57-59, 247.
- MOREAU, Jean-François (1980), « Réflexion sur les chasseurs-cueilleurs : les Montagnais décrits par LeJeune en 1634 », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 10, n° 1-2, p. 40-49.
- MOREAU, Jean-François et J. GIRARD (1994), « La chasse gardée des Kakouchaks : regards anthropologiques. Essai de réflexion », *Saguenayensia*, vol. 36, n° 4, p. 43-47.
- MOREAU, Jean-François, F. RODRIGUEZ et D. LAVALLÉE (1988), « Paléoindienne (Période) », dans A. Leroi-Gourhan (dir.), *Dictionnaire de la préhistoire*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 798-799.
- MORRISONNEAU, C. et E. BOULET (1981), *Profil du Nord du Québec. 1.0 L'histoire*, Chicoutimi et Québec, Université du Québec à Chicoutimi et Office de la planification et du développement du Québec.
- NAGLE, Christopher (1978), « Indian Occupations of the Intermediate Period on the Central Labrador Coast : A Preliminary Synthesis », *Arctic Anthropology*, vol. 15, n° 2, p. 119-145.
- NAGLE, Christopher (1984), *Lithic Raw Materials Procurement and Exchange in Dorset Culture Along the Labrador Coast*, Dissertation de Ph.D. non publiée (anthropologie), Brandeis University.
- NAGY, M. (1997), *Paleoeskimo Cultural Transition : A Case Study from Uvujivik, Eastern Arctic*, Dissertation de Ph.D. non publiée (anthropologie), University of Alberta.
- NASKAPI DEVELOPMENT CORPORATION (1989), *A Parcel of Fool. Economic Development and the Naskapis of Quebec*, Rapport préparé par Paul Wilkinson et Denise Geoffroy pour le Native Economic Development Program.
- NIELLON, Françoise (1996), « Du territoire autochtone au territoire partagé : le Labrador : 1650-1830 », dans Pierre Frenette (dir.), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 9), p. 135-177.
- NUNGAK, Zebedee et Eugen ARIMA (1975), *Légendes inuit de Povurnituk, Québec, figurées par les sculptures de Stéatite*, traduit par B. Saladin d'Anglure, Musée national de l'Homme, Bulletin n° 235.
- OFFICE DE LA PLANIFICATION ET DU DÉVELOPPEMENT DU QUÉBEC, (1984), *Le Nord du Québec : profil régional*, deuxième édition, Service des publications gouvernementales, Québec, Ministère des Communications et Office de planification et de développement du Québec.
- PANASUK, Anne-Marie et Jean-René PROULX (1981), *La résistance des Montagnais à l'usurpation des rivières à saumon par les Euro-Canadiens du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Mémoire de maîtrise (ès sciences), Université de Montréal.
- PARENT, Raynald (1978), « Inventaire des nations amérindiennes au début du XVII<sup>e</sup> siècle », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 3-4, p. 5-19.
- PARENT, Raynald (1982), « L'effritement de la civilisation amérindienne », dans Jean Hamelin (dir.), *Histoire du Québec*, St-Hyacinthe et Montréal, Edisem et Privat, p. 29-58.
- PARENT, Raynald (1985), *Histoire des Amérindiens du Saint-Maurice jusqu'au Labrador de la préhistoire à 1760*, Québec, Gouvernement du Québec, 4 vol.
- PAUL-ÉMILE (Soeur) (1952), *La Baie James. Trois cents ans d'histoire militaire, économique et missionnaire*, Ottawa, Université d'Ottawa.
- PAYNE, David et al. (1979), *La Basse-Côte-Nord. Perspectives de développement*, Québec, Éditeur officiel.
- PAYNE, F. F. (1889), « Eskimo of Hudson's Strait », *Proceedings of the Canadian Institute*, Toronto, ser. 3, vol. 6, p. 213-230.
- PEAT MARWICK et al. (1978), *Socio-Economic Study Naskapi Band of Schefferville. Socio-Economic Study Report*, Montréal, Rapport préparé pour le Naskapi Band Council of Schefferville.

- PENTLAND, D. H. (1975), « Cartographic Concepts of the Northern Algonquians », *The Canadian Cartographer*, vol. 12, n° 2, p. 149-160.
- PÉPIN, Pierre-Yves (1957), « Les trois réserves indiennes du Haut Saint-Maurice : Ouémontachingue, Obidjouane, Manouane », *Revue canadienne de géographie*, vol. 11, n° 1, p. 61-71.
- PIÉRARD, J. (1979), « Le caribou dans la préhistoire et la protohistoire du Québec », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 9, n° 1-2, p. 9-16.
- PINTAL, Jean-Yves (1992a), « Nouvelle centrale thermique à Blanc-Sablon : inventaire archéologique », dans A.-M. Balac *et al.* (dir.), *Recherches archéologiques au Québec 1990*, p. 203-205.
- PINTAL, Jean-Yves (1992b), « Blanc-Sablon : travaux archéologiques de 1990 », dans A.-M. Balac *et al.* (dir.), *Recherches archéologiques au Québec 1990*, p. 199-202.
- PINTAL, Jean-Yves (1998), Aux frontières de la mer : la préhistoire de Blanc-Sablon, Québec, Les Publications du Québec, collection « Patrimoines ».
- PLUMET, Patrick (1976), *Archéologie du Nouveau-Québec : Habitats paléo-esquimaux à Poste-de-la-Baleine*, Montréal, Laboratoire d'archéologie de l'Université du Québec à Montréal (coll. « Paléo-Québec », n° 7).
- PLUMET, Patrick (1977), « Le peuplement préhistorique du Nouveau-Québec/Labrador », *Géographie physique et quaternaire*, vol. 31, n° 1-2, p. 185-199.
- PLUMET, Patrick (1978), « Le Nouveau-Québec et le Labrador », dans Claude Chapdelaine (dir.), *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1-2, p. 99-110.
- PLUMET, Patrick (1981), « Matières premières allochtones et réseau spatial paléoesquimau en Ungava occidentale, Arctique québécois », *Géographie physique et quaternaire*, vol. 35, n° 1, p. 5-17.
- PLUMET, Patrick (1985a), « Les chasseurs de l'Arctique », dans *Le Grand Atlas de l'archéologie*, Paris, Encyclopaedia Universalis, p. 328-329.
- PLUMET, Patrick (1985b), *Archéologie de l'Ungava : Le site de la pointe aux Bélougas (Qilalugarsiuvik) et les maisons longues dorsésiennes*, Montréal, Laboratoire d'archéologie de l'Université du Québec à Montréal (coll. « Paléo-Québec », n° 18).
- PLUMET, Patrick (1988), « Dorset, Microlithique de l'Arctique (Tradition), Prédorsétien, Thulé », dans A. Leroi-Gourhan (dir.), *Dictionnaire de la préhistoire*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 314-315, 692-693, 862-863, 1044-1045.
- PLUMET, Patrick (1989), « Le foyer dans l'Arctique », dans M. Olive et Y. Taborin (dir.), *Nature et fonction des foyers préhistoriques, Actes du Colloque international de Nemours 1987*, Mémoires du Musée de préhistoire d'Île de France, Nemours, n° 2, p. 313-325.
- PLUMET, Patrick (1994), « Le Paléoesquimau dans la baie du Diana (Arctique québécois) », dans D. Morrison et J.-L. Pilon (dir.), *Threads of Arctic Prehistory : Papers in Honour of William E. Taylor, Jr.*, *Archaeological Survey of Canada Mercury Series*, Ottawa, Musée canadien de la civilisation, vol. 149, p. 103-143.
- PLUMET, Patrick et Pierre GANGLOFF (1991), *Contribution à l'archéologie et à l'ethnohistoire de l'Ungava orientale*, Sillery, Presses de l'Université du Québec (coll. « Paléo-Québec », n° 19).
- PONTAUT, Alain *et al.* (1970), *La grande aventure du fer*, Montréal, Leméac.
- PORLIER-BOURDAGES, Laure (1975), *Les forges de Moisie-Est, 1875-1975*, Sept-Îles, Musée de Sept-Îles.
- POTHIER, Roger (1965), *Relations inter-culturelles et acculturation à Mistassini*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval.
- POTINARO, P. et F. KNIRSCH (1987), *The Cartography of North America. 1500/1800*, New York, Facts on File.
- PRESTON, Richard J. (1981), « East Main Cree », dans W. C. Sturtevant et J. Helm (dir.), *Handbook of North American Indians. Subarctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 6, p. 196-207.
- QUÉBEC (Gouvernement du) (1955), *Bibliographie du Nouveau-Québec*, Service de géographie, Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, n° 1.
- QUÉBEC (Gouvernement du) (1983), *Le Nord du Québec : profil régional*. Québec, Office de planification et de développement du Québec.
- QUÉBEC, SECRÉTARIAT PERMANENT DES CONFÉRENCES SOCIO-ÉCONOMIQUES (1983), *Les mines de fer. État de la situation*, Québec, Secrétariat permanent des conférences socio-économiques.
- QUAMAQ, Tamusi (1988), *Sivulitta piusituqangit*, édité par B. Saladin d'Anglure, Québec, Association Inuksiutiit Katimajit (Inuksiutiit Allaniagait 5).
- RATELLE, Maurice (1987), *Contexte historique de la localisation des Attikameks et des Montagnais de 1760 à nos jours*, Québec, Ministère de l'Énergie et des Ressources, 3 vol.



- RAY, Arthur (1988), « The Hudson's Bay Company and Native People », dans Wilcomb Washburn (Volume Editor), *History of Indian-White Relations*, vol. 4 of Handbook of North American Studies, William C. Sturtevant (General Editor), Washington, Smithsonian Institution, p. 335-350.
- RAY, Arthur J. (1974), *Indians in the Fur Trade : Their Role as Trappers, Hunters, and Middlemen in the Lands Southwest of Hudson Bay, 1660-1870*, Toronto, University of Toronto Press.
- RAY, Arthur J. (1990), *The Canadian Fur Trade in the Industrial Age*, Toronto, University of Toronto Press.
- RAY, Arthur J. (1996), « The Northern Interior, 1600 to Modern Times », dans B. G. Trigger, et W. E. Washburn (dir.), *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas*, Cambridge, Cambridge University Press, vol. 1, n° 2, p. 259-327.
- REMIGGI, Frank W. (1977), « Ethnic Diversity and Settler Location on the Eastern Lower North Shore of Quebec », dans John Mannion (dir.), *The Peopling of Newfoundland. Essays in Historical Geography*, St. John's, Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, p. 184-211.
- RICHARD, Pierre (1981), *Paléophytogéographie post-glaciaire en Ungava par l'analyse pollinique*, Montréal, Laboratoire d'archéologie de l'Université du Québec à Montréal (coll. « Paléo-Québec », n° 13).
- RICHARD, Pierre (1985), « Couvert végétal et paléoenvironnement du Québec entre 12 000 et 8 000 BP. L'habitabilité dans un milieu changeant », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 39-56.
- RIGAUD, Michelet et Claude DUGAY (dir.) (1984), *L'avenir de la sidérurgie dans l'optique du Québec*, Montréal, ACFAS.
- ROBINSON, Ira M. (1962), *New Industrial Towns on Canada's Resource Frontier*, Chicago, University of Chicago Press.
- ROBITAILLE, Benoît (1971), *Les îles côtières du Nouveau-Québec et la terre ferme, volume 5.3*, Commission d'étude sur l'intégrité du territoire du Québec, Québec, Gouvernement du Québec.
- ROBITAILLE, Benoît (1989), « Évolution cartographique de la rive sud du détroit d'Hudson, du xvii<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle : le fjord de Salluit », *Hommes et terres du Nord*, n° 3, p. 125-130.
- ROGERS, Edward S. (1963), *The Hunting Group-Hunting Territory Complex Among the Mistassini Indians*, Ottawa, Musée national de l'Homme, Musées nationaux du Canada (Bulletin 195).
- ROGERS, Edward S. et Eleanor LEACOCK (1981), « Montagnais-Naskapi », dans W. C. Sturtevant et J. Helm (dir.), *Handbook of North American Indians. Subarctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 6, p. 169-189.
- ROGERS, Edward S. (1969), « Band Organization among the Indians of Eastern Subarctic, Canada », dans *Contribution to Anthropology, Band Society*, Ottawa, Musées nationaux du Canada (Bulletin 228), p. 21-47.
- ROUSSEAU, Jacques (1949a), « La cartographie de la région du lac Mistassini », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 3, n° 2, p. 289-312.
- ROUSSEAU, Jacques (1949b), « À travers l'Ungava », *Mémoires du Jardin botanique de Montréal*, vol. 4, p. 83-131.
- ROUSSEAU, Jacques (1963), « Des naturalistes à la découverte du Canada au xix<sup>e</sup> siècle », dans *Les Cahiers des Dix*, n° 28, p. 179-208.
- ROUSSEAU, Jacques (1964), « Coupe biogéographique et ethnobiologique de la péninsule Québec-Labrador », dans J. Malaurie et J. Rousseau (dir.), *Le Nouveau-Québec*, Paris, Mouton.
- ROY, C. (1976), *Les Naskapis du Nouveau-Québec et de la côte du Labrador. Étude sommaire de l'évolution des territoires traditionnels de chasse des Naskapis (bandes de l'Ungava, du George, de Davis Inlet et de North West River), du milieu du xix<sup>e</sup> siècle (1850-1880) à nos jours*. Québec, Ministère des Richesses naturelles.
- ROY, Carmen (1964), « Les Acadiens de la Côte-Nord du fleuve Saint-Laurent », dans Musée national du Canada, *Contributions to Anthropology, 1961-1962, Part II*, Ottawa, Département du secrétariat d'État, p. 155-198.
- RUGGLES, R. (1980), « Hudson's Bay Company Mapping », dans C. M. Judd et A. J. Ray (dir.), *Old Trails and New Directions*, Toronto, University of Toronto Press, p. 24-38.
- RUGGLES, R. (1987), « L'exploration à partir de la Baie d'Hudson », dans R. Colebrook Harris et Louise Dechêne (dir.), *Atlas historique du Canada, Des origines à 1800*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, vol. 1, planche 36.
- RUGGLES, R. (1991), *A Country so Interesting : The Hudson's Bay Company and Two Centuries of Mapping, 1670-1870*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- RUGGLES, R. et C. E. HEIDENREICH (1987), « Explorations françaises », dans Richard C. Harris et L. Dechêne (dir.), *Atlas historique du Canada, Des origines à 1800*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, vol. 1, planche 58.
- RUNDSTROM, R. A. (1990), « A Cultural Interpretation of Inuit Map Accuracy », *Geographical Review*, vol. 80, n° 2, p. 155-168.

- SAGMAI (1984), *Nations autochtones du Québec*, Québec, Direction générale des publications gouvernementales.
- SAINT-HILAIRE, Gaston et Andrée RAICHE-DUSSAULT (1990), *Bibliographie de la Côte-Nord*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard (1967), *L'organisation sociale traditionnelle des Esquimaux de Kangiqsujuaq (Nouveau-Québec)*, Québec, Université Laval, Centre d'études nordiques, (coll. « travaux divers », n° 17).
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard (1970a), « Nom et parenté chez les Tarramiut du Nouveau-Québec », dans Jean Pouillon et Pierre Maranda (dir.), *Échanges et communications : Mélange offert à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire*, Paris, Mouton.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard (1970b), *Sanaaq, récit esquimau composé par Mitiarjuk*, Thèse de doctorat en anthropologie non publiée, Paris, École pratique des hautes études, section 5.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard (1978), *La parole changée en pierre : vie et œuvre de Davidialuk Alasuaq, artiste inuit du Nouveau-Québec*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, Cahier du patrimoine n° 11.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard (1984), « Inuit of Quebec », dans W. C. Sturtevant et D. Damas, (dir.), *Handbook of North American Indians. Arctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 5, p. 476-507.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard (2000), « 'Pijariurniq'. Performances et rituels inuit de la première fois », *Études/Inuit/Studies*, vol. 24, n° 2, p. 89-113.
- SALISBURY, Richard (1986), *A Homeland for the Cree. Regional Development in James Bay, 1971-1981*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- SALISBURY, Richard et al. (1972), *Le développement de la Baie James. L'impact socio-économique du projet hydro-électrique*, Montréal, Université McGill, Program in Anthropology of Development.
- SALISBURY, Richard et al. (1975), *Not by Bread Alone. The use of Subsistence Resources among the James Bay Cree*, Montréal, Université McGill, Program in the Anthropology of Development.
- SALMON, Pierre (1987), *Histoire et critique*, Bruxelles, Institut de sociologie, Éditions de l'Université de Bruxelles, 234 p.
- SAMSON, Gilles (1975), *Contribution to the Study of the Mushuan Innuts and their Territory, Nouveau-Québec*, Mémoire de maîtrise (anthropologie), Université Laval.
- SAMSON, Gilles (1978a), « Ethnohistoire des Mushuau Innuts (1903-1910), d'après les ouvrages de M. Hubbard (1908) et W. Cabot (1912-1920) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 3-4, p. 59-72.
- SAMSON, Gilles (1978b), « Preliminary Cultural Sequence and Palaeo-environmental Reconstruction of the Indian House Region, Nouveau-Québec », *Arctic Anthropology*, vol. 15, n° 2, p. 186-205.
- SAMSON, Gilles (1981), *Préhistoire du Mushuau Nipi, Nouveau-Québec : Étude du mode d'adaptation à l'intérieur des terres héli-arctiques. Rapport final*, Service du patrimoine autochtone, Québec, Ministère des Affaires culturelles.
- SAMSON, Gilles (1983), *Préhistoire de Musuau Nipi, Nouveau-Québec : étude du mode d'adaptation à l'intérieur des terres héli-arctiques*, Thèse de doctorat (anthropologie), Toronto, Université de Toronto.
- SANTERRE, Louis A. (1964), *Sept-Îles, terre promise, Sept-Îles*, Éditions Abitation « Vieux-Fort ».
- SANTERRE, Louis A. (1984), « Clarke City, 75 ans d'histoire », *La revue d'histoire de la Côte-Nord*, n° 1, p. 16-17.
- SANTERRE, Louis A. (1994), *Unis par la mer. Histoire des développements portuaires de la région métropolitaine de Sept-Îles*, Sept-Îles, Éditions Nord-Côtières.
- SAVARD, Rémi (1975), « Des tentes aux maisons à Saint-Augustin », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 5, n° 2, p. 53-62.
- SAVARD, Rémi (1977), *Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Hexagone/Parti pris.
- SCHERRER, Berchmans (1996), *Un peu d'histoire... Havre-Saint-Pierre*, Sept-Îles, Éditions Nord-Côtières.
- SCHLEDERMANN, Peter (1975), *Thule Eskimo Prehistory of Cumberland Sound, Baffin Island, Canada*, Ottawa, Musées nationaux du Canada.
- SCHNEIDER, Lucien (1970), *Dictionnaire français-esquimau du parler de l'Ungava et contrées limitrophes*, Québec, Université Laval, Centre d'études nordiques, Travaux et documents n° 5.
- SCOTT, C. (1989), « Ideology and Reciprocity Between the James Bay Cree and the Whiteman Society », dans P. Skalnik (dir.), *Outwitting the State*, London, Transaction Publishers, p. 81-108.
- SÉGUIN, J. (1987), « La synthèse archéologique et ethnohistorique du complexe La Grande », dans M. Savard, P. Drouin et J.-Y. Pintal (dir.), *Recherches archéologiques au Québec 1985*, p. 388-397.

- SÉGUIN, J. (1996), « Réservoir de Laforge 1 : fouilles archéologiques », dans C. Poulin et al. (dir.), *Recherches archéologiques au Québec 1993*, p. 269-270.
- SEVERSON, Lloyd (1964), « Quebec Cartier : From Pit to Port... », *Engineering and Mining Journal*, vol. 165, n° 9, p. 75-93.
- SHORT, S. K. (1978), « Palynology : A Holocene Environmental Perspective for Archaeology in Labrador-Ungava », *Arctic Anthropology*, vol. 15, n° 2, p. 9-35.
- SILBERTEIN, Jil (1998), *Innu. À la rencontre des Montagnais du Québec-Labrador*, Paris, Albin Michel.
- SIMARD, Jean-Jacques et al. (1979), « Terre et pouvoir au Nouveau-Québec », *Études/Inuit/Studies*, vol. 3, p. 101-129.
- SIMARD, Jean-Jacques et al. (1990), « White Ghosts, Red Shadows : the Reduction of North-American Natives », dans J. A. Clifton (dir.), *The Invented Indian. Cultural Fictions and Government Policy*, New Brunswick, N.J. and London, U.K., Transaction Publishers of Rutgers University, p. 333-369.
- SIMARD, Jean-Jacques et al. (1996), *Tendances nordiques. Les changements sociaux 1970-1990 chez les Cris et les Inuits du Québec. Une enquête statistique exploratoire*, Québec, GÉTIQ de l'Université Laval.
- SIMARD, Jean-Jacques, Daniel CASTONGUAY et André VEILLEUX (1980), *Monographie sur Pointe-Bleue*, Laboratoire de recherches sociologiques, Université Laval.
- SIMARD, Jean-Paul (1976), « Le meeting de M8chay 8raganich », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 6, n° 2, p. 3-16.
- SIMARD, Jean-Paul (1983), « Les Amérindiens du Saguenay avant la colonisation blanche », dans C. Pouyez et Y. Lavoie (dir.), *Les Saguenayens. Introduction à l'histoire des populations du Saguenay du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, p. 67-94.
- SIMARD, Jean-Paul (1989), « Les Montagnais de la chasse-gardée de Tadoussac, 1550-1652 », dans R. Bouchard (dir.), *Aux sources de l'Histoire sagamienne*, Chicoutimi, L'auteur, p. 55-76.
- SKELTON, R. A., T. E. MARSTON et G. D. PAINTER (1995), *The Vinland Map and the Tartar Relation*, New Haven et London, Yale University Press.
- SKINNER, Alanson (1911), *Notes on the Eastern Cree and Northern Saulteaux. Anthropological Papers*, New York, American Museum of Natural History, vol. 9, part. 1.
- SMELSER, Neil J. (1959), *Social Change in the Industrial Revolution*, Chicago, Routledge.
- SMITH, E. A. (1991), *Inujjamiut Foraging Strategies : Evolutionary Ecology of an Arctic Hunter Economy*, New York, Aldine de Gruyter.
- SMITH, Philip E. L. (1987), « Transhumant Europeans Overseas : The Newfoundland Case », *Current Anthropology*, vol. 28, n° 2, p. 241-250.
- SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DE LA BAIE JAMES ET MUNICIPALITÉ DE LA BAIE JAMES (1979), *Radisson et les villes du Moyen-Nord. Inventaire des services et équipements*, s.l., Société de développement de la Baie James et municipalité de la Baie James.
- SPECK, Frank G. (1915), « The Basis of American Indian Ownership of the Land », *Old Penn Weekly Review*, vol. 13, p. 194-195.
- SPECK, Frank G. (1923), « Mistassini Hunting Territories in the Labrador Peninsula », *American Anthropologist*, vol. 25, p. 452-471.
- SPECK, Frank G. (1928), « Miscellaneous Notes on Montagnais-Naskapi Hunting Territories », *American Philosophical Society Library*, vol. 170, p. 3.
- SPECK, Frank G. (1931), « Montagnais-Naskapi Bands and Early Eskimo Distribution in the Labrador Peninsula », *American Anthropologist*, vol. 33, n° 4, p. 557-600.
- SPECK, Frank G. (1935), « Eskimo and Indian Background in Southern Labrador », *Pennsylvania University General Magazine and Historical Chronicle*, vol. 38, n° 1, p. 143-163.
- SPECK, Frank G. et Loren C. EISELEY (1939), « The Significance of Hunting Territory Systems of the Algonkian in Social Theory », *American Anthropologist*, vol. 41, n° 2, p. 269-280.
- SPECK, Frank G. et Loren C. EISELEY (1942), « Montagnais-Naskapi Bands and Family Hunting Districts of the Central and Southeastern Labrador Peninsula », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 85, p. 215-242.
- SPIESS, A. (1978), « Zooarchaeological Evidence Bearing on the Nain Area Middle Dorset Subsistence-Settlement Cycle », *Arctic Anthropology*, vol. 15, n° 2, p. 48-60.
- SPINK, J. et D. W. MOODIE (1972), *Eskimo Maps from the Eastern Arctic*, Toronto, University of Toronto Press.
- STEPHEN, C. N. (1941), « Koksoak River Brigade », *The Beaver*, juin, n° 272, p. 36-42.
- STUPART, R. F. (1887), « The Eskimo of Stupart Bay », *Proceedings of the Canadian Institute*, Toronto, ser. vol. 4, p. 93-114.
- TAILLEFER, François (1957), « Le Labrador, nouveau Mesabi », *L'Information géographique*, vol. 21, n° 4, p. 148-153.

- TAILLON, H. et G. BARRÉ (1987), *Datations au 14C des sites archéologiques du Québec*, Québec, Ministère des Affaires culturelles (coll. « Dossiers », n° 59).
- TANNER, Adrian (1978), *Ethnoarchaeology in the Region of the James Bay Project*, Québec, rapport préparé pour le Ministère des Affaires culturelles.
- TANNER, Adrian (1979), *Bringing Home Animals : Religious Ideology and Mode of Production of the Mistassini Cree*, London, C. Hurst and Company.
- TAYLOR, J. Garth (1975), « Demography and Adaptations of Eighteen-Century Eskimo Groups in Northern Labrador and Ungava », dans W. W. Fitzhugh (dir.), *Prehistoric Maritime Adaptations of the Circumpolar Zone*, Mouton, The Hague/Paris, p. 269-278.
- TAYLOR, J. Garth (1979), « L'exploitation du caribou par les Inuit de la Côte du Labrador (1694-1977) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 9, n° 1-2, p. 71-81.
- TAYLOR, J. Garth (1984), « Historical Ethnography of the Labrador Coast », dans W. C. Sturtevant et D. Damas (dir.), *Handbook of North American Indians. Arctic*, Washington, Smithsonian Institution, vol. 5, p. 508-521.
- TAYLOR, William E. Jr. (1968), *The Amapik and Tyara sites : an Archaeological Study of Dorset Culture Origins*. *Memoirs of the Society for American Archaeology* 22, *American Antiquity*, vol. 33, n° 4, part 2.
- TESTER, F. J. et P. KULCHYSKI (1994), *Tammarniit (Mistakes) : Inuit Relocation in the Eastern Arctic, 1939-63*, Vancouver, UBC Press.
- THERRIEN, M. (1987), *Le corps Inuit (Québec arctique)*, Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France.
- THIBAUT, P. (1989), *Étude géo-historique de l'exploration et de l'occupation de la route de Tadoussac entre 1500 et 1713*, Mémoire de baccalauréat (géographie), Université Laval.
- THOMAS, Lowell (1932), *Kabluk of the Eskimo*, London, Hutchinson.
- THOMPSON, Martha D. (1981), « Economic Conditions Affecting Community Planning in the Quebec-Labrador through, 1954-1979 », dans John Bradbury et Jeanne M. Wolfe (dir.), *Perspectives on Social and Economic Change in the Iron-Mining Region of Quebec-Labrador*, Montréal, Centre for Northern Studies and Research, p. 9-37.
- THOMSON, C. (1981), « Preliminary Archaeological Findings From Shuldham Island, Labrador, 1980 », dans J. Sproull Thomson et B. Ransom (dir.), *Archaeology in Newfoundland & Labrador 1980*, Historic Resources Division, St. John's, Gouvernement de Terre-Neuve et du Labrador, p. 5-25.
- THOMSON, C. (1982), « Archaeological Findings from Saglek Bay, 1981 », dans J. Sproull Thomson et C. Thomson (dir.), *Archaeology in Newfoundland & Labrador 1981*, Historic Resources Division, St. John's, Gouvernement de Terre-Neuve et du Labrador, p. 5-31.
- THORNTON, Patricia A. (1977), « The Demographic and Mercantile Basis of Initial Permanent Settlement in the Strait of Belle Isle », dans John Mannion (dir.), *The Peopling of Newfoundland. Essays in Historical Geography*, St. John's, Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, p. 152-183.
- THRASHER, Anthony A. (1978), *Notre silence a déjà trop duré*, Montréal, Bellarmin.
- TOWNSEND, C. W. (dir.) (1911), *Captain Cartwright and his Labrador Journal*, Boston, Dana Estes and Co.
- TREMBLAY, H., (1977), *Journal des voyages de Louis Babel 1666-1868*, Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- TREMBLAY, Marc-Adélar (1975), *Ethnologie de la Basse-Côte-Nord du Golfe Saint-Laurent*, Département d'anthropologie, Université Laval, Rapport de recherche non publié, chapitre 2, p. 108.
- TREMBLAY, Victor (1938), *Histoire du Royaume du Saguenay. Depuis l'origine jusqu'en 1870*, Édition du centenaire, Chicoutimi, Société historique du Saguenay.
- TREMBLAY, Victor (1959), « L'ancienne route du Nord », *Saguenayensia*, vol. 1, n° 2, p. 6-7.
- TREMBLAY, Victor (1964), « Le traité de 1603 », *Saguenayensia*, vol. 6, n° 2, p. 27-29.
- TREMBLAY, Victor (1965), « Le cas du lac de Conibas », *Saguenayensia*, vol. 7, n° 3 : 50-58.
- TREMBLAY, Victor (1966), « Quen, Jean de », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I, de 1000 à 1700, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, p. 571-573.
- TREMBLAY, Victor (1984), *Histoire du Royaume du Saguenay depuis les origines jusqu'en 1870*, Chicoutimi, Librairie régionale.
- TREMBLAY, Victor et al. (1956), *Centenaire de la Réserve indienne de Pointe-Bleue*, Roberval, Imprimeurs de Roberval.
- TRIGGER, Bruce G. et al. (1987), *Le castor fait tout : selected papers of the fifth North American Fur Trade Conference, 1985*, hosted by the Lake St. Louis Historical Society of Montréal, Canada, 654 p.
- TRUDEL, F. (1990), « Les relations entre Indiens et Inuit dans l'Est de la Baie d'Hudson (1800-1840) », dans W. Cowan (dir.), *Papers of the Twenty-First Algonquian Conference*, Ottawa, Carleton University, p. 356-369.



- TRUDEL, François (1971), *La population de l'archipel des Belcher : une culture insulaire ?*, thèse de doctorat (anthropologie) non publiée, Québec, Université Laval.
- TRUDEL, François (1978a), « Les Inuit du Labrador méridional face à l'exploitation canadienne et française des pêcheries (1700-1760) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 31, n° 4, p. 481-499.
- TRUDEL, François (1978b), « Les Inuit face à l'expansion commerciale européenne dans la région du détroit de Belle-Isle au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 3-4, p. 49-58.
- TRUDEL, François (1980), « Les relations entre les Français et les Inuit au Labrador méridional, 1660-1760 », *Études/Inuit/Studies*, vol. 4, n° 1-2, p. 135-145.
- TRUDEL, François (1981), *Inuit, Amerindians and Europeans : A Study of Interethnic Economic Relations on the Canadian South-Eastern Seaboard (1500-1800)*, Thèse de doctorat non publiée, University of Connecticut.
- TRUDEL, François (1987), « Moses : un employé inuit de la Compagnie de la Baie d'Hudson (1822-1853) », *Études/Inuit/Studies*, vol. 11, n° 2, p. 165-186.
- TRUDEL, François (1989), « Les Inuit de l'est de la baie d'Hudson et la traite à Fort-George (1837-1851) », *Études/Inuit/Studies*, vol. 13, n° 2, p. 3-32.
- TRUDEL, François (1991a), « "Mais ils ont si peu de besoins". Les Inuit de la baie d'Ungava et la traite à Fort Chimo (1830-1843) », *Anthropologie et sociétés*, vol. 15, n° 1, p. 89-124.
- TRUDEL, François (1991b), « Les relations entre Indiens et Inuit dans l'est de la baie d'Hudson (1800-1840) », dans W. Cowan (dir.), *Papers of the Twenty-First Algonquian Conference*, Ottawa, Carleton University, p. 356-369.
- TRUDEL, François et J. HUOT (dir.) (1979), « Dossier Caribou. Écologie et exploitation du caribou dans la péninsule du Québec-Labrador », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 9, n° 1-2.
- TRUDEL, Marcel (1966), « Cartier, Jacques », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I, de 1000 à 1700, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, p. 171-177.
- TRUDEL, Marcel (1968), *Atlas de la Nouvelle-France*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- TRUDEL, Pierre (1981), *Contribution à l'ethnohistoire des Cris de Poste-de-la-Baleine*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- TRUDEL, Pierre (1985), « Feux de forêt et chasse abusive : le rôle imputé aux autochtones dans le déclin du caribou au Nouveau-Québec vers 1880-1920 », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 3, p. 21-37.
- TUCK, James A. (1976), *Newfoundland and Labrador Prehistory*, Ottawa, Musée national de l'Homme, Musées nationaux du Canada.
- TUCK, James A. (1982), « Prehistoric Archaeology in Atlantic Canada since 1975 », *Journal canadien d'archéologie*, 6, p. 201-218.
- TUCK, James A. (1984), *La préhistoire de Terre-Neuve et du Labrador*, Montréal, Fides (coll. « La Préhistoire du Canada »).
- TUCK, James A. et Robert GRENIER (1985), « Discovery in Labrador : A 16th-Century Basque Whaling Port and its Sunken Fleet », *National Geographic Magazine*, juillet, p. 41-71.
- TUCK, James A. et Robert GRENIER (1989), *Red Bay, Labrador. World Whaling Capital A.D. 1550-160*, St. John's, Terre-Neuve, Atlantic Archaeology.
- TUCK, James A. et William W. FITZHUGH (1986), « Palaeo-Eskimo Traditions of Newfoundland and Labrador : A Re-Appraisal », dans *Palaeo-Eskimo Cultures in Newfoundland, Labrador and Ungava*, St. John's, Memorial University of Newfoundland (coll. « Reports in Archaeology », n° 1).
- TURGEON, Laurier (1994), « Vers une chronologie des occupations basques du Saint-Laurent du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Un retour à l'histoire », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 24, n° 3, p. 3-15.
- TURGEON, Laurier et al. (1992), « Les objets des échanges entre Français et Amérindiens au XVI<sup>e</sup> siècle », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 22, n° 2-3, p. 152-167.
- TURNER, Lucien (1888), « On the Indians and Eskimos of the Ungava District, Labrador », dans *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada for the year 1887*, vol. 5, Montréal, p. 99-119.
- TURNER, L. M. (1979a), *Indiens et Esquimaux du Québec*. Montréal, Descléx.
- TURNER, L. M. (1979b), *Inuit et Nenenot de l'Ungava*, Westmount, Descléx.
- TYRRELL, Joseph. B. (dir.) (1931), *Documents Relating to the Early History of Hudson Bay*, Toronto, The Champlain Society.
- VAILLANCOURT, Louis-Philippe (1972), « Problèmes d'Eastmain », dans H. Morrissette, et L. E. Hamelin (dir.), *Problèmes nordiques des façades de la Baie de James*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval.

- VALLIÈRES, Marc (1989), *Des mines et des hommes. Histoire de l'industrie minière québécoise des origines au début des années 1980*, Québec, Les Publications du Québec.
- VEAUVRY-CHARRON, Elisabeth (1970), *L'exploitation des mines de fer du Labrador et son influence régionale*, Thèse de maîtrise (géographie), Université de Grenoble.
- VERNER, C et B. STUART-STUBBS (1979), *The Northpart of America*, s.l., Academic Press Canada.
- VÉZINET, Monique (1976), « Analyse sémantique des catégories de l'espace », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 5, n° 3, p. 48-60.
- VÉZINET, Monique (1980), *Les Nunamiut, Inuit au cœur des terres*, Québec, Ministère des Affaires culturelles.
- VIGNEAU, Placide (1969), *Un pied d'ancre. Journal de Placide Vigneau (1857-1926)*, Québec, Éditeur officiel du Québec.
- VIGNEAU, Placide (s.d.), *Notes historiques sur la Côte-Nord*, Archives du Québec, manuscrit.
- VINCENT, Sylvie (1976), « La maison, le foyer de l'acculturation », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 5, n° 4-5, p. 2-3.
- VINCENT, Sylvie (1978), « Tradition orale et action politique montagnaise », dans William Cohen (dir.), *Papers of the Ninth Algonquian Conference*, Ottawa, Université Carleton, p. 138-145.
- VOORHIS, Ernest (1930), *Historic Forts and Trading Posts of the French Regime and the English Fur Trading Companies*, Ottawa, Département de l'intérieur.
- WALLACE, William S. (1932), *John McLean's Notes of a Twenty-Five Year's Service in the Hudson's Bay Territory*, Toronto, The Champlain Society (première édition, 1849).
- WASHBURN, W. E. (1971), *Proceedings of the Vinland Map Conference*, Chicago, The University of Chicago Press. *Canadian Eastern Arctic*, Toronto, University of Toronto Press.
- WATT, M. (1939), « Chimo Days », *The Beaver*, sept. n° 270, p. 30-35.
- WEBSTER, G. (1938), « By River from Chimo », *The Beaver*, juin, n° 269, p. 27-29.
- WHALEN, David J. (1990), *Just One Interloper After Another : An Unabridged, Unofficial, Unauthorized History of the Labrador Straits*, Forteau, Labrador Straits Historical Development Corporation.
- WHITE, J. (1926), « Forts and Trading Posts in the Labrador Peninsula and Adjoining Territory », dans *In the Matter of the Boundary between the Dominion of Canada and the Colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula*, Privy Council (dir.).
- WHITELEY, Albert S. (1975), *Quebec-Labrador Fisheries. One Hundred Years of Life and Work*, Ottawa.
- WILLS, Richard H. (1984), *Conflicting Perceptions : Western Economics and the Great Whale River Cree*, Chicago, Tutorial Press.
- WRIGHT, J. V. et R. L. CARLSON (1987), « Commerce préhistorique », dans R. C. Harris (dir.), *Atlas historique du Canada, vol 1, Des origines à 1800*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, planche 14.
- WRIGHT, J. V., V. K. PREST et J.-S. VINCENT (1987), « Série culturelle, 8000-4000 av J.-C. », dans R. C. Harris (dir.), *Atlas historique du Canada, vol 1, Des origines à 1800*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, planche 6.
- WRIGHT, James Vallière (1980), *La préhistoire du Québec*, Montréal, Fides.
- WRIGHT, James Vallière (1982), « La circulation de biens archéologiques dans le bassin du St-Laurent au cours de la préhistoire », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 12, n° 3, p. 193-205.